Un retour simple

Roman

**Raymond Cloutier**

Tout mon esprit de rébellion, cette folie qui m’a pris d’étriller le monde, de démonter la machination divine, ou plutôt la machination ourdie par les hommes, – car c’étaient les malheurs humains qui me dérangeaient, jamais les cosmiques –, venait de mon incapacité à comprendre ce que les gens me voulaient quand ils me poussaient à faire ceci ou cela, à devenir ceci ou cela.

Tout ce que je désirais, c’était qu’on me laisse vivre. Vivre ma vie, peu importe comment. Pourquoi est-ce que, en ce moment même, – et j’y ai pensé des milliers de fois –, je fais encore appel à cette image de moi, petit garçon, sortant jouer dans la rue sans intention ni but précis, sans être spécialement à la recherche d’un compagnon de jeu, juste divinement heureux de sortir pour aller à la rencontre de tout ce qui pourrait bien se trouver sur mon chemin ?

Henry Miller

Art et Outrage

Traduit de l’anglais

par Sophie Bastide-Foltz

Christian Bourgeois Éditeur

**À Josée Yvon.**

**Poète, que j’ai tant aimée.**

L’un revient à l’autre,

et l’autre ne revient pas....

(Dicton populaire )

Montréal 1998

**1**

**L’envoûtement**

« J’en avais assez. » Cet écrasement de la poitrine, rien de

Cette douleur persistante, qui m’a tourmenté depuis des semaines, ne me quittait pas. J’imaginais les pires scénarios. Parfois je regardais un ciel menaçant, celui qui tournoie lançant des nuages épais dans des trouées de soleil, celui qui tapisse les cathédrales de l’enfance, et j’y voyais l’ange annonciateur.

— Voilà, tu vas venir nous rejoindre, c’est fini.n.i.ni., fini.

Je n’avais pas envie de rentrer chez moi, ni de rester planté là, sur ce coin de rue achalandé, mais plutôt de marcher sans arrêt pour que la vie me quitte au milieu d’un pas. J’irais alors m’asseoir sur ce gros nuage, comme on s’assied sur une vague et je déferlerais pour l’éternité, débarrassé de cette obsédante oppression, de ce poing enfoui dans mon thorax exaspéré.

Une percée de soleil voyageant tel un projecteur de poursuite me fait redresser la tête, me force à boire une longue gorgée d’air. L’érable et le tilleul inondés de lumière lançaient leurs feuilles jaunies, brunies, rougies, certaines toutes parfaites qui tournoyaient longtemps avant de se déposer et d’autres, ravagées de verrues, saccagées, mal formées, mal tournées qui piquaient du nez. Là non plus, tout n’est pas égal. On le sait, mais de se le faire mettre sur le nez par une feuille blessée qui vous atterrit dans la main, cela remet un peu le reste en perspective. J’ai refermé mes doigts sur sa tige.

La Coréenne plaçait ses citrouilles par ordre de grandeur. Elle me salue d’un grand sourire en penchant sa tête, abaissant son regard vers le sol jonché de courges. Chaque fois qu’elle me fait le coup, quand j’entre ou sors de son commerce de fruits et légumes, je me réconcilie avec l’existence. Accepte, bonhomme, cesse de résister. Regarde cette vieille dame, les mains usées, le visage signé, tracé, sorte de carte routière de mille ans de marche. Elle prend le temps d’une révérence et te donne un moment de sa vie pourtant si occupée. Alors je fais de même, le temps s’arrête et je reçois le courage, la patience et la légèreté de l’être.

J’entre chez son voisin boucher. Ces deux-là viennent de France. Madame Verdoix, la voix perchée et vive me demande si tout va bien? Monsieur Verdoix enchaîne :

— qu’est-ce qu’on peut faire pour vous, Monsieur Paul, aujourd’hui ?

— Des jarrets de veaux, s’il vous plaît ! Comment vont les garçons ?

Madame Verdoix, toujours timide malgré des années derrière sa caisse enregistreuse, ajoutait à chacune de mes visites un détail de plus sur la transformation irrémédiable de ses adolescents en de véritables petits Québécois.

— Le plus vieux vient de décréter qu’il ne voulait plus manger de pain baguette. Désormais c’est le pain tranché Weston, ou rien ! C’est désespérant !

— Il veut faire comme ses copains, cria son mari, par-dessus le bruit de la scie qui tranchait les os des jarrets. À Rome on fait comme les Romains !

— Tout de même, Georges, il y a des limites !

Et je me dis que j’aurais voulu naître ici et y avoir circulé toute ma vie. Voici un monde pour moi, un bout de planète à ma mesure. Ce n’est pas la première fois que je crois avoir trouvé ma place, mais, sans savoir le pourquoi ni le comment, je me déracine au moindre coup de vent, je fuis, je me reconstruis ailleurs, et il me manque encore et toujours quelque chose, quelqu’un pour me garder là où j’essaie de m’ancrer. Cette fois j’ai deux continents à quatre pas de chez moi, ailleurs c’est ici.

J’y suis, j’y reste.

Mon paquet sous le bras, j’aperçois au loin, jupe courte à carreaux, foulard rose tendre, débardeur, veston bleu marin, la coupe au carré, le nez rougeoyant, une collégienne comme tant d’autres qui envahissent mes rues, les jours ouvrables, le sac à dos lourd de devoirs et de leçons. Et j’oublie, alors, de mourir.

Le ciel fourbe devient bénédiction et le plaisir m’irrigue jusque sous les ongles. Je reprends mon rôle d’oiseau égaré survolant le retour d’école des jeunes filles de bonne famille dans la brunante d’un automne qui s’annonce fou.

Ces filles auront, elles aussi, à traverser cette drôle et pénible existence, à porter le poids des fausses culpabilités, à enfler, se courber, se défraîchir et s’anéantir ou devenir idiotes à leurs propres yeux.

Mais, pour le moment, celle-ci trottine, les joues en feu, l’air sévère, vers je ne sais quel ¨Home¨ ennuyeux ou trop bruyant. Ce qui me redonne la vie, ce ne sont pas ces longues jambes blanches sous la jupe soulevée par le vent d’octobre, ni cette bouche à demi ouverte, ni cet œil noir qu’elle jette sur moi en s’arrêtant à mon côté pour attendre sous le feu rouge, mais plutôt un transfert, une réincarnation, une vie à venir dans laquelle me projeter.

J’abandonne mon couloir sombre, exigu, pour emprunter les trottoirs lisses où je l’imagine patiner. Puis elle s’éloigne et d’autres la remplacent, ici et là, dans toutes les rues avoisinantes.

J’ai eu un répit, une rémission. La douleur reviendra me saisir, je le sais, mais, pour le moment, je suis redevenu le collégien que j’étais jadis, fantasque, insouciant, un charmeur orgueilleux et inquiet. Comme avant, comme toujours.

Mais l’écorce est déchirée et tout m’a fait mal aujourd’hui.

Ce n’est plus une belle vulnérabilité, mais un vice de construction. Je peux m’écrouler d’un moment à l’autre, comme je peux me colmater à la vue d’un ange qui n’oublie jamais de relever sa jupe à la mi-cuisse en traversant les imposantes portes grillagées de son collège.

Revenu chez moi, alors que je déglaçais ma grande poêle anti- adhésive dans laquelle j’avais fait revenir les jarrets de veau pour mon osso-buco mensuel, le téléphone sonna.

— Paul, j’ai deux billets de faveur pour l’ouverture du festival de danse actuelle ce soir à 20 heures à la salle Maisonneuve. Je suis toute seule, André travaille jusqu’à neuf heures. J’ai besoin d’une escorte de qualité, parce que j’ai postulé pour un truc… je t’expliquerai… t’en dis quoi ?

C’est toujours comme ça avec Madeleine, ni bonjour ni bonsoir. Si elle débute un appel téléphonique par : « Allô, comment ça va ? » Cela signifie qu’elle n’a rien d’important à communiquer, elle ne veut que potiner, me siffler les dernières rumeurs de la colonie, la chicane récente du couple infernal, notre phare noir ( comme on dit « trou noir » ) qui repousse sans cesse les limites de la tolérance amoureuse. Mais lorsqu’il s’agit d’une recette d’aubergine, ou de l’achat d’un composteur, elle va droit au but, sans se soucier de mon occupation du moment, ou du simple fait que mon moral pourrait être au plus bas.

Je la connais depuis toujours. Nous avons été amants pendant un temps, puis nous sommes devenus de vrais amis. Depuis une dizaine d’années, ses intrigues, sa mondanité m’essoufflent, quand ce n’est pas sa prétention qui la rend toujours comique au début, puis carrément insupportable après quelques heures. Mais elle est fidèle, du moins, je l’espère. Quelquefois, je crains qu’elle ne siffle à d’autres oreilles tout ce qu’elle sait de moi, parce qu’elle en sait beaucoup. On se voit donc moins souvent. Puis, après des semaines de silence, le téléphone sonne à nouveau.

— Ben… écoute Madeleine… pourquoi pas ? La danse… ouais ! Bon… il est quoi, sept heures moins dix… je file sous la douche… je laisse mijoter le veau… Au fait, il faut s’habiller comment ? Est-ce une première avec tout le gratin ?

— Mets n’importe quoi pourvu que ce soit noir ! Tu sais, la danse et surtout les danseurs, c’est pas un monde de riches.

Alors je crois qu’une bonne partie de la salle sera plutôt du genre « misère chic », si tu vois ce que je veux dire.

— Misère chic ! Ah, ah !… C’est bon… misère chic… très bien, je vais voir ce que je peux faire.

Pour le concept choc, Madeleine l’a. La formule acide, la pierre lourde pour lapider l’adversaire c’est son domaine.

Madeleine de la Misère chic. J’ai son surnom pour les prochains mois. Dans quelques semaines, une chronique intitulée « MISÈRE CHIC » sera publiée dans un grand quotidien. Elle traitera des nouvelles tendances vestimentaires des Outremontais et Outremontaises qui fréquentent les bars de la rue Saint-Laurent.

— Je passe te prendre. Il y a une réception après et je te ramènerai chez toi. Il y aura plein de belles filles intéressantes, et, si jamais l’envie te prend de t’accrocher les pieds, j’ai pas le goût que tu conduises ta voiture pompette.

Chaque fois que je retrouve mon statut de célibataire, Madeleine ouvre son agence de rencontre. Puis, dès que je commence à fréquenter sa dernière découverte, elle s’en fait une grande, une très grande amie. Petit à petit je suis éclipsé pour ne devenir que l’escorte de l’amie de madame. Elles se téléphonent au travail, elles dînent ensemble une fois par semaine, partagent secrets et rumeurs, cassent du sucre sur mon dos. Puis, tout à coup, coup bas, coup fourré entre les deux. Ma nouvelle compagne ne veut plus entendre parler de Madeleine Machin, et me voilà interdit de communication, mis sous scellé. Lorsque ma relation s’envenime, au bout de quelques mois, je rappelle Madeleine en secret, on se voit, je lui raconte tout. Ça confirme ce qu’elle pense de cette fille.

— Quitte-là, tu mérites mieux. Qu’est-ce qu’il t’a pris de t’embarquer dans cette histoire !

J’en suis à chaque fois abasourdi. C’est elle qui généralement me les présente, et c’est elle qui les chasse. Madeleine me materne au point de se réjouir qu’aucune de mes passions ne dure. Quelquefois je me dis que nous ferions mieux d’emménager ensemble, et qu’on en finisse. Cette idée ne dure généralement que quelques secondes. Je deviendrais fou avant la fin de la première journée. J’ai une admiration illimitée pour André, il vit avec elle depuis une dizaine d’années. C’est un saint.

J’ai toujours été nerveux dans le siège du passager. Cela remonte, comme le reste, à la petite enfance. Je n’avais pas confiance en mon père, encore moins en ma mère, surtout lorsqu’ils prenaient le volant. Lui m’enseigna très tôt sa technique de conduite :

— Tu dois te faufiler au travers des ombres, dans l’espace, les trous, voilà c’est tout.

Ma mère, elle, pouvait à peine tourner d’une allée à l’autre, avec son carrosse d’épicerie, sans que s’écroule la pile de sacs de pâtes alimentaires « en solde cette semaine ». Le premier dans la lune, la seconde dans la panique. Belle famille, bonne école. On décida, pour notre sécurité à tous, les soirs de libations, de me laisser le volant. Conducteur désigné dès mes quatorze ans.

Avec Madeleine j’avais droit en prime au sermon classique truffé de jurons sur l’imbécillité de l’ensemble des conducteurs de la planète. Mes deux pieds bien plantés dans le tapis, les doigts agrippés de chaque côté de la banquette, je jouais au passager relax, la mâchoire crispée, le cœur en forme de poing fermé. Elle avait une drôle de façon d’accélérer par à-coups, par petites tentatives, ce qui imprimait au véhicule un mouvement de berceau continuel. Elle devait se demander si elle en faisait trop ou pas assez, ne tentant que des demi-chances.

La ville était noire, les lumières de toutes sortes s’y détachaient avec une précision inusitée. Cela sentait l’hiver. À la prochaine lune pleine, nous y serons.

La pluie vint rapidement. Ce n’était pas prévu, pas si tôt dû moins. Et surtout pas si intense. J’avais suivi ses recommandations : Un vieux chandail noir, troué au coude sur une chic chemise blanche boutonnée jusqu’en haut et un jeans noir que j’avais repassé pour imprimer un pli sur le devant et l’arrière, mes bottillons de moto, usés. Mais rien pour traverser les mares d’eau qui maintenant nous ralentissaient dangereusement. Je n’y voyais plus grand-chose, et elle, encore moins.

— Prends le volant, c’est chaque fois la même histoire. Le soir, mes maudites lentilles cornéennes ne valent rien. C’est tout embrouillé.

Elle s’arrête, là où il ne fallait pas. Elle ouvre sa portière sur le trottoir de gauche. En ouvrant la mienne, une mare d’eau projetée par un de ces imbéciles majoritaires de la planète vient atterrir sur mon siège. Je croise Madeleine et son parapluie extralarge le long du pare-chocs arrière, et je me glisse, tout trempé sur son siège bien sec, alors qu’elle pose son tailleur noir, ses bas Dona Karan dans la baignoire côté passager.

Après le long cri et une suite de jurons inattendus dans sa bouche, elle se réfugie sur la banquette arrière.

— J’peux pas passer la soirée comme ça. J’te dis Paul, j’ai de l’eau jusque dans le haut des fesses. C’est épouvantable. Je peux pas aller m’asseoir au Maisonneuve durant deux heures. Je veux me changer, ramène-moi chez moi. De toute façon, j’ai cru comprendre que c’était pas génial cette chorégraphie d’un jeune Hollandais ! J’ai la pochette de presse à la maison avec photos et tout. On va se sécher, on s’informe comme il faut et on revient pour la réception. Qu’en dis-tu ?

Elle est comme ça, Madeleine : une culture de rumeurs et de pochettes de presse. Mieux valait dire oui. On aurait pu aussi revenir à l’entracte. Quoique, avec la nouvelle danse, on ne sait jamais. Quelquefois il y a deux courtes parties avec un long entracte, d’autres fois, la première partie est courte, ensuite, la seconde est interminable. Ou bien encore le spectacle dure a peine cinquante minutes et puis c’est fini. Chacun rentre chez soi à neuf heures.

Nous nous sommes rapidement transformés en deux enfants pataugeant allégrement dans la boue. Un moment chaud, où la vie nous ballotte et qu’on n’y peut rien. Où l’on est content d’être avec quelqu’un qui nous aime bien et qui ne résiste plus aux événements, qui quitte la tragédie pour tomber dans la grande farce des naufragés reconvertis en touristes du naufrage. Bien qu’hystérique, tatillonne, contrôlante, Madeleine avait l’intelligence des situations lorsqu’elle s’abandonnait, comme maintenant, à l’ironie du sort, elle devenait hilarante et émouvante. J’eus envie de me jeter sur la banquette arrière, de mettre ma langue dans son oreille, de lui lécher le cou et tout le reste, si elle me laissait faire, bien sûr.

Les vitres embuées, l’odeur de mon Vétiver mêlé à son Chanel, la chaleur humide pulsée sous nos pieds, mon trouble soudain, son monologue délirant à propos de notre vaisseau à la dérive, tous les ingrédients bouillonnaient dans la marmite libidineuse.

Elle remonta sa jupe, retira ses collants mouillés et, dans le rétroviseur, je vis, à travers mes larmes de rire, son slip devenu transparent.

— J’ai de la boue jusque dans ma culotte. C’est incroyable.

Passe-moi les papiers mouchoir qui sont dans la boîte à gant. Avoir su que j’avais acheté un spa sur quatre roues avec bain de boue, aromathérapie, gymnastique douce sur la banquette arrière et massages par nids de poule, j’aurais ouvert une petite business voilà longtemps !

La pluie cessa aussi soudainement qu’elle était venue. Le silence aussi fut soudain. La circonstance évacuée, le décor disparu, l’écran vide, je restai avec une tension, un tremblement intérieur, une détresse chaude.

— Allez, fais ton Jacques Villeneuve, j’ai terminé mon bain

Turc.

Arrivée à l’appartement en haut de son building, elle me lança un peignoir blanc en ratine et s’engouffra dans la salle de bain.

— Mets tes vêtements dans la sécheuse, et fais un feu de

Foyer.

Nu comme un ange, dans sa cuisine du onzième étage regardant l’ouest, collé au Mont royal, je me délectais. La revoilà notre belle liberté de 1967. Ce ne fut qu’un rêve, mais un rêve utile dans des moments comme ceux-ci. J’aurais donné mon âme pour un joint d’herbes folles tandis que je me frottais le torse, le dos, les cheveux avec sa grande serviette écrue en passant nonchalamment au salon.

Je bâtis un superbe échafaudage de papier, de petits bois, de petites bûches. Une entreprise méticuleuse, étudiée. Je frappai à la porte de la salle de bain, pour connaître sa cachette d’allumettes. Dans l’euphorie, j’avais développé une légère érection à mon insu et, lorsqu’elle ouvrit la porte, les cheveux ramassés dans un savant turban qu’elle tenait de la main gauche, le corps perlé de gouttelettes, les seins aux larges auréoles jetant une ombre sur son petit ventre de quarante ans, je ne pus retenir l’eau qui me monta aux yeux. Qu’est-ce que c’est que cette journée ? *O Temps, suspends ton vol comme le disait le poète.* Créons ici l’éternité. Laissez-moi entrer dans la photographie de cet instant, gelez-le, gelez-moi immédiatement.

— Paul, ça va ?

— Oh si, ça va. As-tu du feu ?

La drôlerie de la demande la fit crier de rire. Moi, le quidam demandant du feu à la dame au turban. Puis un decrescendo, un malaise, un long silence, mes yeux qui larmoient, sa main sur ma queue, l’autre qui relâche sa chevelure, la serviette qui glisse entre nous. Un autre film, ou le même qui se poursuit plan après plan.

Je rêve. Je ne respire que du haut de la poitrine, mes genoux tremblent, ils fléchissent. Je chante presque.

C’est le silence qui nous a sauvés. Le bruit de la clé dans la serrure, la porte qui frotte le tapis et qui se referme. Ce fut comme une bande-son au ralenti. Elle me pousse vers la douche, attrape son peignoir, referme le rideau du bain tandis que j’ouvre les robinets plein gaz.

— André, je suis là, avec Paul. On s’est fait attraper par la flotte. Pire, un épais nous a baptisés en envoyant une flaque d’eau complète dans ma voiture. Tu serais gentil d’allumer le feu de foyer que Paul vient de préparer.

Quel sang froid ! Elle est unique.

L’eau bouillante a eu raison de mon érection. J’étais radieux, presque radiant. Je n’y voyais aucun mal. Nous avions habité une autre planète durant quatre secondes. Nous nous étions propulsés dans ce temps où l’impur ne pouvait nous atteindre. Bien sûr le monde autour de nous avait changé, nous aussi d’ailleurs. Mais c’était une sorte de « come back ». Deux innocents, en somme, victimes d’une ancienne drogue, sans pouvoir de contrôle sur son retour soudain. Le « flower power » . Indélogeable.

Je pris le temps d’un shampooing, le sien à elle.

Nouvelle odeur, nouvelle saveur. Un peu plus encore de son intimité. Les filles changent de produits de beauté à chacun de leur passage important. Cette Madeleine-là m’était nouvelle, autant en profiter pour absorber tout ce qu’il m’était possible d’absorber.

Tandis que je m’essuyais, André pudibond me tendit mes vêtements secs, à travers la porte entrouverte. Il n’avait pas vu 1967 passer, lui. C’est pour ça qu’elle l’aimait ou du moins qu’elle vivait avec lui, pour la tension. Pour l’amener à elle, sinon se reconvertir en lui.

André était un saint, mais pas un ange. Quand j’arrivai au salon, il m’offrit un scotch en pointant du doigt son verre déjà presque vide. C’était connu, tous les soirs, il calait sa bouteille de whisky sans eau ni glaçon, jusqu’à plus soif. Un pur et dur. Madeleine s’en plaignait souvent. Il ronflait bruyamment, se réveillait bougon, restait silencieux jusqu’à son premier repas de onze heures. Il ne sortait du lit que vers dix heures et ne devenait du monde qu’à son arrivée à la Presse canadienne où il était responsable des chiens écrasés, c’est-à-dire des entrevues avec les artistes qui avaient une salade à vendre. Sinon, il devait dégoter un acteur, une sculpteur déjà connue, une chanteuse autrefois célèbre et chier un papier divertissant, mais banal qui serait envoyé à tous les journaux français du pays et qui paraîtrait le jour où la nouvelle se fait rare. Parfois on amputait le texte, on le résumait pour le coincer parfaitement dans l’espace laissé libre par les publicitaires du jour. Il fallait être un saint pour tolérer ça. Il en était affecté profondément. Le scotch lui permettait de dormir sans Ativan.

Près de la cinquantaine, avec la peur d’avoir raté sa vie pour de bon, il errait dans sa tête, cherchant le filon pour sortir du labyrinthe somme toute confortable dans lequel il s’était constitué prisonnier.

Tant d’enfants du boum, gâtés par des salaires solides depuis vingt ans, avaient égaré leur âme, perdu leur temps utile, à fermer des bars, à inventer des révolutions pour les autres, à jouer des colères de vierges offensées, la main serrant leur portefeuille dans la poche arrière de leur pantalon. Hurlants, tels des loups dans la nuit, ils se réveillaient, chatons ronronnants, au Biodôme, léchant des pitances exotiques aux frais de la princesse.

Je le savais jaloux, violent. J’avais souvent eu peur pour elle. Mais elle voulait le dompter, vivre sur la touche. Elle aimait le danger, la Madeleine. Je venais d’en avoir une preuve inestimable.

Mon feu volait haut et jetait une teinte orangée sur l’aire ouverte jusqu’à la cuisine et dansait sur André débouchant son célèbre carburant écossais. Il ne me semblait pas contrarié. Madeleine et moi étions amis depuis toujours. Que je me douche nu tandis qu’elle se maquillait ne pouvait le contrarier. J’étais comme une amie de fille.

Lorsqu’ils commencèrent à vivre ensemble, il dut me trouver envahissant. Madeleine inventait constamment des prétextes pour que je fusse chez elle. J’y dormais fréquemment lorsque j’étais en panne d’argent ou entre deux aventures. Petit à petit il rechercha ma compagnie, surtout après que j’eus pris sa défense à la soirée d’anniversaire de leur première année de cohabitation. Ce soir-là, Madeleine fut odieuse :

— Écoutez, ça n’a aucun sens, André vient d’être affecté à la section Art et divertissement de la Presse canadienne, et il est toujours convaincu que La La La Human Steps est un obscur groupe rock alternatif. Faut le faire ! Y a une limite à ne pas vouloir s’informer. Je veux bien croire que peu de gens ont vu le premier show d’Edouard Lock, mais un supposé journaliste n’a aucune excuse. Tu vas avoir l’air fin quand tu devras faire une entrevue avec sa danseuse Louise Lecavalier ! Jouez-vous de la guitare ou du saxophone ?

Madeleine l’avait magnifiquement méprisé. Sa langue repose continuellement dans un dangereux vinaigre. Ce soir-là elle fut dévastatrice. Pour se faire du crédit devant quelques amis, elle peut détruire un nouveau couple, désacraliser un récent génie québécois ( on en produit deux ou trois par semaine, alors elle n’est jamais en manque ) qu’elle sait lié à une de ses invitées, ou, pire, ridiculiser l’enfant d’un couple qui vante leur approche pédagogique.

Ce soir-là, elle avait manifestement raison. Nos journaux sont remplis de critiques, chroniqueurs, faiseur d’opinions incultes, sans formation aucune, tablettés aux arts et à la culture. Mais, pour oser poignarder celui qui partage sa vie, le saigner devant des amis invités dans son lieu à lui, il faut être sûr de soi et d’un avenir tout proche.

Les invités partis, il faut affronter le monstre qu’on vient de créer. Peut-être a-t-elle besoin d’une grosse chicane pour avoir une baise inoubliable ? Est-ce un jeu cruel entre les deux pour s’affirmer comme modèle de liberté devant tous ces couples parfaits, mais incolores ? Cherche-t-elle à tester une limite, la faire éclater et justifier une rupture imminente ? Je n’en savais rien ce soir-là. Mais je savais que son humour lui permettait des excès de langage. Les conséquences, par contre, étaient inimaginables. Des couples se déchiraient dès qu’ils s’engouffraient dans leur auto. Ses amies juraient de ne plus jamais la revoir de toute leur vie. Parfois, tandis que la galerie croulait de rire, je soupçonnais Madeleine de réfléchir à ses stratégies du lendemain pour réparer ce qui n’était en somme qu’une effroyable « joke », un conte, presque vrai, pour faire peur aux enfants avant de dormir.

Lorsque je pris la défense d’André en clamant haut et fort que je quitterais sur-le-champ la plus divine des femmes qui me traiterait de la sorte, je sentis un ciment encore humide, mais réel couler entre lui et moi. Il se renforça et provoqua un grand rire en se déclarant l’homme battu de la semaine, affirmant que, lorsque l’ONU recevrait le dossier accablant des victimes cachées du féminisme québécois, le comité international de surveillance viendrait à sa rescousse. Je m’inclinai devant sa gentilhommerie, il avait l’humour de son désespoir.

En le regardant ce soir, m’apporter mon verre et s’accroupir près du foyer où je m’étais réfugié, incapable d’être vraiment à l’aise ailleurs dans cette grande pièce sombre, j’eus du mal à coller l’image de ce souvenir, avec ce dos arrondi, ces poches bleutées sous des yeux trop pâles, ces mains aux veines gonflées qui posèrent les scotchs à nos pieds, puis la bouteille.

André s’allongea sur le tapis la tête vers les flammes. Le silence fut long et lourd. Je regardais le feu, lui le plafond où il dansait. Je résistais habilement à la culpabilité montante.

L’extase de la douche se muait tranquillement à un atterrissage en catastrophe dans sa dure réalité à lui.

— J’ai lu ton papier, ce matin, sur le retour de Ginette Reno, c’était touchant. T’as un style, bien à toi, tu devrais écrire, publier.

— Merci, ça fait du bien. Personne ne nous dit jamais rien.

Remarque, avec une femme comme Reno, c’est plus facile d’être émouvant. Au début je comprenais rien à cette manie des artistes de s’étaler les tripes, mais plus ça va, plus je deviens comme eux. Mais personne ne s’en aperçoit. Ça fait des mois que Madeleine n’a rien lu, alors t’imagines…

Je décidai d’y aller carrément.

— Pourquoi êtes-vous encore ensemble vous deux ?

Sa lèvre inférieure trembla, l’œil du côté foyer clignait rapidement, il prit une grande respiration en se redressant sur son coude. Il se mit à rire.

— Elle m’excite, mon vieux… et puis c’est tout ce qui me

reste.

Il avala l’alcool d’un trait, en versa d’autres centilitres et reprit une lampée. Il attendit l’effet, se leva péniblement et m’annonça qu’il prenait une douche à son tour. Madeleine sortait de la chambre, remaquillée sobrement, les cheveux hauts sur la tête, ramassés dans un peigne, robe noire jusqu’au cou, jusqu’aux poignets. Grande fille sage, innocente, mon chaperon d’un soir.

— Où vas-tu ?

— On retourne au Théatre Maisonneuve. Je veux surtout pas manquer la réception. Je te l’ai dit, le poste d’administratrice de la compagnie Marie Danielle est ouvert, je suis dans la course. Elle est là ce soir, je sens qu’elle m’attend et je veux porter le grand coup.

Je rince mon verre au lavabo, elle enfile un imperméable, ramasse ses clés, ouvre la porte. Je croise André qui me murmure près de la chambre .

— Surveille-la, je compte sur toi ! Je vais faire un tour au Soleil Couchant, si vous en avez envie, après vos mondanités, venez me rejoindre.

Nous attrapons les dix dernières minutes du spectacle.

Un grand mur oblique traverse le plateau de la salle Maisonneuve, de l’arrière-scène jardin à l’avant-scène côté cour. Les danseurs, cinq hommes et deux femmes, courent dans tous les sens dans des séquences de mouvements répétitifs. C’est froid, narratif et indéchiffrable. Cela m’ennuie très vite.

La foule compacte, qui déferle à la hâte et nous pousse vers le hall d’entrée, laisse flotter des odeurs de parfums agressantes et des visions d’Halloween.

J’aperçois un attroupement autour de la grande Marie Danielle juchée sur des cothurnes lacés à la grecque sur ses mollets. Danseuse et chorégraphe, elle s’exporte partout en ce moment, créatrice audacieuse reconnue aussi bien en Asie qu’en Europe, la rumeur la consacre forte tête. Ou bien ses consœurs et confrères acceptent difficilement sa réussite, ou bien nos étoiles sabotent leurs succès et deviennent imbuvables ? À tant avoir besoin de reconnaissance, on peut devenir insupportable lorsqu’on la reçoit.

Je laisse Madeleine s’éloigner et je bifurque vers le bar.

Dans la file d’attente, la fille devant moi se retourne à mon arrivée et m’enfonce un regard dans le fond du cerveau. Une attaque impudique, nue, une flèche plantée dans l’hypothalamus, sa pointe trempée dans un baume d’opium. Je reçois l’injection sans réagir, hypnotisé, presque terrorisé. Après quelques secondes éternelles, elle esquisse un rictus et pivote vers le bar pour demander deux eaux minérales et se faufile directement vers Marie Danielle. Je ramasse à mon tour mes deux eaux et m’insinue dans le labyrinthe qu’elle dénoue devant moi.

Elle offre un verre à la chorégraphe tandis que je m’approche du cercle où Madeleine s’est positionnée. Un fonctionnaire subventionneur compare, d’une voix forte, les compagnies européennes et américaines. Je tends un verre à Madeleine, qui déballe des généralités sur la danse actuelle, tout en ne risquant pas une opinion ferme sur les dix minutes du spectacle qu’elle a vues, avant d’entendre l’avis de Marie Danielle. La chorégraphe laisse passer un léger nuage et, avant que le malaise ne s’installe, interrompt le fonctionnaire subventionneur, qui allait en rajouter et nous présente sa compagne, la fille aux rayons laser.

— Une merveilleuse musicienne, une fée du clavier, un compositeur qui fera parler d’elle ! Retenez bien son nom : Rachel Desmarais. Nous travaillons ensemble depuis quelques jours seulement. C’est un génie. Elle compose à mesure, ou plutôt sur mesure. Je ne sais plus si c’est moi qui danse ou si c’est elle qui invente mon corps. Vous ne me reconnaîtrez plus. Enfin la musique m’a trouvée.

Rachel esquisse une sorte de demi-sourire à peine perceptible. Elle me regarde encore une fois et me lance un signal, comme un appel.

— Paul Vigneault.

Je ne sais pas pourquoi je me suis présenté. Ce n’était pas nécessaire. Il y a certains milieux dont on ignore les codes. J’espérais ne pas être confondu avec un quelconque parasite pique-assiettes de ce genre de soirée.

Madeleine se sentit obligée de se faire un peu de capital sur mon dos :

— Paul est rédacteur pour une boîte de publicité. C’est un poète. Ce soir je l’initie à la danse.

* Alors que pensez-vous du New Amsterdam Dance Project ? me lance immédiatement Marie Danielle.

Je savoure l’œil catastrophé de Madeleine, je tourne ma langue sept fois.

* Froid, mécanique, presque prétentieux, une narration obscure : je vous défie d’expliquer ce que les danseurs nous racontent !

Madeleine avait retenu une respiration dans le haut de la poitrine. Ce qui positionnait ses seins à l’avant-plan. Elle était suspendue à mes lèvres. J’adorais ça, d’autant plus que je parvenais rarement à placer une idée cohérente dans ces incessants monologues.

— Vous n’avez jamais pensé à devenir critique ? rétorqua Marie-Danielle.

Madeleine lâcha son azote lentement par le nez et se fendit la bouche jusqu’aux oreilles. Je venais probablement de lui ouvrir toutes grandes, les portes de l’administration de l’étoile incontestée de la danse montréalaise. Tout sourire j’enchaînai :

* Non… non, il y aurait trop de soirées… je ne sais pas… ennuyeuses !

Le conseiller dans le secteur de la danse, fonctionnaire d’un de nos conseils des arts, se mit à rire de bon cœur.

Rachel Desmarais m’observait intensément. Sans arrogance, la tête ailleurs, tournée vers son en dedans et en même temps vers moi, et probablement mon en dedans. J’osai, malgré moi, fixer cette grande fille aux cheveux fins et courts, aux yeux presque transparents, tandis que Marie Danielle ajoutait :

— On tolère de moins en moins l’absence d’émotions et même l’absence de sens. J’ai l’impression que le temps de la recherche pure est derrière nous.

Madeleine l’a fortement secondée en réitérant sa confiance dans l’intelligence du public. Elle a déclaré que la loi du marché partagerait les authentiques des fumistes. Le fonctionnaire ne semblait pas partager cet avis.

— Vous êtes optimiste. C’est encourageant. En attendant, nous, qui devons distribuer les ressources, ne savons plus qui dit vrai et qui dit faux !

— Cela n’a pas tant d’importance, mieux vaut ne pas échapper un vrai créateur et aider quelques imposteurs, plutôt que de censurer ou orienter la création, répliqua Marie Danielle au fonctionnaire.

Elle était généreuse en plus. Elle se souvenait de ses débuts, errant sur le Plateau Mont-Royal avec son chèque du Bien-être social en guise de subvention.

Je l’avais croisée en ce temps-là dans un dortoir aménagé chez l’ami de tous, ruelle des beaux perdus. Elle avait dormi dans son sac de couchage, après quelques joints et une soupe aux légumes. Gracieuse, de longs cheveux couleur paille, une voix douce et rauque, elle avait laissé tomber une robe paysanne d’été pour s’étendre en sous-vêtements longs pour homme. L’hiver s’en venait et elle suivait, comme nous tous, la consigne des pelures d’oignon. Nous portions toute notre garde-robe sur le dos. Je ne savais si elle se souvenait de moi. J’avais suivi son parcours, impossible qu’elle ait suivi le mien.

— Quand même, risqua Madeleine, il y aurait sûrement un ménage à faire. On ne peut pas tout subventionner. Ça risque d’ébranler ceux qui doivent être consolidés, non ? Si vous donniez des choix clairs à vos jurys, déterminiez une enveloppe fermée pour la recherche, l’expérimentation et les très jeunes compagnies, ça réglerait le problème, il me semble ? Vous n’êtes pas de mon avis ?

— Mais on fait déjà tout ça ! répliqua le fonctionnaire.

Madeleine venait de perdre une partie de l’avance que je lui avais donnée. Je la voyais se flageller d’avoir, encore une fois, oublié de se taire. Elle prétendait administrer une compagnie de danse réputée et ne connaissait même pas les politiques des subventionneurs. Honte, honte à mon amie sexy, mais insupportable. Marie Danielle cassa les quelques secondes d’un silence insupportable.

* Il faudra démêler tout ça si vous travaillez pour moi ! On n’y comprend plus rien. On dirait que le seul plaisir, la seule fonction des responsables de la culture dans tous les gouvernements est d’inventer le truc le plus compliqué pour empêcher tous les artistes de se conformer à leurs critères. Il y a plus de fonctionnaires payés pour contrôler nos activités, inventer des formulaires, nous faire perdre du temps, que d’artistes qui travaillent. C’est aberrant. Chaque palier de subventionneurs a ses critères, ses dadas, ses chouchous, ses listes grises sinon noires…

— Nous sommes les premiers à en souffrir, croyez-moi, rétorqua le fonctionnaire, le visage en feu. Marie Danielle mit fin au désastre.

* Eh bien, sur ces bonnes paroles, je dois vous dire bonsoir. Je ne me couche jamais passé onze heures lorsque je répète un spectacle. Nous travaillons, Rachel et moi, demain matin, à huit heures trente. Madeleine, venez me voir lundi, je vous expliquerai ce dont j’ai besoin. Rachel, tu me reconduis ?

La grande fille mystérieuse acquiesça, m’offrant un dernier lent regard où je lus de la compassion et peut-être du désir. J’étais présomptueux et j’eus peur. Le groupe se sépara sous les « Bonsoir, à la prochaine, j’attends ton appel », pendant que la reine suivait Rachel, occupée à fendre la foule une fois de plus. Cette fois, ce fut une haie d’honneur.

J’avais repris le volant. Je m’en allais me reconduire chez moi à Notre-Dame-de-Grâce dans l’auto de Madeleine. Silencieuse à mes côtés, elle cherchait assurément à évaluer sa performance et ses chances d’obtenir le poste convoité.

Moi j’étais bousculé. Je venais de m’ouvrir silencieusement à une femme, par sa volonté à elle, par son inquisition insidieuse et son laser fouineur. Un coup de poing dans le moteur. Elle était venue me chercher et me fouiller. Une agente de l’immigration qui vérifie toutes mes prétentions. Je m’étais laissé faire, un monument de tolérance, fasciné, sans rien manifester, ni attrait ni retrait. Pourquoi ? Encore une débile, une exceptionnelle, une bizarre qui m’intrigue. Je vais encore une fois me laisser manipuler par la bouffée de chaleur libidineuse. Lucidité tout éteinte. Pompiers endormis. Non, non, elle est différente. Bizarre soit, mais profondément calme. La planète zen l’a fécondée, ou bien elle arrive directement d’un film noir et blanc, probablement muet. Lèvres ultra-rouges, sans fard, que du sang ! Le cheveu est blond blanc. Est-elle albinos ? Non, l’œil n’est pas rouge, mais bleu très pâle, presque incolore, avec un iris sans fond. Un long corps légèrement voûté à la base du cou, le sein libre, petit et haut, dans une robe verte, jumper d’écolière qui s’arrête aux genoux. Tiens, tiens l’écolière de l’après-midi, un augure, un oiseau dans mon carré de ciel.

Madeleine regardait droit devant elle, catastrophée.

Visiblement elle n’avait pas reçu mon lamento. Elle valsait sur son malheur à elle.

Arrivé devant ma porte, je brisai notre long silence.

— Pourquoi irait-on pas rendre visite à Marie-Danielle demain à son atelier ? Elle te trouvera audacieuse, fonceuse. Elle va réaliser que ton manque d’information ne change rien au fait que tu as un jugement sûr, une réelle énergie lorsque tu prends une production en main. Tu as un charme fou et tu le mets toujours au service de ceux envers lesquels tu t’engages. T’es intelligente, tu connais le milieu, tu as une bonne intuition de ce que le public est en mesure de comprendre, de recevoir. T’es la meilleure pour communiquer un produit aux médias. Tu peux vendre une banane à un éléphant. Bon, excuse-moi, un chocolat pour un diabétique ! Et tu as de l’humour et tu es capable d’être si gentille quand tu veux. Tu te mets moins les pieds dans les plats qu’auparavant. Elle veut t’avoir, j’en suis convaincu.

Mais elle est insécure, elle veut quelqu’un qui s’occupe d’elle, comprends-tu ?

Je sais depuis longtemps que j’ai un don. J’ai tellement peur de ne pas être aimé, que je peux réanimer une fille déprimée en cinq minutes. Je suis tellement convaincu, durant ce bref instant, que sa vie repose entre mes mains que je fais des miracles.

— T’as raison. Je l’appelle lundi matin.

— Non. Demain matin ! Elle n’est pas une fille de bureau Marie-Danielle. Elle travaille toutes les heures de tous les jours. Elle t’a dit lundi, pour ne pas t’apeurer. Mais si on se présente à la répétition demain matin, elle saura que c’est son travail qui t’intéresse et que tu veux la comprendre pour vrai. Si tu veux, je vais y aller avec toi. Je suis ton atout, en cœur évidemment.

Mon miracle tenait, ici, surtout au fait qu’il n’était pas désintéressé. Quitte à passer toute la nuit debout avec Madeleine, j’aurais obtenu un deuxième essai, pour le lendemain. J’étais envoûtée, je le reconnaissais, silencieusement. Mais ce que j’ai dit à Madeleine était tout de même vrai. Mon ton sonnait probablement un peu trop péremptoire, trop émotif. Je me devais de revoir cette fille. La revoir dès le lendemain, le plus vite possible. Ça, c’était ma faiblesse : l’impatience. L’enfant gâté ou jamais gâté c’est du pareil au même. Il veut tout, tout de suite.

* Tu crois pas que j’aurais l’air de quémander  ?
* Non, non… pas si on arrive avec la curiosité complice. Pleins d’une affection réelle. On se rend voir son travail, on veut la comprendre plus que quiconque, tu veux te familiariser avec sa sensibilité, son éthique de travail. Pas en entrevue, mais pendant qu’elle cherche, invente.

— D’accord. Je vais essayer de la rejoindre demain matin. Je te crois sur parole. Je ne fais jamais ça, mais j’ai une sorte d’intuition que tu tiens quelque chose. T’as raison d’insister. Et puis, après ma gaffe de ce soir, je n’ai plus rien à perdre.

Madeleine Bédard, croyant quelqu’un sur parole c’est du jamais vu ! Elle qui se vante de tout savoir sur tout, mangeant dans ma main ! Jamais elle n’aurait fait cela devant témoin.

— Prends Saint-Urbain, on va aller rejoindre André au Soleil couchant. J’ai pas envie de dormir, et toi, je sens qu’un petit scotch te ferait du bien. C’est un coup de fièvre ou un coup de foudre ?

Me voilà démasqué. Elle est comme ça Madeleine. Elle ne dit rien et, tout à coup, le coup de Jarnac, en plein dans le côté de la cuisse, le doigt enfoncé dans les côtes, une guêpe venue de nulle part qui vous infecte l’œil, vous tatou le visage.

— Tu parles de quoi au juste ?

— Ma Honda est un Sauna ! Tu fais du 100 à l’heure, sur Saint-Laurent, tu me convaincs que c’était génial d’avoir fait une folle de moi, et tu veux venir à une répétition de danse moderne à neuf heures demain matin, un samedi ! Tu me prends pour une débile ou quoi ? Alors t’es tombé sous le charme de notre génie national ! Je suis très étonnée, toi, si allergique aux vedettes. Et puis c’est pas ton genre, trop volontaire, probablement pas d’humour. Oublie ça tout de suite.

Je suis passé de la panique au soulagement. Elle n’avait que le quart du secret et encore. Parfait !

Je conforte ses appréhensions. Je lui dis que c’est une fille intrigante, fascinante. Une énergie rare. Égocentrique, c’est vrai, mais probablement généreuse en amour.

— Bon, rêve toujours mon pauvre Paul, mais je t’aurai prévenu. Lorsque tu souffriras parce qu’elle n’a rien à t’offrir, ou bien lorsqu’elle t’abandonnera après t’avoir utilisé, ne viens pas te plaindre. Je ne suis même pas certaine qu’elle aime les hommes. T’as vu sa nouvelle conquête, la supposée pianiste. Elle fera pas long feu sur la feuille de paie celle-là, si jamais je dois gérer sa petite compagnie.

C’est incroyable le mal qu’elle peut attribuer aux femmes. Je serre les dents très fort pour conserver mon secret. J’avais envie de lui arracher la langue et de la remettre dans le bocal de vinaigre qu’elle n’aurait jamais dû quitter.

Je poussai la porte du Soleil couchant à contrecœur. L’idée d’aller crier des insanités, sinon des banalités par-dessus l’éternel « beat » d’un « drum machine » que j’imaginais diffusant les mêmes coups de grosses caisses dans tous les bars de l’Occident et d’une bonne partie de l’Orient me répugnait.

J’avais envie d’être sobre, d’être seul. Je voulais garder l’élévation, l’état d’apesanteur que m’avait injecté Rachel. Assister, ce soir, au spectacle débile de ces marionnettes mouillées qui se composent une délinquance de fins de semaine, m’effrayait. J’ai passé tant de nuits, ici, à enfiler les scotchs, à ouvrir des huîtres sans perles, à m’emplir les narines à crédit, pour m’allonger, au petit matin sur des corps aussi vides que le mien. Je ne veux pas retourner en arrière. La grâce m’est venue, je la garde.

Dans une autre vie, il n’y a pas si longtemps, j’aurais « surfé » sur mon état de grâce. J’en aurais profité au maximum. J’aurais séduit une fille, aurais même baisé démentiellement, profitant de mon armure secrète de nouvel amoureux. Je brûlais toujours mes ailes quelques minutes après le décollage. Je ne voulais pas vraiment voyager, abandonner ma rive, partir, m’envoler pour vrai, pour de bon. Tout avoir et ne rien abandonner. Pas cette fois-ci. Et même si je ne la revoyais jamais, je voudrais qu’elle m’eût transformé pour de bon, qu’elle m’eût transporté là où on ne revient pas.

André, assis au bar, gueulait en gesticulant. Les deux filles assises de chaque côté de lui, deux poules perchées, tournant souvent la tête pour voir ailleurs si un contact, un œil s’imprimerait sur leur écran radar. Puis elles revenaient à André, indifférent, qui continuait son monologue agressif au barman. Madeleine hésitait à s’avancer, à traverser la masse des danseurs exubérants, presque menaçants. Les grands moulinets et le lancer du bras étaient à la mode cette année.

Depuis trente ans la danse solitaire accumule, empile de plus en plus de mouvements. Certains restent collés à une époque d’autres ont tout emmagasiné et libèrent des convulsions indéchiffrables, et de plus en plus dangereuses.

L’odeur de bière, de cigarettes, de sueur m’atteignit sans prévenir. Je fis signe à Madeleine, que je ressortais prendre l’air. Au même moment, André passa sa main à la taille de la fille à sa gauche. De dos elle paraissait vulgaire. Cheveux crêpés, robe voyante dénudant une partie du dos. Elle se tourna vers lui, tout sourire, et l’on entrevit son œil noir, son nez de corbeau, sa lèvre épaisse. Madeleine me précéda vers la sortie.

— Quel con…non, mais quel abominable con ? Pourquoi est-ce qu’il nous donne rendez-vous ici ? C’est lui qui l’a invitée, c’est sûr. Elle est avec lui. L’autre, faut sûrement la payer pour l’avoir. Je le sais, j’ai déjà passé une soirée ici à jaser avec elle. Elle vend tout, elle fait tout ce qu’on lui demande. Mais l’autre, tu lui as vu l’allure. Qu’il est con !

Nous nous sommes précipités vers la voiture. L’hiver débuta à ce moment précis. Exactement entre le bar et la Honda ! La pluie devint blanche, et cette fine neige de fin d’octobre nous annonça une longue et douloureuse retraite dans le fin fond de nos chaumières, de nos âmes.

Je pris le volant et pris le chemin Camillien Houde vers chez moi. Elle insistait pour dormir à mon appartement. Je ne pus refuser. C’était le prix de l’amitié.

Madeleine habitait dans une tour sur les hauteurs en bordure du centre-ville affairiste. Moi j’habitais dans l’ouest, dans le Montréal des Anglais, des Asiatiques, des Russes, des Polonais et des noirs venus des îles chaudes. Un premier étage pas trop cher au milieu d’un quartier carrefour des nations. Madeleine racontait à tout le monde que, chez moi c’était simple, un rez-de-chaussée au niveau de la rue, sur le côté nord, où régnait le camaïeu de jaune : les ambrés, les moutardes fortes, les tilleuls, le blanc cassé. L’hiver j’étais protégé et l’été rafraîchi. Tandis que chez elle, du côté sud, c’était sombre et lourd, un gros érable lui cachant la vue. Je lui offris ma chambre et remis l’osso-buco sur le feu.

Bientôt, nous pourrions bouffer si l’atmosphère virait au mieux ( je n’avais rien mangé, hormis un bout de fromage, depuis le début de ce vendredi bizarre ).

Ce n’était pas la première fois qu’elle se réfugiait chez moi et, je le souhaitais presque, pas la dernière. On se retrouvera sûrement, à soixante-dix ans, elle chez moi et moi, parfois chez une autre. Nous redessinerons le quotidien de la vieillesse. Nous formerons une majorité invisible de vieux fumeurs de pot, envahisseurs d’internet, qui cherchera encore et toujours l’amour fol. Le voilà notre rêve à nous : Être ici pour en jouir jusqu’à la fin, S.V.P. Mais en attendant que d’angoisses, que de culpabilités ! Et surtout, que de temps passé à glaner des petits plaisirs à la mode pour cacher notre grande peur, pour se remercier d’endurer la douleur de nos vies sans envergure ! Ce soir j’ai peur. Ma vie bascule après des mois de stagnation. Ces malaises continuels à la poitrine, cette peur de toujours flancher au moindre cri, au moindre signal d’alarme, cette folle obsession de vivoter dans une spirale finie, cette inévitable ritournelle du quotidien qui se répétait trop vite, se transformaient en un exil chaud dans l’imaginaire d’une femme. Rachel Desmarais m’avait injecté son calme, son calmant. J’étais une proie attachée au pied de son arbre, un oiseau bagué sous un saule pleureur.

Madeleine avait enfilé un de mes survêtements et pénétra dans la salle de bain la tête basse. J’en profitai pour changer de peau à mon tour. Enfin, nu et au sec sous ma robe de chambre, je retournai touiller mes jarrets de veau avec toute la délicatesse d’une sage-femme. J’avais faim et j’avais surtout soif. Des tagliatelles, une bouteille de Cabernet Sauvignon américain et un bout de pain de la veille déposés sur ma petite table firent le plus bel effet.

— Ah, Paul. Mon ami Paul ! Pourquoi c’est pas avec toi que j’ai un problème ? On devrait vivre ensemble et arrêter de chercher partout ce qu’on a juste à côté de soi.

Nous nous sommes retrouvés assis, l’un en face de l’autre, elle avec son malheur à répétitions et moi avec ma passion secrète. La viande était tendre, le vin étourdissant et le dernier joint furent fatals.

Dehors, la nuit s’envoyait en l’air. Des rafales creusaient un chemin à ma porte. Un sifflet s’insinuait dans nos cerveaux inquiets. Elle parla d’André durant tout le repas. J’écoutai, le cœur ailleurs, mais la tête bien disposée à comprendre où ils en étaient. Elle avait peur, peur qu’il fasse quelque chose d’insensé. Presque toutes les nuits, il rentrait aux petites heures, tombait dans leur lit, saoul et probablement gelé par n’importe quelle substance qu’on lui offrait. Il s’endormait quelques heures avant qu’elle ne quitte pour son petit bureau de consultante chez Gravel, Lemay et Benoît, la plus grosse boîte de relationnistes du pays. Son ambition : devenir vice-présidente de je ne sais quoi. À l’entendre, l’on comprenait qu’il y avait plus de V-P que d’employés dans ces entreprises de communications.

Madeleine et André ne se parlaient presque plus. Tout le monde les fuyait, leurs meilleurs amis s’éloignaient. Le cynisme et le désengagement étaient passés de mode. André radotait et il s’en apercevait. Lorsqu’il réussissait à se faire inviter par la dernière fille à quitter le bar, il ne revenait plus à la maison. Madeleine l’imaginait en prison, ou bien gisant ensanglanté, dans une ruelle.

Le lendemain, lorsqu’il revenait de la Presse canadienne, il était désemparé. À jeun, c’était la tendresse, l’hyper sensibilité, la vulnérabilité faite homme. Un autre baby-boomer cassé en deux, obligé de s’engourdir chaque nuit pour se rendre jusqu’au lendemain. Elle le poussait alors chez l’acupuncteur, lui conseillait un psychologue miraculeux, une thérapie avec les AA. Il disait oui à tout, mais ne faisait rien. Elle le croyait rendu trop loin, trop enfoui dans sa misère affective. Il n’était pas méchant avec elle, au contraire. Si au moins il lui restait de la rage, un bon vieux fond de colère, de révolte. Mais non, l’élastique était brisé, le tremplin avachit et rien ne l’inspirait à rebondir. Aucune foi ne lui promettait le moindre espoir.

Il fallait tout de même qu’elle le quitte. Elle tournait en rond. Bientôt quarante ans, et pas encore d’enfant. Et certainement jamais avec lui. Elle devait prendre une décision le plus vite possible. Changer d’emploi, de vie, d’homme. Elle désirait, à l’entendre, un changement profond. Elle ne supportait plus sa propre voix, ses affirmations gratuites, ses flèches empoisonnées, sa fausse assurance.

J’eus de plus en plus de mal à rester éveillé durant son long soliloque. Sa révolution souhaitée trouvait un écho en moi, mais la mienne était amorcée et plus simple à réaliser, pensai-je. Je lui souhaitai bonne chance en essuyant ma dernière casserole. Je mis des draps et une couverture sur le sofa et m’allongeai pour la nuit. Madeleine vint se nicher un instant au creux de ma taille, me passa la main dans les cheveux, essuya ses joues mouillées du bout des doigts, et me conjura de demeurer son indéfectible meilleur ami, avant d’éteindre les lumières et de s’enfermer dans ma chambre.

Sitôt la noirceur dissipée, lorsque l’iris acclimaté perçut les lueurs roses de la ville enneigée qui posaient leur patine sur mon plafond, l’angoisse, mêlée d’une excitation déplaisante, m’envahit à nouveau la poitrine. Je revis des filles aimées, des histoires ratées, des courses effrénées vers des conquêtes imbéciles, des nuits et des nuits perdues à jamais, des lendemains de fatigue et de désarroi, des années gaspillées à chercher de l’amour, à caresser des corps pour ne pas être seul, à trafiquer de la peine pour du désir, du vide pour de la peau.

Des corps nus couraient sur mon plafond rose, en saccades. Des filles esseulées, tristes elles aussi, perdues. Je fermai les yeux, le voyage s’amplifia, me propulsant dans l’enfance. Envahi par un terrible sentiment d’abandon, je vis un enfant apeuré dans un dortoir tout noir. Le même, toujours effrayé, qui attends l’autobus dans un village glacé. Un jeune enfant attaché au bout d’une laisse qui veut se réfugier chez ses cousines de l’autre côté de la rue. Le même qui ouvre la porte de la chambre de ses parents la nuit et découvre sa mère nue, une tache noire en haut de ses jambes. Elle se moque de mon visage terrifié. J’ai trois ans et je cherche ma grand-mère, morte il y a quelque temps, au creux de son lit où j’avais l’habitude de me réfugier pour ne plus avoir peur.

Propulsé par je ne sais quelle terreur, quelle peur de mourir, je roulai en bas de mon divan, essoufflé ! La douleur avait disparu. Avais-je rêvé, dormi éveillé ? Étrangement, je cherchais à conserver cette sensation de l’enfant cherchant refuge auprès d’une vieille femme, cet abandon me réchauffait. Je venais de me rebrancher à une source que je croyais tarie.

À l’évier de la cuisine, je m’aspergeai le visage d’eau très froide et retournai m’allonger, envahi cette fois par le beau visage de Rachel. Tel un ange sur ma couche, elle flotta quelque temps, impassible, puis m’embrassa près de l’oreille. Je m’endormis confiant, réparé.

**2**

**L’envahissement**

La neige n’avait pas tenu. Une brume blanchâtre enveloppait les arbres et les quelques passants de ce premier matin de novembre. Un samedi lent à décoller. La ville paraissait engourdie. J’avais enfilé un jeans, un gros chandail à col roulé et mon blouson d’un cuir brun fatigué, et je roulais dans des rues presque désertes. Ma veille Chevrolet grise soufflait son air chaud à mes pieds tandis que je buvais de grands bols de brume par ma fenêtre grande ouverte.

Madeleine s’était levée bien avant moi et m’avait laissé un mot collé sur le frigo. Je devais la rejoindre à dix heures à la porte de l’atelier 704 de l’usine-danse. Elle préviendrait Marie Danielle de notre arrivée.

Parti plus qu’en avance, je fis un détour par le chemin Camillien Houde.

Le nuage s’épaississait, se densifiait tant, que, au sommet, je dus m’arrêter, incapable de distinguer la route du trottoir qui la borde. Je réussis à trouver l’ouverture du stationnement près du Lac des castors et coupai le contact. Les limbes, voilà, c’était ça les limbes. Ce nulle part où tout commence et où tout finit, ce pays sans mouvement, cet état sans grâce ni disgrâce, le point de départ et d’aboutissement de tout, sans direction, sans impulsion, un moment vide sans anxiété, le nirvana, ce rien tout envahi, avant l’envahissement. Encore un signe, un autre augure.

J’avançai vers le lac, ne sachant si j’étais seul en ce lieu, ou si d’autres, comme moi, erraient tout près, ignorant ma présence. Un peu de brume et nous voilà seuls dans la cité, coupés de l’œil des autres. J’eus peur de rester prisonnier de mon enchantement, de demeurer assis à écouter le clapotis des eaux sur le remblai de ciment, de cultiver l’apesanteur. Il me fallait redescendre, retrouver mon chemin, souffrir, m’inquiéter, reprendre la route des humains où l’on ne voit rien, plonger dans le gouffre de la rencontre, tête baissée, sans assurance de survie. Cette pensée me fit sourire, puis frissonner. J’avais froid. Je m’empressai de retrouver ma Chevrolet et son souffle chaud.

Sur l’autre versant de la montagne, le nuage de brume s’éclaircissait. En bas, sur le Plateau Mont-Royal, les vapeurs d’eau enveloppant légèrement les petites maisons les redessinaient. Les briques disparates, les clôtures rouillées, les vitres crasseuses, les petites pelouses encombrées, tout y était magnifié. Ce plateau bâtard, amalgame de Far West, de laideurs importées de nos pauvres campagnes déculturées, de toutes les quétaineries immigrées d’Europe, et parsemées de perles de naïveté, s’ennoblissait, devenait muséal. D’immenses photos bleuâtres, d’un quartier unique au monde, accrochées pour moi seul.

Après le plein d’essence et de cigarettes, j’écoulai la dernière demi-heure d’attente en revisitant, d’un sens unique à l’autre, des rues pleines de mes fantômes passés. Plusieurs fins de nuit y cohabitaient encore, surgissant d’époques entremêlées. Me revoir assis sous un porche, gelé, ou escaladant les marches derrière une fille bien en chair, toujours prête à me servir un autre verre de whisky, ou encore épuisé, debout sur un trottoir près d’une poubelle, cherchant ma dernière adresse, ou encore à la fenêtre d’une chambre au lit blanc et frais, prisonnier d’une prêtresse de l’underground, de me voir répété sans fin dans une image monotone, m’a fait perdre pied.. J’avais de la difficulté à rassembler le passé et le présent.

Je me garai loin de l’atelier des danseurs. Le moteur éteint, assis dans l’auto, vitres ouvertes au vent absent, sans vie autour de moi, je tentais d’accepter mon passé lointain, qu’il devienne un cauchemar rédempteur. Il était en moi pour toujours. Depuis quelques années, j’avais, j’en étais certain, été un meilleur homme. Était-ce la réalisation, à la fin de la trentaine, de la brièveté de l’existence ? Ou bien le besoin d’être en pleine possession de ma conscience, d’accepter ma peine inextinguible, l’envie, somme toute assez simple, de vivre ma détresse dans un corps en santé ? Avais-je abdiqué la folie, la fête des corps, le « dérèglement systématique de tous les sens », la révolution permanente ? Je ne pouvais plus me perdre dans ce tourbillon parce que je n’avais rien de vraiment construit en moi. Les autres, bien ancrés, avaient les ressources pour endurer leur propre mensonge. Mais moi j’étais un déraciné chronique, tel était mon héritage !

Et maintenant que j’avais réussi à m’implanter quelque part, à vivre des matins ordinaires, à m’amuser malgré tout dans un travail mercantile, à accepter l’ennui et le manque d’argent, maintenant que la solitude était une maîtresse fidèle, je retournais porter ma vie au clou, en échange d’un voyage terrifiant.

Le visage de Rachel m’apparut par-dessus les fantômes et mon impossible réconciliation. Je regardai ma montre : plus que deux minutes avant le rendez-vous. Je courus, sautant par-dessus les flaques d’eau, les sacs verts crevés, tel un cheval vers sa stalle.

Dans le monte-charge, reprenant mon souffle avec peine, j’entendis battre mon cœur par-dessus le bruit menaçant des chaînes et du ballottement de la cabine sur la paroi. Fragile, fébrile, en sueurs, je me retrouvai devant la porte 704.

Madeleine n’était pas encore là ! Ou bien était-elle déjà à l’intérieur ? Dix heures cinq, à ma montre. Elle ne m’a pas fait ce coup-là pour cinq petites minutes. Elle, toujours en retard, elle qu’il faut toujours attendre, elle ne m’aurait pas attendu à son tour ? Si elle n’était pas arrivée dans trois minutes, j’allais entrer, c’était décidé.

Ma respiration devint plus lente, plus régulière. La timbale rouge sous ma poitrine cessa son solo et laissa entrer des accords riches, une mélodie haute, du cristal liquide qui dévale un escalier de cordes métalliques, des dissonances brusques, puis des coups solitaires dans les basses, puis plus rien. Rachel était sûrement là, de l’autre côté, ses mains au-dessus d’un clavier, suspendues, attendant la fin des harmoniques. J’avais envie de me liquéfier, de me couler sous la porte et de ramper jusqu’à ses doigts pour la voir à son insu, pour qu’elle ne change rien pour moi, pour la recevoir sans être perçu, sans être vu.

Une sonnerie de téléphone, des pas, une voix, d’autres pas et la porte qui s’ouvre brusquement.

— Entrez. Madeleine vient de téléphoner, elle a des ennuis. Elle est catastrophée. Vous devriez la rappeler. Sa voix blanche. Elle demande de l’excuser. Elle ne pourra pas venir et n’a pu vous prévenir.

Marie Danielle s’essuyait le visage et la racine des cheveux avec la serviette posée sur ses épaules. Son corps tout en muscles, plein, compact, contrastait avec la douceur du visage et l’abondance de sa chevelure ramassée, dans un bouquet lâche, juste en haut de la nuque.

Elle me conduisit vers un bureau attenant à la grande salle de répétition. Les grandes fenêtres du 7e ne révélaient ni ciel ni ville, tant le brouillard faisait un mur à cette hauteur.

J’aperçus, du coin de l’œil, le piano droit cachant la pianiste. Sur le mur, les grands miroirs me renvoyaient l’image d’un homme maladroit. Inconfortable, je détournai le regard, troublé par mon propre reflet. Je m’imaginais grand, superbe, ce matin et je vis cet être quelconque, sans envergure. Pauvres danseurs qui ne travaillent que devant leur image. Quel supplice !

Marie Danielle m’invita à m’asseoir dans le petit bureau, m’indiqua le téléphone et ressortit, fermant la porte derrière elle. Je l’épiai par la grande vitre qui me séparait de la salle.

Elle s’approcha du piano à l’autre bout et la musique reprit. Elle courut à grandes enjambées vers le mur des fenêtres, ferma les yeux et se transforma en un ange de la mort venu torturer les forces noires de l’âme.

Je n’osais pas composer le numéro de Madeleine. Je voulais assister à ce récital donné pour moi seul. La musique violente, tragique, tout à coup ténue, douce, presque romantique se brisait, sans arrêt, sur de nouveaux thèmes. Une mer lourde, menaçante, qui passe au-dessus d’un rocher et bouscule des marais auparavant paisibles. Le corps roulait au sol, sursautait, bondissait soudainement dans des vols acrobatiques qui le rabattaient violemment sur la surface de bois franc. Et alors, hideuse, défigurée, gargouille menaçante, clouée au sol, Marie-Danielle se transfigura aussitôt à la naissance d’une nouvelle sonorité.

Rachel, debout pour la première fois, attaqua de la main droite les touches d’un synthétiseur posé sur le dessus du piano. Le studio s’emplit d’un chant langoureux, expiatoire et l’ange sortit de la bête, s’envola, gracile, dans toutes les directions, laissant derrière lui les traces laiteuses de ses passages.

Elle fit un dernier saut et atterrit sur la pointe des pieds, un bras vers le sol, menaçant, et l’autre vers le ciel accroché a un fil infini. La tête, maintenant décoiffée, rejetée vers l’arrière, implorait la rédemption.

Rachel plaqua simultanément deux accords : l’un dans les graves du synthétiseur et l’autre dans les aigus du piano. Puis, croisant les bras, elle laissa les sonorités s’épuiser d’elles-mêmes.

Je sortis du bureau dès que Marie Danielle eut baissé le bras, propulsé malgré moi, presque en transe. M’avançant vers elles, je déballai pêle-mêle mes images, mes sensations, mon trouble, mon émerveillement.

C’était leur premier enchaînement, personne n’avait encore vu l’œuvre finale, sauf moi. Avant le producteur et le scénographe.

— C’est un hasard, un très beau hasard !

Marie Danielle me savait néophyte et appréciait, je le crois, mon regard dépourvu de références. Si moi j’y lisais tout ce récit, c’est qu’elle avait dû réussir à transmettre des images universelles. Rachel, souriante, s’approcha de nous. Une rougeur, une montée de sang aux joues, incontrôlable, me fit baisser la tête.

Le téléphone sonna. Marie Danielle ramassa sa serviette près des miroirs et se dirigea vers le bureau. J’étais seul devant la muse.

* J’espère vous revoir Rachel.

— Moi aussi.

Étourdi, j’esquissai un demi-sourire, la gorge coincée, et forçai une profonde inspiration. Marie Danielle s’approcha de nous.

* Paul, c’est Madeleine à nouveau, vous ne l’avez pas rappelée ?
* Je ne voulais rien manquer.

J’eus l’impression de voler vers le téléphone. Ainsi, ce n’était pas une illusion. Cette fille avait bel et bien voulu m’enchanter. Un enchantement, voilà ce que c’était. La sorcellerie ancienne toujours en disponibilité chez ces filles de l’au-delà. Était-elle réelle ? Irais-je mourir en elle pour me réveiller au-delà de moi-même ? Oui elle était bien là ! Et j’étais bien ici ! Ma vie commençait. Je pris le téléphone :

* Paul, viens vite. Il faut que tu m’aides. André est presque inconscient. C’est peut-être une overdose. Il est chez la petite connasse à qui il s’accrochait hier soir. Elle avait laissé un message sur mon répondeur. Je ne veux pas y aller seule !
* Ne bouge pas, j’arrive.

J’interrompis, de loin, leur conciliabule.

— Son chum est souffrant et elle doit aller le chercher. Elle veut que je l’accompagne. On vous fait signe dès qu’on peut.

Merci, pour ce beau moment.

Tandis qu’elles souriaient toutes deux, la masse de brumes se dissipa d’un seul coup derrière elles, le soleil les découpa et les fit disparaître en m’aveuglant.

**3**

**La fête des Morts**

La brume évanouie, la journée s’annonçait chaude. Une fête des Morts radieuse. Madeleine m’attendait en bas de son building. Ses lunettes noires dissimulaient mal sa rage. Dans ma Chevrolet à l’agonie, nous descendîmes vers le canal Lachine. Elle m’apprend que la fille plutôt vulgaire, aperçue à la gauche d’André au bar hier soir, était photographe et vit dans son studio.

— Paul est dans mon atelier. Je vis ici. Il tremble, délire, je ne sais plus quoi faire. Excusez-moi de vous importuner comme ça, mais je panique. Je le connais à peine, ce gars-là. L’autre fille, Véronique, est dans le même état. Je ne savais pas qui appeler. C’est le seul numéro que j’ai trouvé dans le portefeuille d’André. Venez vite, je ne veux pas faire venir la police ou l’ambulance sans vous. J’ai peur.

Ça, c’était le message qu’elle avait écouté en entrant chez elle. Plus tard, Madeleine lui avait parlé. André semblait aller mieux. L’autre, la Véronique, dormait sans bouger. La photographe, Céline Lapierre, les avait laissés seuls vers trois heures du matin, et était allée s’étendre dans son lit juché sur une petite mezzanine au-dessus du coin cuisine.

Vers huit heures du matin, elle les avait découverts, mal en point, étendus sur le plancher, nus et couverts de vomissures.

— C’est l’héroïne qui produit cet effet-là, Madeleine.

— Es-tu fou, Paul ? André ne prendrait jamais d’héroïne !

— Quand on atteint le fond, on est prêt à essayer n’importe quoi, surtout si une fille nous tient la main. Ne t’inquiète pas, c’est peut-être un mal pour un bien. Il n’est pas mort, mais il aura certainement frappé son mur. Ça peut lui permettre de rebondir.

\*

Dans mon bazou, longeant le marché Atwater exubérant, suant la santé, le miel, vibrant de l’orangée des citrouilles, du rouge rosé des pommes, chantant le klaxon et le cri des vendeuses aux ongles noirs, nous abaissèrent nos vitres, en ce jour de la Toussaint pour laisser entrer la vie réelle, celle qui nourrit, échange, partage, combat. Le soleil plissait tous les yeux, plaquait des sourires béats sur tous les visages.

Nous constations que le simple fait d’être reconnaissant devant l’abondance des « nourritures terrestres », le simple effort d’être plus humble devant la généreuse réalité constituait le cœur même du bonheur. Tandis que nous, les prétentieux impénitents, pris dans nos spleens et nos déluges d’opinions, traversions cet éden, enfermés dans la déprime ou l’exaltation, à bord de mon corbillard en route vers un loft triste, où nos alliés malades se suicidaient à petit feu au lieu de mettre un genou par terre et d’avouer s’être copieusement fourvoyés.

Nous avions élevé le cynisme et le désengagement au rang d’un art de vivre et nous nous regardions marcher, à contre-courant, sur le tapis roulant du quotidien. Le surplace devenu le plus original mode de transport. On se creuse un trou dans le plaisir, on refuse d’ajouter notre pierre à l’édifice, on croit appartenir à un autre genre d’humain, et l’on regarde, étonné, filer le paquebot, au loin de notre île désertée.

Nous avons traversé l’eau apaisante du canal Lachine par le vieux pont du marché. De l’autre côté, les briques des usines reconverties buvaient le soleil déjà haut et recrachaient une fine poussière presque rose.

Arrivés devant le bâtiment de la photographe, Madeleine courut vers l’entrée, pendant que je verrouillais sa portière.

Lorsqu’à mon tour, je pénétrai dans le vestibule, Véronique descendait l’escalier en louvoyant. Les joues tachées de rimmel, le teint bleuâtre, elle laissait rebondir son blouson et son sac derrière elle sur chacune des marches. Sa petite robe de soirée toute souillée, ses pas en zigzag et ce regard de panique qu’elle offrit à Madeleine ne firent rien pour nous rassurer.

Madeleine la questionna et j’en profitai pour grimper l’escalier de métal jusqu’au studio de Céline Lapierre. Une voix au deuxième me guida dans le labyrinthe des couloirs. La photographe m’attendait à sa porte. Quelle transformation ! La vulgaire ¨connasse¨ de la veille n’était qu’une fille simple, avec de grands yeux chauds, des lèvres charnues, juste assez de rougeurs pour égayer ses joues. Petite, bien en chair et en pleine santé. J’avais, je l’avoue, fait monter en moi une colère contre cette supposée chipie. Elle tomba d’un coup. Céline n’était pas du groupe des naufragés consentants. Il y avait eu mésalliance. Elle exprimait une inquiétude véritable, mais pas de culpabilité.

Plus désemparée qu’attristée, elle m’indiqua le fond de son studio. André venait tout juste de revenir à la vie, mais il était mal en point. Dans ma hâte je n’avais pas perçu l’odeur rance qui empuantit la pièce. Céline se bouchait le nez en me demandant de l’aider à ouvrir ses fenêtres. Je me pinçai le nez à mon tour et couru avec elle vers les nombreuses fenêtres à carreaux de plomb. L’air cru de novembre traversa le loft vers la porte encore ouverte et nous sortîmes nos têtes pour respirer un grand coup. Puis, je m’approchai d’André et le pris par les épaules pour l’asseoir. Il protesta, perclus de douleurs. Ramassant toutes mes forces, je l’ai traîné à la salle de bain, l’ai déshabillé complètement, l’ai fait passer, par je ne sais quelle méthode ergonomique, dans la baignoire, j’ai ouvert le robinet d’eau chaude, puis celui de l’eau froide, j’ai versé une bonne dose de shampooing et laissé la mousse monter jusqu’à ses épaules. Ses plaintes se transformèrent en miaulements.

Madeleine, les lunettes plantées sur la tête, poussa la porte délicatement.

— Va lui chercher des vêtements propres et mets ses affaires dans un sac vert. Ça va aller, Madeleine. Le corps va lui faire mal pour quelques heures, c’est tout.

— L’autre en bas est pas mieux. Elle n’arrête pas de trembler.

— Ramène -là chez elle. J’suis certain qu’elle sait comment se soigner. J’t’attends ici. J’vais laisser André mariner quelques minutes, ça va le soulager.

— T’es là, Madeleine ? gémit Paul en ouvrant, avec peine, un seul œil.

— Oui, reste calme, Paul s’occupe de toi. Je reviens avec du linge propre. On parlera de tout ça plus tard.

Dans le studio, Céline ayant nettoyé ce qu’elle avait pu, on a pris une pause. Un peu d’encens mêlé à l’odeur de désinfectant, aidé d’un bon courant d’air, avait éliminé les traces d’une nuit butoir. André, maintenant enroulé dans un drap de flanelle, momie chevrotante dans son fauteuil de toile, sirotait un thé bouillant pour avaler ses quatre aspirines. C’était un de ces moments où la retraite est de mise. Revenir à la souffrance connue plutôt que de plonger sur les charbons ardents, dans les chardons indélogeables.

J’arpentai le studio et m’arrêtai devant une photo de Gainsbourg. Céline l’avait reçu, ici même, peu de temps avant sa mort. De la compassion, de la tendresse dans son approche et une triste ironie dans le regard de Gainsbar. Céline était une amoureuse, une indulgente. Elle devra se méfier, elle risque d’attirer sans cesse les mêmes malades dans le besoin. C’est le lot de toutes les généreuses, de ces âmes maternantes que quelqu’un, dans le passé, n’a pas assez protégées.

Elle me tendit une tasse de thé. Le saxophone de Paul Desmond, dans When Joanna Loved Me, répandît « une langueur monotone » tout à fait bienvenue. La respiration d’André ralentit au rythme des balais sur la caisse claire et Céline me confia que c’était la dernière soirée de sa vie qu’elle partait à l’aventure dans les bars. Fin d’une époque, pour elle du moins, et probablement pour l’autre, assis là-bas, qui revenait tranquillement à la vie réelle, souffrante parfois, mais si chaude, si légère aussi, qu’on prend peur à l’idée qu’elle puisse nous quitter.

Moi aussi, je pressentais la fin d’une époque, et surtout le début d’une autre. Enfin, un passage après toutes ces années de sur place, de rengaines recrachées d’une oreille à l’autre.

Les années vampire, les années parasites, les années correctes sans plus. Des années de consolidation du vide et de l’injustice, des années de considérations savantes sur la

misère, le désespoir, la haine, le tout enrobé d’une conscience de parade et d’une course folle au gain de capital.

**4**

**La tempête**

L’hiver s’installa très tôt. Du jamais vu. Dès novembre la neige colla au sol. Triste mélange de glace, de boue, de neiges grises sans réelle épaisseur, tout pour nous aider à vivre dans la noirceur de ces fins d’après-midis.

Les événements s’étaient bousculés depuis deux mois.

Une quasi-révolution, un tour de passe-passe du destin. Je m’étais efforcé à reléguer Rachel au rang des phantasmes inaccessibles. Madeleine, elle, avait revu Marie-Danielle, sans moi, et avait obtenu le poste tant convoité. J’avais parfois des nouvelles de Rachel, mais je ne la revis jamais. Elle menait, selon Madeleine, une vie secrète et même Marie Danielle ne savait rien d’elle. Elle l’avait adoptée sur la foi d’une cassette reçue par la poste. Rachel parlait peu. Son accent était un étrange mélange de montréalismes enrobés dans une diction européenne. Madeleine connaissait son adresse, son numéro d’assurance sociale, rien de plus. Juste ce qu’il fallait pour lui payer ses maigres émoluments de contractuelle. Aucune rumeur, aucun potin ne circulait sur elle. On ne lui connaissait ni ami ni amant. Elle jouait de ses claviers et s’en retournait, aussitôt la répétition terminée, sur la Rive-Sud où elle demeurait, à ce qu’elle racontait, avec sa mère malade. J’en avais, en peinant, fait mon deuil. Une autre illusion d’optique, un de mes nombreux mirages, une baloune de plus à mon curriculum !

Madeleine a quitté André, ou plutôt André est venu se réfugier chez moi. Dix jours de médiation entre Madeleine et André. Le lendemain de la nuit tragique, Madeleine m’avait fait jurer de le prendre chez moi dès qu’il serait en mesure de porter sa valise. La semaine suivante, elle est partie en lui laissant une note. « Va-t’en pour notre bien à tous les deux.

Notre aventure s’arrête ici. Paul veut bien t’héberger pour quelque temps. J’assumerai le bail jusqu’en juin, puis je m’en irai vivre ailleurs. Si tu te loues quelque chose entre-temps, préviens-moi, et envoie Paul chercher tes bagages. Je m’arrangerai pour être ailleurs pour quelques jours. »

André arriva chez moi vers midi. Ces jours d’abstinence et d’introspection lui avaient fait du bien. Un meilleur teint, un certain humour, peu ou pas de cynisme. Fébrile, mais calme, il percevait bien la chance qu’il avait eue d’aller au fond sans se noyer. L’idée d’une renaissance l’encourageait d’une heure à l’autre.

Depuis son arrivée, il était quelquefois taciturne, secret, sans être marabout. Puis, soudain il s’ouvrait et parlait en rafale, surtout au moment où je lui préparais un repas. Cela me déconcentrait, m’agaçait au plus haut point, m’empêchait de réussir une sauce, d’improviser allégrement une recette. Mais bon… si ça lui faisait du bien !

J’en ai appris des belles sur son enfance, ses ambitions détruites, ses phobies cachées. Je lui épargne trois cents dollars de psychologue par semaine. J’écoute, je compatis, je le relance pour que le ruisseau redevienne rivière de souvenirs, de rages.

Enfin, après deux mois de convalescence et d’abstinence payés par son employeur, il a repris son travail et un nouvel horaire de huit heures à quatre heures. Depuis le jeudi précédent, je m’acharnais sur son décalage horaire, comme une bonne maman. Tous les soirs au dodo une heure plus tôt que la veille. La veille, il s’est endormi à dix heures trente pour la première fois en vingt ans. Et dans mon lit. Lorsqu’il avait traversé la barre de minuit, j’avais dû lui céder mon unique chambre et dormir, désormais, sur le sofa de mon salon.

De le voir, ce matin-là, frais, presque dispos, rasé de près, attablé devant un bol de céréales, le tremblement de ses doigts disparu, le teint rose, me rendit fier. J’ai fis semblant de ne pas le voir tant il avait été discret et peu bruyant depuis son lever. Je ne savais pas s’il tiendra le coup.

Ma Chevrolet, elle, s’est éteinte devant le vieux Forum et l’on me l’a reconduite au cimetière gratuitement. Mon agence de publicité s’est mondialisée pour satisfaire ses clients internationaux et la nouvelle succursale montréalaise a conséquemment réduit ses effectifs. Me voilà libre comme la neige de retomber au sol, sans salaire et avec un colocataire.

C’est pas mal pour les deux mois les plus ennuyants de l’année.

Lorsque Maude, la petite Française directrice de la création à l’agence, me convoqua à l’Orchidée de Chine, juste avant Noël, et me fit asseoir à la table même où elle m’avait offert ce poste deux ans plus tôt, je m’attendais au pire. Et le pire est arrivé par sa petite voix haute, voix de tête qui dans son cas s’apparentait plus à une voix de chignon. Elle avait des seins pointus, une taille minuscule, la jambe courte, mais fine et ferme, de grands yeux noisette, les cheveux cendrés courts, un goût vestimentaire à toute épreuve et un parfum subtil. Elle m’aimait bien. Je compris, dans son monologue froid et bien ficelé, que mon congédiement faciliterait un rapprochement.

Nous pourrions enfin devenir copains ( connaissances, amants, amis, la France nous laisse le choix ). Elle m’assura que mon départ n’était que temporaire, qu’elle me refilerait des piges, certains clients moins fortunés ou, mieux encore, quelques contrats fermes, dont un, dans les jours à venir. Elle baissa de registre pour me chuchoter que la décision venait de plus haut, qu’elle avait tout fait pour conserver mon poste et qu’un talent comme le mien allait éclore ailleurs dans peu de temps.

Les Françaises, en général, me troublent. Ce mélange de froideur, de sensualité affichée et de débordement de paroles lié à une soumission diffuse à l’homme-maitre de l’univers provoque chez moi une irrésistible envie de m’abandonner dans leurs dentelles que j’imagine toujours élaborées.

Solide et oh combien articulée, Maude avait probablement quelques années de moins que moi, mais apparaissait plus adulte, plus construite, plus veille émotivement. Une femme, alors que je n’étais, somme toute dans ma quarantaine, qu’un ado ridé.

Mon dernier contact épidermique datait de novembre et se résumait à quelques secondes dans la bouche de Madeleine. J’étais donc plus que vulnérable à ce chapitre. Sans compter mon état dépressif, suite à la nuit mémorable de l’overdose d’André, à ma réalisation de plus en plus incontournable de notre manque flagrant de valeurs à tous, à mon propre surplace, à ma passion irréaliste et sans réciprocité avouée pour Rachel et, pour m’achever, ma Chevrolet qui m’abandonnait et, en tout premier lieu, cette annonce de licenciement.

Il y a longtemps que j’avais réalisé à quel point le désir, l’érotisme, était mon puissant antidote contre la dépression.

Mais je n’y pouvais rien.

Attablé devant Maude, je l’écoutais distraitement, humant son odeur, voyageant derrière ses lunettes italiennes, imaginant des sous-titres pornos sous son flot de phrases longues, à incidentes, ponctuées de nuances et salées de qualificatifs toujours différents et toujours justes. Je ne savais même plus de quoi elle m’entretenait. Elle mit probablement sur le compte de sa mauvaise nouvelle mon mutisme et ma tristesse. La tendresse de mon regard et mon petit air pitoyable de chien battu firent leur effet.

À la sortie du restaurant, le mercure frôlait le zéro, il faisait presque noir tant les nuages épais, stagnant, nous étouffaient, gros éléphant gris hivernant sur les gratte-ciels. Elle m’ouvrit ses bras pour me dire au revoir. Je plongeai dans sa fourrure et la pressai plus longtemps qu’il ne fallait. Mon nez sous son oreille, je frôlai le lobe et expirai dans le pavillon. Elle trembla de la tête, des épaules, des bras. Chair de poule et frissons la collèrent de tout son long contre moi. Son petit ventre, les baleines du soutien-gorge me pressèrent.

— Téléphone-moi à la maison, on pourrait se mijoter un petit souper. Je voudrais pas te perdre de vue, je t’aime bien, Paul.

Elle dut sentir mon pénis durci sur son ventre. Je n’en étais pas certain et je m’en foutais, j’en profitais.

Se détachant délicatement, elle posa un gentil baiser sur mes lèvres et redescendit la rue Peel vers mes anciens bureaux.

Aujourd’hui, en cette fin d’après-midi de janvier, le cortège de dos courbés, de têtes baissées pour éviter le fouet de la pluie-grêle, de mains emmitonnées posées sur des chapeaux prêts à s’envoler et sur des oreilles couchées sur l’épaule tendue, des oreilles engourdies qui libéreront leurs aiguilles en pénétrant dans les vestibules surchauffés, le cortège de pieds mouillés, crispés battant les flaques d’eau salée et sablée à l’arrêt de l’autobus, le cortège des fous du froid s’est mis en branle pour la descente vers un printemps inimaginable.

— Dieu du nord, priez pour nous, priez pour eux, car moi, je sue à grosses gouttes dans mon grand manteau de plumes d’oie, ma tuque de laine, mon long foulard qui fait deux tours sur ma bouche et mon nez. Je m’entends respirer comme l’astronaute sur la lune et, comme lui, je saute d’un coin de rue à l’autre en état de presque apesanteur.

Ma démarche lunaire, mes sauts soutenus par la pente de la rue University, faisait tourner les têtes. Peuple abattu, fouetté, embourbé dans cette soupe de gadoue, travailleurs de bureau s’éjectant des tours, lancés sans réelles armures dans la grande soufflerie, gravissant la montagne de dos, le porte-document sur la tête, secrétaires et vice-présidentes en collants dérisoires, aux bottillons avec d’inutiles talons, touts ces forcenés de la paperasse frappée à cinq heures par de soudaines bourrasques imprévues, agressives, insultantes.

Tout le monde sur le même pied, pour une fois. Le temps de trouver le refuge de sa caste, qui son pub, qui sa case de briques ou de déclin d’aluminium. Et moi, je descendais la grande avenue, avant de m’arrêter, épuisé, au feu rouge de Sainte-Catherine. Une dernière visite à l’agence pour récupérer mes petites choses et surtout mon chèque de séparation. Ma boîte (comme on dit mon club ) fermait officiellement à 5 heures. Mais, puisque dans la religion actuelle du travail, seuls ceux qui se présentent avant 8 heures et quittent après 19 heures ont une chance de survivre, j’étais assuré de trouver quelques consœurs et frères, épuisés, mais fiers, pour s’apitoyer sur mon sort. J’avais eu la mauvaise habitude de travailler à la maison, de quitter tôt lorsque, par obligation, je « faisais du bureau », j’oubliais trop souvent de vénérer soit le produit, soit le client, soit notre dernier grand message qui allait toujours révolutionner le monde de la pub. J’en payais maintenant le prix.

Figé au coin de Sainte-Catherine, le souffle court après l’exubérance de la descente en slalom géant poussé par le vent qui dévalait la montagne derrière l’université McGill et s’engouffrait par Sherbrooke au nord, je reçus du géant céleste, posant ses grosses pattes sur mes épaules, une immense fatigue, une désolation. Sans avertissement, je fus accablé.

L’apitoiement chez mes contemporains m’agace, me fait rager. M’en voilà atteint de ce mal insupportable.

Mon congédiement m’apparaissait, maintenant, brutal, tragique. Rachel, André, Madeleine, Maude m’avaient diverti. J’avais pu emprunter le sentier sinueux de ma soi-disant générosité. J’en avais profité pour m’oublier, pour balayer mon propre vide sous le tapis de mon grand cœur. Et si ce n’était qu’une manœuvre pour endormir l’angoisse ? Tout accepter, laisser modeler sa destinée par tout un chacun, lire ses journées comme un scénario dont l’auteur vit en dehors, autour de nous, voilà l’héritage et de la religion de l’enfance et de cette misère affective qui m’habitera jusqu’à la fin.

Ça commence toujours par les mâchoires qui tremblotent, se crispent puis se relâchent, laissant passer une boule de sons aigus et retenues. Les larmes suivent, chaudes, roulées dans la rage et l’apitoiement…

Le feu tourna au vert. Statufié, incapable d’avancer, la foule me bouscula allégrement jusqu’à m’emporter au milieu des véhicules virant à gauche sur Sainte-Catherine.

L’état de peine, c’est comme l’état de grâce, il nous rend fluides et en même temps liés aux éléments. Toute cette populace vivant d’expédients, d’illusions, vieilles poupées, gros dégueulasses, jeunes grégaires criards et insensibles, bellâtres oisifs et prétentieux, tous m’apparurent abjects.

Ma seule compassion fut réservée à l’itinérante saoule assise près d’une des entrées de la Place Ville-Marie. Pourquoi ne me suis-je prostré, mes cheveux enfouis dans son aisselle puante, la joue sur son sein engourdi, pour mordre ses lainages et y laisser couler ma bave empoisonnée ? Devenu serpent, larve, limace gluante, j’appuyai le front sur les céramiques sales du couloir et retrouvai mon souffle tout en essuyant de mes gants la boue sous mes paupières. Sans déclencheur ni sonnette d’alarme, un aller-retour fulgurant, obligé, dans le fond du marais. Est-ce ma vie qui est un désastre ou mon moteur qui m’annonce la panne ?

L’ascenseur sera plein, le bureau vide, la soirée idiote, l’avenir bouché ! En élaborant des scénarios de catastrophe, on est moins déçu par leur arrivée. Le risque, par contre, c’est de les programmer, de les inscrire, de les rendre inévitables. L’on bat, donc, légèrement en retraite pour ne pas défier la destinée.

Les ascenseurs, bondés à cette heure-ci, déversèrent un flot de passagers silencieux qui se remirent à jacasser dès leur sortie. Toutes les cabines m’offraient un voyage ascendant en solitaire. Mes appréhensions se dissipaient, je me pris à rêver d’avoir eu tort sur toute la ligne.

— Quel con ! me disais-je ! Qu’est-ce qui t’a pris de te mettre à chialer en pleine rue, de passer des ongles mal limés sur le tambour de ton âme ? Ton lamento, tes violons, tes « sanglots longs » reviennent te chanter la pomme et t’emmener en balade. Tu donnes dans le désespoir et la mélancolie alors qu’une fusée te propulse au 37e étage pour y cueillir l’enveloppe pleine de l’argent du labeur. Tu n’as ni attaches ni soucis, ta machine biologique tient le cap, tu rêves encore d’amour fou, tes quelques nouveaux cheveux gris t’embellissent, tu n’es prisonnier de personne et esclave d’aucun patron, que te faut-il de plus, vieux bébé gâté ?

Les portes de l’ascenseur se refermèrent derrière un homme réconcilié, détendu, vidé, prêt à tout.

Luis, l’homme de ménage, poussa son chariot jusqu’à l’entrée de l’agence, sortit sa clé et leva la tête vers l’intrus qui le suivait. Rassuré, il poussa l’une des doubles portes coussinées de cuir en me saluant tristement. Il devait savoir, il savait tout.

— Vous verrez, tout s’arrange, monsieur Paul. J’ai déjà prié pour vous.

Tout en lui tenant la porte, pour qu’il glisse son usine sur l’épais tapis de l’aire de réception, je reçus le baume de protection du Dieu portugais. Sa bénédiction enrobait ma souffrance, lui donnait un sens. Pour m’arracher à l’esclavage des événements, aux automatismes des émotions, aux trajets usés, il me fallait visiter les flammes, accroché aux ailes des anges porteurs. Les cordes de mon harnais sont si longues et si minces que je me crois seul, abandonné à mon sort, condamné. L’humble balayeur passe, poussant son chariot purificateur et t’oblige à lever la tête et entrevoir les longs fils rattachés aux oiseaux blancs qui veulent bien te suivre jusqu’en enfer.

Luis, d’une autre clé, activa les néons. Mes espaces feutrés, ambre et caramel, encore fourmillant de frénésie et d’inquiétude la semaine dernière, retrouvèrent leur virginité première : semblable à la tablette magique dont on soulève la feuille plastifiée pour effacer à jamais les messages du petit bâton rouge. Je me demandais si, sous l’écran de la réalité, il y avait une surface de cire noire où toutes traces demeuraient gravées.

Après avoir traversé les portes de verres, isolant le couloir de la réception, je sus que Maude traînait encore dans son bureau par la prosodie aiguë quoique mielleuse filtrée par sa porte entrouverte.

Luis m’avait trouvé une boîte de carton. J’ouvris, sans faire de bruit, la porte de mon bureau éclairé, la nuit, d’un néon froid et ramassai mes bricoles rapidement. Je ne collectionne rien, n’ai pas de colifichets, pas d’objets fétiches, sauf mon presse-papier en verre avec au fond un détail du Grand Canal de Venise peint par Canaletto ( 1697-1768 ). Un jour je m’y installerai, protégé par une noble Vénitienne, et filerai le temps, le long des venelles et des canaux avec mon calepin de poésie et ma solitude.

Pour l’heure je n’étais le protégé de personne, il me restait 1834.00 dollars à la banque, et les comptes de la fin du mois dernier traînaient encore sur ma table. Le loyer de janvier était dû dans une semaine. Avec mon indemnité de départ et l’aide d’André, je devais pouvoir me rendre jusqu’en mars. Mais quelle prime ? Qu’est-ce que Maude avait bien pu me négocier ?

Avec ma boîte à demi-remplie d’agendas, de vieux stylos, des disquettes renfermant mes notes et des centaines de slogans et scénarios inutilisés, en plus de mes deux pipes, de mon cendrier, de mes dictionnaires, je m’avançai vers le bureau de Maude. C’est dans ce temple zen qu’aboutissaient nos idées folles. Souvent découragé, je lançais sur sa table des brouillons inutilisables qu’elle transformait en concept novateur. C’est aussi là que midi, soirs, nuits, petits matins nous retrouvaient tous réunis jusqu’à ce que les langues de feu descendent sur nos têtes reconnaissantes. Je frappai à sa porte :

— Maude, c’est moi, j’peux entrer ?

— Oui, oui, un instant, Paul, je suis avec quelqu’un.

C’est dans ces moments-là qu’on apprécie son statut de fumeur. Fumer c’est célébrer l’inertie, c’est une ode à la paresse, une porte vers la contemplation, l’encens de la réflexion. Toutes les religions embaument leurs dieux de boucanes qui s’élèvent vers l’au-delà, décrivant l’itinéraire vers les célestes demeures. Une cigarette à la porte du médecin, du juge, de l’amoureuse, un moment d’arrêt, un moment vertical avant le plongeon, avant l’action et puis après, après l’effort, l’amour, la décision.

Je dépose ma boîte à sa porte, allume ma Winston et m’appuie sur la fenêtre au bout du couloir, la porte du ciel pour un ange qui cherche sa prochaine mission. On distinguait avec peine le scintillement des lumières tant la neige était dense et valsante.

La fourmilière des combattants, des âmes en peine, perdues ou exaltées, s’apprêtait à franchir les ponts bloqués, les trottoirs glacés. Les fourmis parasites se moquant des fourmis travailleuses, les reines attendant le miel dans des bungalows lointains, les condamnés au labeur, toutes en marche vers le week-end de grâce dans le vent glacial. Quel péché avons-nous commis pour en être réduits à cette cadence folle, à ces déplacements inutiles, à ces marchandages stériles, à cette mouvance en cercles vicieux ?

* On est mieux ici qu’en bas, n’est-ce pas ?

Lorsqu’elle parlait à voix basse, à la frontière du chuchotement, le timbre de Maude baissait de deux octaves. Elle dévoilait alors son versant secret, son intimité, graveleuse et chaude.

* Viens, je veux te présenter quelqu’un.

Je ne refusais jamais de passer à son bureau une fois la nuit tombée. Durant ces trois années, la perspective d’avoir à y passer la soirée en réunion de travail, en visionnement, en post-mortem de campagne de promotion, même ratée, m’enchantait. L’éclairage discret, ses deux fauteuils, qu’elle avait elle-même recouverts d’un tissu écru, la causeuse profonde, et sa table de travail toujours dégagée, à l’exception de sa tablette de note et de son pousse-mine, tout m’élevait vers une sorte d’éden de la chair et de l’esprit. Vaisseau flottant, feutré, jamais de cris y fusaient, jamais de crises. Même les cerveaux les plus imperméables se voyaient contraints de laisser leurs gros sabots à la porte. Une chambre française à la façon japonaise. Sous des dehors étriqués, énergiques, Maude cachait une caverne paisible.

Je vis d’abord des mules vertes, des pieds effilés croisés l’un sur l’autre, des jambes très blanches, une jupe de soie vert tendre, et dans la pénombre, sur un tricot à manches courtes et col très large, un visage apeuré, qui implore sans même bouger un cil.

* Erica, je vous présente Paul Lacroix, un idéateur formidable qui nous quitte malheureusement aujourd’hui. Mais ce n’est que partie remise. D’ailleurs il n’y a jamais de hasard, assieds-toi, Paul.

J’étais sonné, paralysé. M’asseyant comme un automate, la voix de Maude me parvint avec ce délai semblable à certaines communications téléphoniques d’outre-mer.

* Erica Harasymovitz composera la musique pour une campagne de promotion du prochain festival international de danse actuel, le FIDA. Les patrons de l’agence se sont laissé convaincre de consacrer des ressources à la cause des arts. L’agence paiera tout, la conception, la production, et s’associera au réseau et aux médias écrits pour les placements. C’est génial, non ? Je suis responsable de la supervision du dossier, mais, comme d’habitude, je n’ai pas le temps de m’en occuper.

Lorsque nous avons entendu la cassette démo d’Erica, ç’a été unanime.

La lampe de travail n’éclairait que le bas de nos corps immobiles dans nos fauteuils respectifs. Nos yeux se cherchaient dans l’ombre. Rassurée, convaincue de ma complicité, Rachel Desmarais esquissa un sourire. Tout allait trop vite. Je ne connaissais pas cette fille, sauf en rêve, et j’offrais ma complicité, partageant je ne sais quel secret, à la face même de Maude, ma patronne, mon gagne-pain, mon amie. Cette fille dont je n’avais presque jamais entendu la voix, dont les yeux et la musique m’avaient transpercés le cœur, l’âme, cette illusion que j’avais évacuée dans le fond de mon cerveau reptilien, m’arrachait un serment, forçait une fidélité, sans un mot, sans une promesse, sans la moindre offrande.

— Il me vient une idée, Paul. Je le redis et je le pense profondément, il n’y a pas de hasard. Pourquoi, tu ne prends pas cette campagne en charge. Ce sera ton premier contrat de pigiste. Tu laisses tes boîtes ici, tu réintègres ton bureau.

Demain matin, tu viens avec Erica et moi, rencontrer la direction du Festival, nous précisons leurs attentes et leurs besoins, je les informe des capacités d’investissements de l’agence, je te présente comme responsable de leur campagne, et c’est parti mon kiki ! Qu’en dis-tu ?

Un carrousel de sirènes ruisselantes dont les écailles bleutées aveuglent l’orgueilleux qui ose les contempler tournoyait derrière mon front. Faisait-il chaud, faisait-il froid ? Je n’osais regarder Maude, je cherchais un signe des mains de Rachel que je fixai durant de longues secondes. Respirer n’était plus une fonction automatique. Étais-je sous l’eau ? Ma poitrine se souleva après une éternité d’attente :

— On peut essayer, pourquoi pas ? Je ne connais pas grand-chose à la danse actuelle, mais probablement que mon ignorance, mon point de vue sera plus près des nouveaux publics que le festival tente justement de rejoindre.

D’un seul souffle, sans hésiter. Les bons mots, les bons verbes, les bonnes nuances, la bonne attitude ! Ce n’est pas moi qui parlais, c’est quelqu’un à travers moi ! Même ma voix était posée, grave, pleine de résonances dans les basses, d’une profonde détente.

— Érica, qu’en dites-vous ? Ça vous plaît mon petit scénario ? Tu sais, Paul, elle a fait ses études avec Zarzycki à Cracovie. Les gens du Festival connaissaient ses musiques, ils l’adorent. Ils tenaient mordicus à inclure dans notre concept des collaborateurs étrangers pour refléter l’image internationale de cette manifestation. Ils seront enchantés qu’on ait adhéré à leur recommandation Tiens, voilà le démo. Tu écouteras ça chez toi, en toute quiétude. Ça devrait t’inspirer pour notre rencontre de demain, ici dans mon bureau, à dix heures.

Puis, Rachel écarta ses lèvres et, après un court silence, me révéla, pour la première fois, le son de sa voix, ses mots, ses phrases. Un léger accent d’Europe de l’Est, un débit lent, réfléchi, elle chuchotait presque et, malgré cela, tous ses résonateurs, de la poitrine au sinus, projetaient solidement ses phonèmes sur l’air ambiant. Tandis qu’à nouveau mon cœur poussait violemment du sang dans la grosse artère de mon cou, je levai les yeux vers Maude, puis les tournai vers Rachel pour lire sur ses lèvres un mot, un signe, quelque chose qui me remettrait le cerveau en marche.

— Ce ne sera pas facile, dit-elle. La danse contemporaine est un monde souvent fermé, élitiste. On ne peut pas faire croire que c’est un divertissement populaire, et, en même temps, il faut inventer un message, proposer des images qui pourraient rejoindre des gens qui ne savent pas que de tels spectacles existent. Il y a des compagnies qui sont très joyeuses, qui proposent des récits réels, presque quotidiens, des chorégraphies directes, anecdotiques et simples auxquelles un nouveau public pourrait s’identifier. Certaines sont très humoristiques ou bien sensuelles. Sans être réducteur, je crois qu’il faudra donner un visage sympathique à un art qui est trop souvent prétentieux, fermé. Plus j’y pense et plus je crois qu’il faudrait créer une œuvre spécifique pour le message télévisuel, et tirer de là le reste de l’imagerie pour les affiches, les journaux. Je ne connais pas bien le milieu de la danse à Montréal, mais j’espère qu’il sera possible de parvenir rapidement à un consensus pour déterminer quel chorégraphe sera responsable de véhiculer cette image. Je vais un peu vite, c’est vrai, mais je tenais à préciser mon opinion immédiatement avant de m’engager trop avant dans ce projet. L’option collage ou montage d’œuvres qui circuleraient au prochain festival m’apparaît déjà à rejeter. Il faut convaincre la direction, demain, de commander une création, qu’en pensez-vous, Paul ?

— Euh… tout à fait… mais c’est dangereux… il nous faudra bien encadrer le chorégraphe… euh… il lui faudra accepter les contraintes, la simplicité, l’humour sans cacher les aspects difficiles, dérangeants et même austères… enfin on doit pouvoir trouver quelqu’un qui représente bien le milieu, qui fait consensus… il nous faudrait arriver avec une suggestion forte, pour éviter les chicanes d’écoles comme il y en a dans tous les milieux de création.

Comme ça, d’une seule envolée, je grimpai au firmament. Mon génie, celui qui sort de la lampe au besoin, m’était rendu. Si ce n’était pas un signe, un effet de l’envoûtement réel qu’exerçait cette femme, j’étais prêt à me jeter en bas du building.

Maude pivota vers son cabinet, qui longeait la baie vitrée, sortit trois verres et nous offrit le traditionnel scotch sur glace des grands soirs. Un projet conclu, un slogan trouvé, un post-mortem éclairant, et le Glenlivit faisait craquer les glaçons, les verres s’entrechoquaient et nous avalions ensemble, en silence, l’eau de feu refroidie avant de quitter, sans autre commentaire, le temple de la patronne.

Il était presque huit heures. De son traditionnel « Allez mes enfants, il n’y a pas que le travail dans la vie », elle nous raccompagna jusqu’à l’ascenseur en nous tenant tous deux par la taille. Une entremetteuse, une maquerelle heureuse d’avoir trouvé la bonne fille pour le riche client. J’avais entretenu ma braise, chauffé mes os devant le feu d’un désir insensé, rêvé, bandé tant de nuits sur un corps inventé, voyagé dans l’illusion de l’autre sans que l’autre ne le sache, et redevenu sobre et désespéré, voilà qu’une fée m’enfermait dans une cage avec l’ensorceleuse pour m’obliger à transformer le virtuel en réel.

La porte refermée, nous regardions les chiffres défilés au-dessus de nos têtes. Rachel brisa le silence :

— J’imagine que je vous dois une explication. Je suis arrivée à Montréal directement de Cracovie à l’âge de huit ans, seule avec ma mère. J’ai fait mes études primaires et secondaires ici. J’ai terminé mon cégep tout en poursuivant mes études en piano au Conservatoire de Montréal. Puis je suis retournée à Cracovie pour mon doctorat. Il me fallait quitter ma mère, retrouver mon père, mais surtout revivre dans ma ville. Je voulais participer à la Renaissance de la Pologne. Ma mère s’était remariée lorsque j’avais neuf ans avec un Monsieur Desmarais, dont j’ai porté le nom jusqu’à mon départ. Elle m’a surnommé Rachel, rue sur laquelle nous habitions lorsqu’elle a connu Monsieur Desmarais et j’ai toujours vécu ici sous ce nom. Je ne voulais pas que Marie Danielle m’engage sur ma réputation, alors j’ai pris le risque de cacher ma véritable identité. Erica Harasimovitz commence à être connue dans le milieu musical polonais. Un jour je lui expliquerai tout ça.

Évidemment, si je dois faire ce contrat de pub, ce sera pour bientôt. Voilà !

Silence jusqu’à l’ouverture des portes, puis son œil bleu-blanc retrouva le mien, elle me toucha l’avant-bras de sa paume et, souriant à peine, me chuchota :

— Merci de n’avoir rien dit devant Maude, ce n’était pas le moment de m’expliquer.

Je l’aidai à enfiler son long manteau marron, et, tandis qu’elle poussait ses courts cheveux sous un bonnet de laine, laissant une oreille à découvert, elle m’expliqua que sa mère était souffrante, sans fortune, que toutes deux avaient besoin d’argent, que ce contrat tombait pile et qu’il lui faudrait bientôt trouver un emploi à temps partiel pour les faire vivre toutes les deux. Je lui demandai de m’attendre quelques minutes, le temps d’aller ramasser mes boîtes qui traînaient toujours dans le corridor et de les remettre dans mon ancien bureau et qu’après nous pourrions, si elle était disponible, prendre une bouchée. Pour éviter tout malaise, pour ne pas lui laisser le temps de refuser mon invitation, je me précipitai par l’escalier de service et atteint le 2e sans trop m’en apercevoir.

L’ascenseur m’attendait, là, toutes portes ouvertes. J’attaquai le numéro 37 en me fendant, l’index tendu, tel un fleuret et, dès que la machine volante prit de la vitesse, je poussai un cri aigu qui se transforma en aria. J’étais ténor et basse et castrat, une Ima Sumac déchaînée. Ma plus belle note grave, pleine, soyeuse enroba Luis et son chariot postés à la porte du vaisseau, sa mission achevée.

— Je vous l’avais dit, monsieur Paul. Lorsque je prie, je parle à Dieu directement. Il m’a dit vous réserver de belles surprises, mais restez humble, monsieur Paul, restez humble.

La porte de l’ascenseur se referma sur mon ange gardien et mon chant se calma de lui-même. Maude vint m’ouvrir.

— J’ai oublié de te remettre ton enveloppe. On reparlera de ton cachet pour cette campagne, si tu acceptes évidemment.

— Non, non… oui. Enfin, je ne suis pas remonté pour ça, je ne voulais pas laisser ma boîte dans le corridor et puis oui, la campagne… bien sûr… ça me semble intéressant. C’est quand même plus drôle que des pubs de camions… non.

Je l’ai suivi jusque dans son bureau, bondissant comme un chat, léger. Je pris l’enveloppe et la remerciai maladroitement et m’en retournai en courant vers les portes métalliques de la machine volante.

— Paul, ça va ? cria-t-elle.

— Oui, oui, je te raconterai, demain après la rencontre, si on a le temps.

J’ouvris l’enveloppe durant la descente.

« Voici, tel que promis, la prime de séparation que je t’ai négociée. Les patrons semblaient sincèrement peinés de devoir mettre fin à notre association. Tu es le plus talentueux et le plus honnête de mon département. Comme d’habitude ce sont les plus jeunes qui écopent. Tu n’es pas le seul. On m’a, par contre, clairement indiqué de faire appel à tes services, à titre de contractuel, dès que notre volume d’activités reprendra ou bien lorsqu’un client, impossible à satisfaire, se pointera. Ce n’est, donc, qu’une séparation, pas un divorce. Love. Maude. »

Inclus, un chèque de 10,000. $ représentant un mois de salaire par année de service, le tout arrondi en ma faveur.

J’avais eu, pour la première fois de ma vie, un emploi assuré durant 2 ans et trois mois. J’avais maintenant 43 ans, de l’argent pour survivre quelques mois et la fille tant convoitée m’attendait au rez-de-chaussée. Il y a des journées comme ça où tout bascule, de l’épave boueuse au navire rutilant, quelques heures qui suffisent parfois à tout faire chavirer. Les machinations célestes ont leurs abonnés, j’en suis, pour le meilleur et, par trop souvent, pour le pire.

Les portes de l’ascenseur se déployèrent, des rideaux de cinéma révélant un hall de marbre vide. Sortant de la cabine, le son d’une mini-télé diffusant discrètement les championnats de patinage artistique. Le vide énorme du hall, ne contenait que ce son, que cette télé scintillant sur la casquette qui dépassait du comptoir d’accueil. Aucune trace de Rachel.

Je savais ne pas être le seul qui cesse momentanément de zapper lorsque les patineuses prennent de la vitesse à reculons avant les grands sauts et que leurs jupes se relèvent sur des fesses musclées. Je savais par contre être le seul à chercher, incrédule, la femme de sa vie dans le désert glacial d’un hall d’une tour de bureaux.

— La fille qui est sortie de l’ascenseur avec moi tout à l’heure…

— Ah c’est vous ! fit la moustache sous la casquette. Elle avait un rendez-vous urgent et elle ne pouvait plus attendre.

— Merci.

Une lourde chape de plomb me tomba sur les épaules, en même temps que la peine, l’accablement. Je quittai la moustache des yeux, me retournai vers la porte vitrée, mais je n’arrivai pas à bouger les pieds. Pour aller où après avoir pénétré dans le blizzard ?

En quelques minutes là-haut, j’avais tracé ma vie, grosso modo : j’allais débarquer sur un nouveau territoire, après le long voyage de reconnaissance, après la fusion ultime.

Me voici, avant même l’embarquement, forcé à la quarantaine, confiné sur le quai de mon village désormais désert. Il me fallait un plan à court terme. Vite, vite, où vais-je en premier ? La moustache devait me fixer dans le bas de la nuque. J’y ressentais des picotements.

J’eus soif, cela me sauva la vie. Mes pieds s’arrachèrent du petit tapis et atterrirent sur le marbre, tandis qu’au ralenti j’enfilais des gants et coinçais une tuque sur ma tête fiévreuse. Cela n’avait duré, j’en suis certain maintenant, qu’une dizaine de secondes.

Après avoir réussi à pousser les lourdes portes, je reçus la purée mouillée en plein visage. Un réchauffement avait changé la neige en pluie glacée. La ville entière patinait avec ou contre le vent d’ouest. Moi j’avançais, encore et toujours, à contre-courant jusqu’à la rue Sherbrooke et, vite détrempé, je bifurquai sur une des rues transversales, et descendis, vers un demi-sous-sol, dans un petit Pub très anglais. Les écailles de cacahuètes jonchaient le sol à la suite du « H*appy Hour ».* Mouillé, transi, je jetai mes vêtements sur un crochet.

La barmaid, rousse comme il se doit, m’aperçut et se prépara à rejoindre, à son tabouret, le bébé en peine et en panne juchée devant sa table haute. Elle quitta le bar et monta une marche. Je n’avais aperçu que la crinière éclatée, frisotée dans tous les sens et retenue sans succès par une pince géante, autour de son visage blanc parsemé de picots orangés. La jupe écossaise une main en haut du genou, des socquettes vertes sur des espadrilles blanches, de fortes jambes irriguées à fleur de peau, une poitrine pleine, basse sous sa chemise blanche, un long cou, voilà le plan de haut en bas que je fis pour aboutir dans ses yeux et lui retourner son « bonsoir ».

Irène, une Canadienne française du nord de l’Ontario, avec du sang irlandais dans l’arbre, était visiblement heureuse de jaser dans sa langue maternelle. Tandis que je m’épongeais avec les serviettes de papier, qu’elle m’avait judicieusement apportées, j’appris qu’elle vivait dans l’autre milieu, celui des jeunes anglos. Elle s’étonnait de me voir là, seul. Peu de Montréalais francophones osaient descendre les marches vers ces bars de l’autre solitude.

Avant même de lui commander un scotch double et une bière amère, nous savions tout ce que nous désirions savoir l’un de l’autre. Le sourire était frais, l’œil plein d’étages de pensées derrière l’iris.

Lorsque nous, les hommes, avons une vraie peine, notre retour à l’état chaud des émotions pures nous donne l’aura nécessaire pour dire et être ce qu’il faut quand il faut.

Un peu saoul, vers onze heures, après avoir imaginé Rachel sous tous les angles, dans mes bras, dans mes poumons, dans mon muscle cardiaque, je voyageai sur un trombone génial dans les mains de J.J Jonhson.

Qu’est-ce qu’elles ont toutes à me fuir ainsi ? Quand on est grisé par l’alcool, on dit : — toutes les femmes —, alors qu’il ne s’agit que de celle-là, l’impossible, la promise qui nous échappe sans arrêt !

Je suis trop bon. C’est ça ! Trop naïf, trop intègre, c’est-à-dire là, devant ces yeux-là, sans arrière-pensée, je m’engage, je voyage déjà ! J’ai toujours cru que les filles étaient des révolutionnaires, prêtes à changer de vie lorsque l’ultime se présentait. Et, bien sûr, l’ultime c’était moi !

Elle a probablement peur, elle croit tous les hommes semblables : veules, indisciplinés, tripeux invertébrés, prêts à saliver devant tous les soutiens gorges dans les publicités niaises de La Baie. Elle a raison et tort à la fois ! Je cherchais, comme tous les hommes, la maman-pute respectable et indécente, créatrice et indécise. J’attendais celle qui me fera me

dépasser sous son œil admiratif, celle qui renouvellera mon intérieur, la décoratrice exclusive de mon âme.

Irène revint porter ses mamelles chaudes près de ma chaise haute.

— Je finis à 3 heures !

C’était simple, direct. J’étais ivre comme je ne l’avais pas été depuis tellement de lunes et elle recevait ma détresse à distance. Distance de plus en plus rapprochée, je dois l’avouer. Ses seins près de mes joues, tandis qu’elle essuyait, devant ma chaise haute, les perles d’eau suintant du verre givré, trop plein de la mousse d’une bière blonde.

Après avoir donné l’adresse au chauffeur de taxi ( elle habitait un deux et demi sur le flanc du Mont-Royal près de Côte-Des-Neiges ), elle ouvrit son manteau trempé par la pluie diluvienne et glacée qui tombait sur la métropole. Notre conducteur ne semblait pas trop confiant :

— Je ne sais pas si je peux me rendre là-haut?...Écoutez la radio, la ville est un désastre. Des arbres qui tombent partout, les fils électriques arrachés. Ici au centre-ville, ça paraît pas encore, mais j’arrive de Notre-Dame-de-Grâce, c’est l’enfer. Les rues sont bloquées, il fait noir comme chez le diable, pis y paraît qu’on en a pour quatre jours encore. Les nuages bougent pas. Ya de l’air chaud en haut, pis de l’air du Pôle Nord en bas.

L’enfer, j’vous dis !

Irène me regarda, avec son léger sourire réconfortant. L’attente du taxi sous la pluie froide et l’annonce du cataclysme m’avaient dégrisé presque complètement. Je n’avais d’ailleurs siroté que deux doubles scotchs et deux bières en 4 heures, et mon état tenait plus d’un laisser-aller de l’âme, d’une panne de courant nerveux, d’une déprime réactionnelle, qu’à une dose massive d’alcool.

Malgré moi, je posai mes deux mains nues sur ses joues et la fixai longuement jusqu’à ce que sa bouche m’invite. Je l’embrassai délicatement du bout des lèvres, puis lui répandit des baisers sur tout le visage, lentement puis furieusement, sur les yeux, le front, dans le cou, sous le menton, ne sortant ma langue qu’au creux de se son oreille avant de lui sucer les lobes. Il montait en moi un déversement de tendresse, un besoin incontrôlé de donner toute l’affection refoulée depuis des semaines. Un chat qui lave sa femelle après s’être égaré dans les ruelles ingrates. Elle se laissait faire en émettant de petits sons graves à chacune de ses respirations. Je ne touchai jamais à son corps, hormis le visage, les cheveux et que du bout des doigts.

Le taxi avait roulé si lentement, dégivreur et essuie-glaces fonctionnant au maximum, tandis que le répartiteur lançait ses appels frénétiques à tous les taxis, que ni l’un ni l’autre ne nous sommes rendus compte que le chauffeur attendait la fin de mon solo de lèvres pour nous faire descendre. Il toussa, renâcla, ouvrit sa fenêtre, cracha et se retourna vers nous :

-18.25 $. Faites attention, il y a des grosses branches qui tombent sur votre rue. Dans la montagne c’est un vrai massacre… on dirait une guerre sans bombe, ou plutôt avec des bombes invisibles, silencieuses… Un désastre.

La montée fut pénible, en effet. Je compris rapidement pourquoi le taxi ne pouvait s’y rendre. Nous avancions en écoutant le cliquetis des glaces recouvrant chaque feuille, branche, ou tout objet offert à la pluie. Chaque craquement lointain ou proche devenait suspect. Des branches tombaient loin devant, puis un tronc s’abattait dans une ruelle, une cour, une rue avoisinante. Un bruit sourd accompagné d’une formidable harmonie de crécelles, du jamais entendu sur le plus sophistiqué des synthétiseurs. Alors, nous nous arrêtions pour évaluer, en silence, nos chances et notre parcours. Le but étant de repérer un début de craquement, un léger mouvement du vent qui provoquerait la chute certaine de la glace autour d’une branche, qui elle dévalerait sur une autre branche. Et les masses de glaces fracasseraient une branche majeure qui, déjà affaiblie, se déchirerait de son tronc et s’affaisserait sur le toit d’une maison, le capot d’une voiture ou un parebrise. Un couple en pyjama sous leur manteau imperméable contemplait leur grand bouleau filiforme, humilié, courbé, prisonnier de fils électriques. Je me demandai si Irène avait peur. Mon bon vieux réflexe paternaliste ! Son visage était tout sourire, exalté. J’étais aussi réjoui qu’elle. Le décor surréel était menaçant, mais négociable. L’enclos de vie se refermait sur nous. Les routes, les communications, l’électricité étaient coupées. Dès lors, la survie et l’appel aux forces profondes, allaient nous éloigner du troupeau de bovins et de chamelles, gavés et braillards, guidés par des pasteurs veules et sans vision. Il est réjouissant de pouvoir séparer le vrai du faux quand changent complètement et rapidement les conditions de la vie. Irène et moi étions sûrement sur la même longueur d’onde, mais je ne savais pas si elle partageait ma rage, mon désir de me venger de ma douleur constante. La pluie lourde, froide, ces gouttes en balle de plomb qui s’agglutinaient partout, ces branches qui virevoltaient, et ce bruit effroyable de l’arbre qui tombait, furent autant de baume sur ma plaie.

Après avoir ouvert la porte en verre de son immeuble, nous nous retournâmes vers le cataclysme féerique, cette fois à l’abri dans la noirceur du hall d’entrée.

Des glaçons figés sur sa crinière mouillée réfléchissaient la faible lumière de secours accrochée au deuxième palier. Le visage ainsi auréolé, perlé de gouttes de pluie figées, semblait fabriqué pour une pub de magazine sophistiquée. Je n’osai m’imaginer ce qu’elle vit lorsqu’elle me regarda enfin et éclata d’un grand rire mêlé à l’essoufflement de notre montée héroïque.

— J’espère que tu as des allumettes. J’habite au cinquième et c’est sûrement la nuit noire là-haut.

Je m’accrochai à elle jusqu’au dernier étage, mes mains sur ses hanches, trébuchant au tournant des marches, butant contre une poignée de porte qui dépassait du mur, un aveugle au premier jour de sa cécité. Son odeur de rousse mêlée a un subtil parfum boisé, ses flancs respirant sous mes doigts, me tinrent lieu de liens. L’aveuglement nous fait-il basculer dans l’intimité alors que la vue favoriserait l’éloignement ? À vérifier !

L’appartement donnait sur le nord-est, en plein dans un couloir de vent où tourbillonnaient des bulles d’eau glacée cherchant à se coller à toutes les surfaces offertes.

— Viens voir ! Ça va sûrement prendre plusieurs jours avant de rebrancher tout ça ! Vaudrait mieux décider bientôt si nous devrions aller ailleurs, là où il y aurait du chauffage, de la bouffe chaude, le téléphone.

Irène revenait de faire le tour du petit appartement, une lampe de poche à la main.

— Tu crois qu’il y aura des cours à McGill demain ?

— J’en doute. Faudrait écouter la radio. J’ai jamais vu ça, tant de dégâts en quelques heures, et c’est parti pour durer.

Je ressentis, d’un coup, une immense fatigue doublée d’une panique sourde : – Chez moi, que se passait-il ? André était-il en état de réagir ? Mon rendez-vous demain matin à 10 heures chez le directeur du FIDA tiendrait-il toujours ? Est-ce le ciel qui s’en mêle pour m’éloigner à nouveau de Rachel ? Un autre avertissement d’oublier cette fille ? Me fait-elle courir à ma perte ? –

Et moi, ici collé sur Irène, que le même ciel m’envoie, que je voulais déshabiller et m’enfouir entre ses seins tachetés. Elle est la fleur au miel inoffensif pour l’abeille qui s’en allait sucer un poison, Rachel, réfugiée chez sa mère avec je ne sais quel secret.

— Je vais m’étendre, Irène. Je suis fatigué tout d’un coup ! Je vais m’étendre là, sur le sofa. De toute façon vaut mieux dormir tout habillé. Il faudra se relever dans deux heures, aller aux nouvelles et décider quelque chose. Qu’en penses-tu ?

— Tu es très raisonnable… tu aurais pu, tu sais ?

— Oui, je sais… ça va. Toi, tu es formidable. Bonne

nuit !

Mon instinct ne s’était pas trompé. Lorsque je m’éveillai vers 7.15 h, il commençait à faire dangereusement froid. Mon animal m’avait commandé d’aller dormir, bien fait pour moi, la journée s’annonçait lourde, pleine d’épreuves. Irène fit sa valise à la sauvette, je débranchai son téléviseur et son ordinateur.

Nous avons descendu le chemin de la Côte-des-Neiges, l’estomac vide, en longeant le cimetière dévasté. Toutes les têtes de tous les arbres étaient arrachées, avec des branches inférieures pliées, encore accrochées au tronc par l’écorce. Elles pendaient comme les bras de marionnettes abandonnées.

Dans l’édicule du métro, une foule hagarde, des voyageurs inhabituels, habillés pour la fuite et non pour le travail, allait dans tous les sens.

Assis sur notre banquette, nous étions fiers. Nous avions pris des décisions, avions fonctionné à merveille ensemble. Nous dansions cette aventure comme des professionnels du tango avec juste ce qu’il faut de tragédie, de rapidité, de regard complice ou enjoué. Avec une économie de paroles, une coordination huilée, nous avions traversé notre antarctique.

L’envie de l’embrasser, de m’enfouir en elle me reprit. La facilité avec laquelle je m’associe au rythme au goût des femmes me surprend à chaque fois. Je ne réussis pas cela avec toutes les femmes, c’est évident, mais avec la plupart de celles qui m’en offrent l’occasion.

Irène n’avait pas pris la peine de se démaquiller, son rimmel s’étalait largement autour de ses cils et dessinait une larme noire au coin de chaque œil. Ma barbe piquante, mes ridules, mes plis et mes poches sous les yeux s’accordaient avec elle et avec tous les autres autour de nous.

L’arrivée à mon logement fut étonnante. Le téléviseur crachotait ses fluctuations de gris, toutes mes lumières étaient allumées, et la lessiveuse secouait sa brassée dans la salle de bain. Le salon était dans un état de lendemain de veille. Restes d’une pizza dans sa boîte ouverte, verres à eau tachés de vin, chandelles liquéfiées dans des soucoupes ( de la cire avait débordé sur mon tapis berbère ), le brûleur à fondue posé devant le foyer encore fumant et des cendriers débordants de filtres jaunis. Sur le divan le miroir barbouillé de poussière blanche et de traces de doigts, la lame de rasoir gommée et le billet de vingt dollars, roulé, posé dessus, ne laissaient aucun doute planer. Des râles et des coups répétés sur le matelas de ma chambre annonçaient la fin d’une nuit folle.

Ma désolation fit vite place à la colère. Moi, si rangé, cultivant mon intérieur comme un refuge contre les durs coups de la vie, ou dans l’attente d’une visite impromptue, d’un amour accidentel, j’étais déclassé devant la première femme inconnue à visiter mon antre depuis des mois.

J’apportai la pizza et les verres à la cuisine, Irène prit les chandelles et le réchaud. Nous avions toujours nos manteaux sur les épaules. Le plancher de la cuisine piétiné par des bottes mouillées, parsemé du gravier servant d’abrasif sur les trottoirs, m’acheva.

— C’est dégueulasse. J’héberge un copain, mal pris, et voilà toute la reconnaissance à laquelle j’ai droit. Irène, crois-moi, j’ai passé l’âge de vivre dans un dépotoir. Je suis en colère. Va t’allonger une demi-heure sur le divan, ferme les yeux et je te réveillerai lorsque mon appartement sera dans un état qui me ressemble.

— Non, non, je comprends, je vais t’aider. J’ai déjà eu des colocs, moi aussi. Ne t’en fais pas. Je travaille dans un bar, ne l’oublie pas, j’ai vu pire.

Dieu qu’elle était belle tout à coup et réconfortante. Un cri de femme nous parvint de la chambre, répété

rugeux. Puis plus rien. Ma colère tomba devant son sourire plein de sous-entendus. Un mal de tête m’envahit, tandis que la tension tombait.

La porte de la chambre s’ouvrit et une Madeleine ébouriffée, le cou rougi ( probablement par la barbe d’André ), complètement nue courut vers la salle de bains sans nous apercevoir. Myope et dans un état second, elle disparut dans le couloir.

Irène aperçut André enlaçant tous mes oreillers, les fesses tournées vers nous, poils et boutons étalés sans gêne. Je me pris la tête entre les mains, puis ouvrit l’armoire pour trouver, vite, de l’aspirine, attrapai la bouteille de scotch bon marché qui traînait, ouverte, sur le comptoir et enfilai les comprimés. Irène fit couler l’eau chaude dans l’évier, versa le détersif. L’odeur de citron me calma. J’y jetai le miroir gommé, les assiettes sales, les verres. Elle essuya les comptoirs, remis la cuisine en ordre, vadrouilla le plancher.

Lorsque Madeleine revint de ses ablutions, encore toute nue, elle s’arrêta, apercevant Irène de dos, me regarda légèrement paniquée, puis passa dans la chambre, et réapparut vêtue du pyjama trop long d’André, ses lunettes sur le nez.

— Paul, où étais-tu ? On s’est vraiment inquiété, tu sais !... Tu n’as pas appelé. Toi qui ne découches jamais, tu aurais pu prévenir. Il n’y a plus d’électricité chez moi, l’ascenseur est mort, la génératrice a explosé une heure après la panne. Heureusement que j’avais encore le téléphone. André m’a offert de venir dormir ici. J’ai vu à la télé, juste avant qu’on perde le courant, que des pylônes, dans le couloir qui alimente Montréal, sont tombés. des millions de personnes sont sans

électricité. Ça pourrait prendre plusieurs jours avant que tout cela soit réparé. Nous, on croyait que tu avais eu un accident. Qu’est-ce que t’as pensé ?

Ah Madeleine ! Sa meilleure défense c’est l’attaque. Elle se réfugie chez moi, se laisse entraîner par le scotch et la coke de son ex, fait un bordel dans mon appartement, s’envoie en l’air aux petites heures avec l’alcoolo repenti et m’accuse comme un fils indigne de l’avoir angoissée toute la nuit. Je sens que sa version de la tempête va dominer celle de tous les sinistrés du verglas. Rien de pire ne sera arrivé à personne. J’ai hâte d’entendre la suite. Je décidai de ne pas ouvrir les hostilités.

— Je te présente Irène… euh Madeleine. Nous arrivons de chez elle. Les rues sont bloquées dans l’ouest par des arbres, par des fils électriques encore vivants qui traînent le long des poteaux. L’appartement d’Irène était dans le noir. On n’a presque pas dormi ni déjeuné. On a du marché deux kilomètres jusqu’au métro.

— Écoute, reprends Madeleine, j’arrive ici, j’enlève mon manteau et paf tout s’arrête, la lumière, la lessiveuse, la télé, le four dans lequel chauffait la pizza qu’André avait commandée. On ne trouvait pas tes chandelles. André allumait son briquet cinq secondes et se brûlait les doigts, j’ai renversé la bouteille de vin posée sur le tapis, ah c’était l’horreur !

Lorsqu’elle eut fini, j’étais déjà à la gazinière en train d’éteindre le fourneau.

— Vous n’avez pas pensé éteindre tous les appareils !

— On ne voyait rien, je te dis. Noir total.

— Assez pour couper votre poudre, en tout cas !

— C’était coupé avant que j’arrive, je touche pas à ça, tu me connais !

— Ah bon ! il recommence ?

— Appelons ça une rechute temporaire. Je m’en occupe !

— Penses-tu qu’il peut se lever, je changerais les draps et Irène et moi, on pourrait s’étendre un peu ?

Irène, gantée en jaune caoutchouc, lavait les comptoirs de la cuisine puis s’en alla passer la brassée terminée dans la sécheuse. On aurait dit qu’elle habitait ici depuis des mois.

Madeleine me chuchota :

— André ne m’avait pas dit que tu habitais avec quelqu’un, je ne serais jamais venue me réfugier ici.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, pour te laisser ton intimité !

— Voyons, Madeleine, il y a une catastrophe nationale, c’est pas le temps de faire de chichis. Et puis c’est la première fois qu’Irène met les pieds ici.

— Elle s’est mise à l’aise rapidement.

— Elle a surtout voulu me mettre à l’aise. Vous râliez tous les deux lorsqu’on est entré. La télé crachait du *hisse* à tue-tête, la lessiveuse essorait à plein tube, mon salon était un dépotoir et la cuisine une soue à cochons. Elle a eu assez d’intuition pour comprendre que quelque chose ne tournait pas rond, et que ce bordel n’était pas à mon image.

— Madeleine, grogna André, pourrais-tu m’apporter de l’aspirine, il y en a dans l’armoire au-dessus du frigo.

— Je vais aller là lui porter, comme ça, je pourrai quémander mon lit moi-même.

Ma chambre sentait le renfermé, le scotch rance, et la sueur. J’ouvris le rideau puis la fenêtre à guillotine.

— Madeleine, tu veux que j’attrape mon coup de mort ?

— Oui !

Il tourna son grand corps poilu, et j’aperçus son œil glauque, poché sortir de l’oreiller où il était enfoui.

— Sors du lit, va t’habiller, prends une douche et voici tes aspirines. J’ai besoin de la chambre. Je n’ai pas dormi de la nuit.

J’étais coupant. Je n’avais plus envie de jouer à l’infirmier et de ramasser le vomi de monsieur. J’avais assez donné, j’étais lessivé, et j’avais hâte de me coller le long du corps blanc et potelé d’Irène. Le don de soi, c’était fini. J’étais chez moi. Depuis deux mois, je me tapais le sofa du salon pour que monsieur réussisse sa désintox et ça ne fonctionnait pas.

Inutile de poursuivre dans la voie douce, je sortais le fouet.

— Je te préviens, André, la prochaine fois que je trouve l’appartement dans un dixième de l’état où tu l’as laissé hier soir, je te fous dehors.

— Voyons, Paul, calme-toi. Il y a une crise nationale, on vivait comme des aveugles, tu sais bien que j’aurais tout rangé ce matin.

— Et moi, tu voulais que je dorme dans un salon laissé dans cet état. Aucune excuse !... Tu iras faire tes petites orgies, solitaires ou non, ailleurs.

— De toute façon, je retourne chez Madeleine. On a fêté ça, hier soir ! J’ai quand même le droit d’être heureux, merde.

— Moi aussi. Alors, va te laver, que je nettoie ma chambre. J’ai envie de dormir dans des draps propres.

— Ben justement, j’ai eu un petit accident avant que Madeleine arrive. Tu sais le smack… lorsque ça fait longtemps… alors j’avais mis les draps au lavage, avant que Madeleine arrive, mais la panne a changé mes plans, alors… alors on a dormi dans tes draps de rechange.

— Moi qui pensais que vous aviez fait une petite ligne de coke. Du smack, ça va pas ?... Tu le sais qu’une fois suffit, et que ce n’est pas une aspirine qui va te calmer ce matin. Va te faire soigner, André, avant qu’il soit trop tard… Va-t’en pas chez Madeleine avec l’idée de reprendre ta vieille vie. Ça ne marchera pas, et il n’y aura plus personne pour te ramasser la prochaine fois. Je te préviens comme un ami.

André sortait de la chambre, nu, lorsque Irène, l’aspirateur à la main, l’aperçut longeant le couloir et s’avançant droit vers elle. Je bloquais son retour à la chambre, elle bloquait son entrée dans la salle de bains.

Il était ridicule avec ses épaules voûtées et velues, ses fesses en poires, sa bedaine, son pénis rétréci cachant sa tête de tortue intimidée.

Décidément, Irène n’était pas facile à déstabiliser. La plupart des barmaids que j’avais fréquentées avaient aussi ses qualités. Elles étaient tolérantes, précises et elles étaient, la plupart du temps, aventurières et indépendantes.

Ma belle Irlandaise recula d’un pas et invita André à passer à la salle de bains en s’excusant de devoir passer l’aspirateur si tôt. Elle ne manquait pas d’humour, non plus. J’ai cru apercevoir la tortue qui sortait sa tête de sa carapace simulant une marche décontractée en la saluant au passage.

**5**

**Good night Irene**

La pluie verglaçante s’amplifiait. Je ne sais pourquoi la partie sud de Notre-Dame-de-Grâce recevait de l’électricité alors que tout l’ouest de l’île était plongé dans la noirceur. Le reste de mon quartier grelottait depuis presque 24 heures. Je crus comprendre, avant d’aller m’étendre dans des draps frais une heure plus tard, que nous vivions une catastrophe nationale. La télé avait adopté son ton apocalyptique des grands jours. Que le spectacle commence et ne s’arrête qu’à l’épuisement des stocks. Tous les journalistes étant mis sur un pied d’alerte, André ferait mieux de s’étendre quelques heures parce que, bientôt, la Presse canadienne l’enverrait couvrir nos vedettes sinistrées tout en lui confiant la couverture de la situation dans les zones visitées. S’il avait eu, un jour, la passion du journalisme d’enquête, c’était maintenant qu’elle devait se montrer le bout du nez.

Quant à moi, je venais d’avoir la confirmation au bureau de Maude que notre rendez-vous de dix heures était reporté à seize heures. Le tout à reconfirmer, puisqu’une rumeur circulait voulant que tout le centre-ville soit délesté d’électricité si les sources d’approvisionnement au sud de l’île continuaient de se détériorer.

André avait rentré le peu de bois qu’il me restait de ma corde de l’an passé. Madeleine buvait un thé dans un grand bol en fixant le téléviseur éteint. J’arrêtai l’initiative d’André, qui avait l’allumette à la main.

— Tu pourrais attendre qu’on nous coupe l’électricité et que la température baisse. Faudrait peut-être garder le peu d’énergie alternative dont on dispose, ne trouves-tu pas ?

Madeleine revint de son voyage dans la lune, songeuse. Elle retournait vivre avec ce vieux baby-boomer, la tranche de cette génération qui croit réel et légitime son droit à l’adolescence éternelle. Elle venait d’avoir trente-sept ans, se battait pour réussir, avait le courage de ses opinions et rien ne lui était garanti à l’avance. Mais la solitude et je ne sais quelle perversion de l’âme nous poussent toujours vers des chemins douloureux, des détours injustifiables. Un plaisir temporaire, un allègement momentané, nécessaire, nous envoie tout droit vers le même mur. L’on croit exercer une liberté fondamentale, celle de choisir entre les petites et les grandes douleurs, mais au fond, nous savons bien que nous n’exerçons que le droit de ne pas choisir et de foncer tête baissée vers nos vieilles énigmes.

Irène dormait déjà. Incroyable. Son adaptabilité me fascinait. D’accord, elle n’avait dormi que deux heures, d’accord, la nuit et la matinée passée dehors avaient été épuisante, angoissante, et l’arrivée chez moi, déconcertante. Mais de se retrouver dans mes draps, quelques instants avant que mon corps inconnu ne s’y glisse, de fermer les yeux tandis que la haute tension du salon chargeait toute l’atmosphère et de s’assoupir dans un souffle régulier et un demi-sourire enfantin aux commissures des lèvres, c’était un don. Sa petite culotte, son jeans, ses socquettes épaisses, sa camisole et son col roulé, tout était plié, rangé méticuleusement sur mon fauteuil d’appoint.

En me déshabillant, l’image de Rachel revint me hanter, mêlée à de la colère, de la frustration. Pourquoi ces filles tordues apparaissent-elles à tous mes tournants ? Pourquoi confier à des mains étrangères l’impossible tâche de ma transformation ? J’ai le bonheur juste là, étendue nue dans mon lit. Une âme simple, saine, offerte, miraculeuse.

Je passai à la cuisine, bus un grand verre d’eau, allumai une cigarette que j’éteignis sous le robinet, après deux ou trois bouffés, me brossai les dents et revins m’étendre auprès d’elle.

C’est connu, les rousses ont une odeur unique, forte, sucrée, un brin acidulée. J’enfouis mon nez près de son épaule, à la source même du parfum, et l’effleurai de mon bras, mes hanches, ma jambe. Je ne voulais surtout pas la réveiller. Je désirais une première rencontre consciente, élaborée, folle. En fait, je n’ai rien décidé du tout. J’ai été fidèle à moi-même. Je place l’innocence et la candeur au-dessus de tout. Je me suis endormi en passant mon bras sur ses seins, et ma cuisse dans son entrejambe. Merci mon Dieu !

Des doigts traçaient des parcours autour de ma bouche, sur le menton, apaisant mon front, mes tempes. Des lèvres mouillées sur l’artère de mon cou, une autre main roulant des boucles dans mes cheveux et un corps chaud collé sur ma hanche me tirèrent d’un rêve difficile. Je fuyais dans des sables mouillés, les pieds lourds et sans force, une image de mois même coincé par une foule qui quémande, des visages flous, peut-être familiers, qui semblaient déçus, insatisfaits, réprobateurs. J’ouvris les yeux sous l’haleine tiède d’Irène.

Nous nous sommes embrassés d’abord doucement, puis nos langues se sont rencontrées dans la gourmandise, dans le goût de s’avaler l’un l’autre, hippocampes en transe, et je l’amenai sur moi. Nous avons roulé l’un par-dessus l’autre d’un côté à l’autre du lit. Son sexe chaud frottant volontairement mon pénis de gauche à droite de bas en haut. J’empoignai ses fesses larges des deux mains et m’y attachai. Puis, ses yeux posés dans mes yeux, ses beaux seins blancs tachetés d’étoiles, ballottés sur ma poitrine, elle m’introduisit lentement en elle et s’étendit sur moi. Je l’enveloppai dans mes bras, et la tête enfouie dans sa crinière, nous avons laissé les œuvres organiques suivre leur cours. Des électrons s’échappaient de nos épidermes, nous étions sortis de nos enveloppes et assistions à la montée inévitable du déluge animal.

Elle me dit :

— Viens.

Et, sans effort, sans appel, ensemble, nous avons tremblé, explosé, de secousse en secousse, en rires, en cris sauvages.

L’apaisement fut lent, et ni moi ni elle ne sommes intervenus pour accélérer, augmenter ou guider nos plaisirs.

Je n’avais pas fait l’amour depuis des mois et des mois, et je l’imaginais solitaire depuis son arrivée à Montréal. Avant que nos souffles ne reprennent leurs vies normales, nous nous sommes endormis l’un dans l’autre.

**6**

**L’énigme**

La rue Saint-Laurent était peu touchée par la tempête, hormis les trottoirs cachés sous le couvercle de glace. Les écoles fermées, les travailleurs en congé forcé, la métropole figée dans l’inactivité amenaient son lot de touristes locaux sur le Plateau Mont-Royal épargné. Ruée vers les clubs vidéo, les charcuteries, les pâtisseries, les fruits et les légumes frais et surtout les médicaments. Hésitant entre la détente et la panique, tous accumulaient les provisions, inquiets de la menace de black-out total, que les radios avaient répandue dans la matinée. La pluie continuait de plus belle, toujours froide, et se figeait sur les branches devenues sculptures vivantes mal préparées pour ce nouveau rôle.

J’avais réussi, un peu à pied et un peu en autobus à me présenter au Cooper Building avant 16 heures. Le ciel noir, les néons éteints par ordre du gouvernement, les passants détrempés le regard au sol, pressés de rentrer avec leurs lourdes provisions, donnaient une allure sinistre à une rue d’ordinaire criarde et colorée.

Ces heures passées, collé sur Irène, m’avaient réconcilié avec pas mal de choses. Léger, de nouveau insouciant, je pénétrai dans l’ascenseur menant au bureau du directeur du Festival international de Danse actuelle, le FIDA.

Décidément, cette machine volante est mon lieu de révélation. Dès la fermeture des portes, une petite aiguille, puis un poing vinrent me tirailler la poitrine. Rachel m’attendait là-haut. Était-ce le rêve ou la fascination qui m’avait mis en feu ? Je savais bien que l’homme, de tout temps, pouvait désirer plusieurs femmes dans une même journée. J’avais vécu ces derniers mois prisonnier d’une illusion, fasciné par un avenir possible que je me devais d’entretenir pour qu’il se concrétise. Mais elle m’avait fait faux bond. J’avais conclu, hier, à tort ou à raison, ne pas être seul dans cette aventure. Mon radar m’avait-il fait défaut ? Rachel n’avait probablement jamais émis de signaux. Avais-je construit, seul, ce délire amoureux ?

J’apaisai mes douleurs à la poitrine en maudissant le pouvoir des sorcières qui envoûtaient, à leur insu, les mâles insatiables et pris la ferme résolution, avant la réouverture des portes, d’installer Irène, tel un paravent plombé, devant les rayons X de Rachel.

Assise face à Robert Lacroix, le directeur du FIDA, Maude fit son laïus de circonstance, me présentant sous toutes mes qualités et amplifiant le fait que la générosité de l’agence vis-à-vis un art qui en avait bien besoin était toute naturelle et ne devait être mentionnée que discrètement dans le message que nous produirions.

Je m’étonnai du retard de Rachel. J’appris de la bouche de Maude, en même temps que Lacroix, qu’Erica Latek devait s’occuper de sa mère retenue seule devant son foyer dans la pire zone sinistrée, celle de la rive sud, et qu’elle ferait l’impossible pour venir à la réunion. La température de son appartement frôlait dangereusement le point de congélation et elles devraient évacuer les lieux dans les heures à venir.

Robert Lacroix fut impressionné d’entendre le nom d’Erica Latek et reconnut que le choix de cette collaboration le médusait. Comment avions-nous pu convaincre cette sommité, qui avait déjà travaillé avec Mike Morris à New York, de quitter sa Cracovie chérie pour venir travailler à Montréal ?

— Je savais que mon festival avait une grande force d’attraction, mais quand même, je ne m’attendais pas à cela ! Comment avez-vous pu réussir ce coup de maître ?

— Eh bien… elle m’a envoyé son curriculum vitae et une cassette démo la semaine dernière. Le projet d’une pub sociétale, don de l’agence aux arts de la scène, était adopté depuis 24 heures. C’est vous-même qui nous aviez suggéré cette forme de mécénat, et nous l’avons retenu. Je vous ai annoncé la bonne nouvelle hier après-midi… Je n’ai écouté que ce démo. Le curriculum vitae de Mme Latek parlait de lui-même. Je n’y connais pas grand-chose, mais la musique m’a séduite avec ses images, et son émotion. Puisque c’est moi qui devrai défendre ce projet devant le conseil d’administration, j’ai l’impression que c’est une trame sonore que je pourrai imposer.

— Son c.v., chez vous ? Mais comment a-t-elle su ?

— Peut-être, transmet-elle des c.v. à tout le monde !

— Cela m’étonnerait, mais enfin, je suis ravi et tout cela augure magnifiquement.

Robert Lacroix avait une double personnalité. La première, celle de l’homosexuel précieux qu’on croirait fils pourri d’un papa ambassadeur. Il s’en revêtait lorsqu’il s’adressait à Maude, la petite Parisienne, dont les quinze années d’immersion montréalaise n’avaient nullement dilué l’accent. Je ne voyais pas comment je réussirais à travailler avec lui. Il y a beaucoup d’homosexuels dans mon milieu. Je dois côtoyer des concepteurs, des dessinateurs, des coiffeurs, des couturiers, mais je ne m’habitue jamais à leur pseudo-féminité, à leur pédanterie envahissante, leur médisance chronique. Mes vrais amis gais sont, pour la plupart, dépourvus des maniérismes et des clichés de leur communauté. Je dois toujours me faire une raison lorsque je rencontre le genre pédant, énervé, envahissant. Il me semble, alors, que le personnage prend à mes yeux des proportions grotesques. À moins d’être drôle, il est insupportable !

J’ai cru le voir lire dans mes pensées. Son attitude changea. Me perçut-il de la caste des « intouchables » ?... Il révéla, dès lors, sa deuxième personnalité. Amicale, sympathique, volontairement populiste :

— Et toi, Paul, as-tu pensé à quelque chose ?

Il me tutoyait, me traitait comme un ami de longue date sur lequel ses désirs n’auraient jamais d’emprise.

— Euh. J’ai pris connaissance du projet hier soir très tard, quelques heures avant le verglas. Je vous avoue que j’ai à peine eu le temps de ne déterminer que les premières choses à ne pas faire. Premièrement, il me semble que l’agence ne peut pas se substituer aux autres formes payantes de publicité. On ne peut pas, par exemple, faire le marketing des différentes troupes qui viendront au festival !

Le personnage sympathique fut vite remplacé par la grande folle précieuse qui gueulait et gesticulait, catastrophé.

— Mais, Maude, vous m’aviez dit le contraire, hier au téléphone. J’ai annoncé à mon staff que nous pouvions réaffecter le budget de production et des placements télé, ailleurs !

— Robert, je vous ai proposé, hier, que l’agence produise un document pour la télé qui encouragerait le public à fréquenter la danse actuelle en acceptant de mentionner, bien sûr, les dates de votre festival. Si ce n’est pas cela que vous avez compris, je le regrette vivement. Mais ne m’imputez pas de prendre vos rêves pour des réalités.

Elle était comme ça Maude. Droit au but. Lacroix était

K.O. Je me permis d’enchaîner. Il n’y a pas de risque à aider un homme, coucher au plancher, à se relever, ne serait-ce qu’un tout petit peu.

— Nous avons donc pensé commander une chorégraphie de 60 secondes en créant, par exemple, un concours…

Cette idée m’était venue durant la crise de Lacroix. Je pressentis l’argument massue du choix déchirant d’un chorégraphe local, venir m’assommer d’un uppercut imparable. Je devais lui couper l’herbe sous le pied. Je voulais bien l’aider, mais bas les pattes.

— … oui, rajoutai-je, un concours, ouvert à tous les chorégraphes invités à votre festival. Sur une musique imposée, bien sûr, une création de Mme Latek.

— Oui… oui c’est relativement facile à organiser.

Il retraitait, concoctant silencieusement, présumai-je, son nouvel équilibre budgétaire.

— Vous me permettrez, dit-il, de siéger sur le jury. Maude me toucha de la main et je dus répondre.

— Je ne crois pas que ce serait convenable. Vous auriez plus de chance de conserver votre intégrité et votre marge de manœuvre si nous pouvions confier la sélection à trois experts indépendants.

— Vous savez, Robert, appuya Maude, des gens paient des fortunes, chez nous, pour obtenir un conseil semblable.

Quel coup de maître ! Je lui fais une passe et elle tire au but. Elle avait le don de gonfler l’ego de chacun de ses employés. Cela devenait un honneur de travailler pour elle.

— Sur ce, Maude, Monsieur Lacroix ( je tenais, de plus en plus, mes distances ), vous m’excuserez, je suis sinistré et j’héberge des sinistrés. Maude, tu me téléphones dès que tout est conclu.

Le mystère Rachel-Erica s’épaississait en descendant les neuf étages de l’escalier de service ( l’unique ascenseur n’étant réservé qu’aux urgences de ce Vendredi noir ). Les voiles tombaient un à un et les autres, restants, se multipliaient d’autant plus.

Robert Lacroix la reconnaissait grande musicienne internationale qui ne quittait jamais, selon lui, Cracovie sans une raison majeure. Moi, par ailleurs, j’avais rencontré une fille d’ici totalement inconnue, ayant vécu en Pologne jusqu’à l’âge de huit ans, une Desmarais bien de chez nous, élégante, simple, qui cultivait le mystère et les rendez-vous manqués. Sa musique m’avait envoûté lors de ma courte visite cet automne à l’atelier. Mais n’importe qui, le moindrement doué, peut faire chanter un synthétiseur, surtout à l’oreille d’un néophyte. Que Maude se soit laissé séduire par sa musique, même phénomène ! Et pourquoi Marie Danielle protégeait-elle l’identité d’Érica connue et reconnue dans le milieu de la danse ? Pourquoi Rachel m’avait-elle menti sur sa relation avec notre chorégraphe ? M’avait-elle menti sur tout le reste ? Et cette mère démunie dans un condo de la rive sud, existe-t-elle ?

Quelques halogènes de secours ponctuaient la descente aux enfers. Je ne savais plus à quel palier j’étais rendu. Je stoppai net. J’avais oublié de respirer depuis quelques minutes, emporté tel un plongeur d’huîtres vers le fond marin. Mes folles pensées tournaient au cauchemar, aux pires scénarios de série B.

Assis sur une des marches de métal bosselées, je repris mon souffle. Le sang jouait du tambour sous mes tempes.

Apaisé, j’entendis des pas claquer les marches métalliques.

La voilà ! C’est elle ! La Rachel, l’Érica, l’énigme. J’en étais convaincu.

C’est son pas, sa respiration, son aura.

Et elle apparut, essoufflée, devant moi ! Ses talons ayant frappé les treize coups, ceux que l’on entend au théâtre avant le début de la représentation. Une sorcière qui, devinant ma panique, prévenue de mes doutes, surgissait pour recommencer ses maléfices.

Voilà la fée, la mystificatrice, sans maquillage, puisque sinistrée, et sans rien à dire d’autre que :

— J’ai dû rater la réunion de très peu. Bah, ce n’est pas grave. J’espère que ça s’est bien passé. As-tu le temps de me raconter tout ce qui s’est dit ? Cette fois, j’ai réellement faim. Je vais accepter ton invitation si elle tient encore. J’espère que le gardien, hier soir, t’a fait mon message. Tu es parti tellement rapidement, je n’ai pas eu le temps de t’expliquer.

Cette fois je pris mon temps. Oui, je décidai que c’était mon temps. Elle était enfin là, devant moi, cette grande maigre, châtain pâle, au long nez effilé, les narines étroites, la bouche large aux lèvres minces, avec son léger gonflement, une chair croquable au milieu de la lèvre inférieure. Et toujours ses yeux couleur piscine.

Elle se retourna pour redescendre et je la suivis, laissant toujours quelques marches entre nous. Son long imperméable flottait derrière elle. Je continuai à prendre mon temps. « Tu ne m’auras pas aussi facilement, espèce de maniganceuse, d’imposteur, de manipulatrice d’ange amoureux ».

Arrivée près de la porte, elle s’appuya le ventre sur la barre de secours et m’attendit.

Je ne sais pourquoi j’attendis ce moment pour sortir de mon corps et m’élancer dans l’astral, vers elle, tandis que mes jambes lourdes, presque endormies, descendaient lentement les deux derniers paliers. Le rêve-désir remplaça toute la réalité.

*Enfin je peux l’approcher. Je sens, je sais qu’elle m’attend, sa tête penchée sur la porte, son front appuyé sur le métal froid. Collé contre son dos, je l’enserre n’osant toucher ses seins ou frôler mon sexe sur ses fesses. Elle se retourne vivement et replonge, comme la première fois, son laser dans mes pupilles. C’est elle qui, la première, attaque ma bouche. Une pieuvre n’aurait pas fait mieux. Elle suce ma langue, son abreuvoir après la traversée du désert. Abandonné, mystifié, je la laisse glisser une main dans mon jeans. Je défais ma ceinture et le bouton de métal. Comment je me suis retrouvé le cul sur le métal froid, la tête renversée, posée sur une contremarche, je laisse encore tout cela à la volonté des dieux. Rien de sensuel dans son emprise. De la rage, de la frénésie, du contrôle. Je m’abandonne sans résister, sans lui remettre la pareille. Je me sens possédé, crucifié sur l’acier de l’escalier. J’aurais voulu la voir nue au-dessus de moi, l’adorer, l’imprimer dans ma mémoire. Le désir nous donne tous les droits, même celui de s’anéantir sous quelqu’un. Immobilisé, figé dans la douce douleur de ses mains, je voulais être dans le jeu, lui faire quelque chose, ne pas être un agneau passif, sacrificiel, sans savoir si c’était là son désir, son plaisir. Mais avant que je puisse lui toucher le visage, elle s’est allongée sur moi, et, je ne sais par quelle manœuvre, son collant rabattu aux chevilles désormais liées, ses genoux grands ouverts, elle m’a fait pénétrer en elle. Elle a déterminé le mouvement, la fréquence, les arrêts. Mon dos, coincé sur l’avant de la marche, sera en sang si elle ne jouit pas bientôt. Une solitude triste me recouvre, m’éloigne sans cesse d’elle. Seule, elle aussi, les yeux clos, la tête ailleurs, elle semble avoir transgressé un long interdit. Elle crie la première et je remarque au même instant qu’elle se crispe, atteinte d’une douleur ou d’un inconfort troublant. Elle m’éjecte par ses contorsions. Elle m’évacue sans l’avoir vraiment décidé. Je reste en plan, attendant qu’elle reprenne contenance. Elle s’assied en proie à une détresse secrète, la tête entre les mains, ses fesses nues sur le métal glacé. Des larmes coulent sous ses paumes, ses épaules se soulèvent, cherchant à ralentir son halètement. Je me rhabille et cherche à l’entourer de mes bras, mais elle est trop loin, trop seule, abandonnée dans un sous-bois, dans un donjon secret. Je n’insiste pas. À mon tour je vais l’attendre, le ventre collé sur la barrière de la porte de*

*secours. J’entends le froissement de son slip qu’elle remonte lentement, puis l’élastique de son collant qui claque dans son dos, et la jupe qu’elle rabaisse. Elle vient à son tour se coller dans mon dos, ses seins imprimés sur mes omoplates. Le souffle chaud dans ma nuque me fait frissonner. Elle passe sa main dans mes cheveux pour me réconforter, pour me faire comprendre qu’il y a loin de la coupe aux lèvres, que nous n’aurions pas assez d’une vie pour dénouer nos cages, laisser sortir les fauves, retrouver la savane sauvage et le sens de tout cela.*

Bien sûr, rien de tout cela ne survint. Mes mollets fatigués m’avaient seulement conduit, lentement, derrière Rachel hésitante sous l’éclairage de secours, à la porte métallique donnant sur la ruelle.

À la vitesse de l’éclair et dans les moindres détails, je m’étais dédoublé, envoûté par une prêtresse vaudoue. J’avais rêvé tout cela ou peut-être vécu tout cela à un autre palier, dans mon supposé corps éthérique. Était-ce sa projection à elle sur mon écran déployé, trop offert ? Avait-elle participé, en m’attendant, appuyée sur la sortie de secours, à la même cérémonie ? Est-ce qu’un esprit peut envoûter momentanément l’imagination de l’autre au point de saisir les moindres détails de l’image ? Je crois plutôt que l’ayant à moi seul pour quelques instants j’ai étiré l’élastique du temps pour y scénariser notre fusion. J’aime croire cela, sachant que l’on nourrit l’avenir des illusions du présent.

Nous partîmes, deux étrangers en cavale, dépositaires de secrets étanches, vers *La Cucina di Mamma*.

Des bougies, le four à bois qui lance des flèches jaunâtres sur les murs, une génératrice pour garder les aliments au frais, et une faune en vacances pour au moins une semaine : l’ambiance m’apparut unique. Rachel, intimidée, se demandait si c’était le bon choix, n’osant dépasser le seuil de la porte.

- Plusieurs restos demeuraient fermés et je craignais ne pouvoir trouver mieux.

Choisir un restaurant au hasard avec une femme est toujours un indicateur relationnel. Il y a les indécises qui nous font aboutir au pire endroit après avoir éliminé les tables qui leur rappellent trop de souvenirs, et les autres, les sûres d’elles-mêmes qui, contre tout avis, insistent pour retourner là où elles se sont tant amusées, oubliant que le plaisir ne se double pas, ne se copie pas. Alors, on s’emmerde la soirée durant sur les récits de la fois où c’était si extraordinaire et si délicieux, récits qui se terminent toujours par un :

— Avoir su, je t’aurais emmené ailleurs !

On sait tout de suite qu’avant que cette fille ne redescende sur notre terre, marche à nos côtés et laisse le hasard et nos énergies nous conduire à l’aventure, il faudra tant de conflits, tant d’aveux, tant de mises au point, qu’on se demande si le jeu en vaut la chandelle, si Éros pourra soutenir toute cette mise à nu.

— Regarde, il y a une table là, à l’arrière de la salle, avec une fenêtre sur la cour. Le four à bois va nous réchauffer.

Nous étions trempés et glacés. Le verglas se multipliait lui-même, doublait ses couches. En traversant la pizzeria, les rumeurs les plus affolantes circulaient de table en table entrecoupées de rires et de résignations.

Ici, nous étions au chaud, du moins pour le moment. Le patron avait du bois pour quelques jours, les bonbonnes de gaz propane étaient pleines. Il reposait sa génératrice toutes les heures. Il avait suivi les consignes et surtout son intuition dès le début de la catastrophe.

La souriante serveuse, que je connaissais depuis longtemps, et à qui j’avais déjà demandé si elle était tombée dans le bonheur quand elle était petite et qui m’avait étonnamment répondu « oui », nous mit au courant des derniers développements. Le pire était à venir. Les rumeurs d’un black-out total sur Montréal étaient confirmées. Il n’y avait qu’elle pour transmettre une nouvelle pareille sans créer aucune panique autour d’elle. Je l’aurais désignée chef de pupitre à la télévision nationale. L’actrice rêvée pour jouer le messager dans l’Antigone de Sophocle. Les grands malheurs filtrés par une vie heureuse.

Je commandai du vin, débarrassai Rachel de son imperméable et me levai pour téléphoner à la maison.

— Allô, Madeleine, tout va bien ?

— Oui, oui, t’en fais pas, ton château est en ordre. André a été rappelé à la Presse canadienne. Il est sorti en souliers, le con. En plus, il trouvait qu’il faisait chaud malgré tout, alors il t’a emprunté un coupe-vent. Je ne suis pas certaine de son thermomètre intérieur. Tout excité, il suait à grosses gouttes quand il est parti. Espérons qu’ils le garderont à la salle de rédaction, parce que s’ils l’envoient courir sous les pylônes, il est bon pour une pneumonie.

— Retournes-tu vivre avec lui pour vrai ?

— On s’expliquera là-dessus plus tard, veux-tu ! Dis donc, elle est pas mal ton Irène.

— Elle est toujours là ?

— Tu l’as invitée le temps de la crise, non ?

— Oui, oui, bien sûr. Je m’informais, c’est tout.

— En ce moment, elle est sous la douche. On a réussi à trouver une épicerie qui liquidait des stocks de viande et de légumes avant de les perdre. J’suis en train de nous cuisiner une aubergine parmesan, et une épaule d’agneau au romarin. L’électricité va et vient… ah oui, j’ai aussi trouvé des piles pour ta radio. On annonce maintenant les délestages quartier par quartier, alors au moins on est prévenu.

— Comment va-t-elle ?

— En pleine forme. Rien ne la décourage. Tu savais, toi, qu’elle faisait un doctorat en anthropologie à McGill ?

— Non, on n’a pas vraiment eu le temps de se raconter nos

vies.

— Tu devineras jamais le sujet de sa thèse. Tiens-toi bien.

Une étude comparative des graffitis dans les toilettes d’Europe et d’Amérique du Nord. Tu te vois, toi, photographiant l’intérieur des chiottes de Paris et de New York ? Et l’étude portera sur les différences entre l’obscénité des hommes et des femmes. C’est fascinant, non !

— Madeleine… c’est pas le moment… j’ai pas le temps de faire la conversation !

— D’accord, on en reparlera, mais avoue que je t’apprends des choses intéressantes sur ta conquête, non ?

— Écoute, Madeleine, je crois que je vais rentrer tard ou pas du tout. On a une séance de travail ce soir.

— Je croyais que t’avais perdu ton emploi ?

— Je t’expliquerai.

— Qu’est-ce que je lui dis à Irène ?

— Exactement cela !

— Tu lui expliqueras, c’est ça ?

— C’est ça ! Dis-lui qu’elle est la bienvenue, et de ne pas s’en faire si je ne suis pas là, d’accord !

— Belle façon de commencer une relation. Demande-toi pas pourquoi ça marche jamais avec tes blondes… lorsque tu seras certain de ne pas rentrer, rappelle donc. On pourra tirer le grand lit à pile ou face.

— Madeleine, ne commence pas. Je l’ai invitée, laisse là où elle est.

— Et si André revient avant demain matin ?

— Ouvre le divan du salon.

— Comme tu veux.

— C’est ça !

Je croisai Rachel en retournant à la table. Elle devait téléphoner chez elle pour s’assurer que sa mère allait bien. Ma serveuse avait déjà rempli nos verres et revint m’annoncer en catastrophe que les ponts étaient fermés because la glace accumulée sur les structures et qui menaçait de s’écraser sur les voitures, qu’une panne majeure affectait l’ensemble du métro, et qu’elle se demandait bien où dormir ne pouvant rentrer dans son Saint-Lambert natal. Je lui suggérai de confier son problème aux deux femmes attablées derrière moi, et de faire attention à son bonheur, qu’il n’était pas un bouclier contre tous les profiteurs mâles qui compatiraient sûrement à sa détresse. Mon paternalisme la fit rire, mais elle me remercia quand même. Une petite sœur porte-bonheur. Je me la serais attachée autour du cou pour éviter de tourner dans le mauvais sens unique qui nous conduit inévitablement vers l’accident fatal.

Rachel revint s’asseoir plus pâle encore, les traits tirés, les yeux noircis. Elle avait essuyé ses paupières et répandu le crayon noir sous ses cils. Je lui fis discrètement remarquer sa bévue. Tout en s’observant dans le petit miroir de son étui à rouge à lèvres, elle m’annonça qu’il vaudrait mieux qu’elle retourne chez elle immédiatement. Son appartement refroidissait très rapidement. Elle craignait pour la santé de sa mère. Je lui expliquai rapidement l’état des ponts et du métro, et lui proposai la seule solution pour retraverser sur la Rive-Sud : Prendre un taxi et tenter de faire le long détour par le tunnel sous le fleuve Saint-Laurent.

— C’est ta seule chance. Veux-tu que je t’accompagne ? Un gars, ça peut être utile dans ces circonstances-là ! Et dans quelques autres aussi.

Aussitôt dit, mon mauvais mot me fit rougir. Je ne sais pourquoi j’avais laissé échapper cette grossièreté. Pour tenter la destinée, vérifier le contact, m’assurer d’une complicité ?

Son sourire calma mes appréhensions sans pour autant me donner un accès à sa forteresse. Elle m’assura qu’elle pouvait très bien se débrouiller toute seule, sauf qu’elle aurait besoin d’un peu d’argent pour régler la course. Après l’avoir convaincue d’avaler au moins une soupe minestrone bien chaude, puisqu’il était inutile d’arriver chez elle le ventre vide, je lui promis une surprise.

Lorsque la serveuse déposa la soupe italienne fumante, je lui présentai Rachel et lui annonçai qu’elle pourrait profiter d’un taxi gratuit jusqu’à Saint-Lambert à la condition de quitter son travail immédiatement après notre repas. Je tirai cent dollars de ma carte de crédit (j’avais toute la confiance du patron ) et les offris à Rachel.

Dehors, après une courte attente, les deux filles montèrent dans le premier taxi venu et disparurent dans la nuit de glace. Je restai seul avec le mystère, mes questions, et ma folle illusion. Je crus, à nouveau, qu’elle venait de disparaître à jamais de ma vie. Ce temps fou signait une folle rencontre. L’illusion de l’escalier sera tout ce que j’aurai tiré de cette union qui n’existera jamais. J’avais tendu mon bras dans le vide et refermé mes mains sur un corps fantôme. Je me demandai si tout cela n’était pas un cauchemar profond, une paranoïa cinématographique dont j’avais le secret dans mes délires psychotropiques.

Je fis le chemin du retour, à pied, évitant les rues bordées d’arbres. Montréal désert, en proie à la panique, plongeait dans sa deuxième nuit catastrophe. La pluie épaisse continuait d’empaqueter toute matière, comme une œuvre de Cristo commandité par Zamboni. Des vieillards s’affalaient au beau milieu des boulevards. Le cri des ambulances, amplifié par toutes ces parois glacées, ajoutait de l’horreur à l’horreur. Dès qu’un léger vent agitait la cime d’un arbre, des bruits d’apocalypse se faisaient entendre à travers la cité.

Puis le ciel tonna. Craignant le pire (que des rafales attaquent tous ces cristaux suspendus sur nos têtes), je me réfugiai dans un autobus qui passait, solitaire, sur la rue Sherbrooke. À l’intérieur, les regards de tous les passagers étaient fixés sur le spectacle, les nez écrasés sur les vitres embuées. Ce lieu de somnolence, d’œil distrait, d’indifférence, était, aujourd’hui, chargé de stupéfaction. Le conducteur me laissa monter sans payer, plongé lui aussi dans l’insécurité, l’angoisse. Une famille en détresse dans un refuge désorganisé avait probablement besoin de lui. Je repérai une fenêtre libre et me reposai à mon tour sur la banquette de l’inquiétude. Pourquoi avais-je omis de lui demander son numéro de téléphone ? Quel imbécile j’étais ! Elle n’avait, par ailleurs, même pas songé à me le donner. Quand quelqu’un vous prête cent dollars, il me semble que c’est la moindre des choses de laisser ses coordonnées, non ? Bon… la panique… sa vieille mère frigorifiée, apeurée dans la noirceur, l’insécurité… et puis, nous allions nous revoir, très bientôt, pour réaliser notre fameux clip. Son numéro, Maude devait certainement le connaître. Évidemment, puisqu’elle l’avait convoquée, par téléphone, à son bureau !

Je découvris autour de mes narines écrasées sur la vitre le halo de buée que j’essuyai avec ma manche. Je priai pour que le taxi des filles réussisse à se faufiler au travers des arbres, des barrages, et dans les crevasses de glace qui soulevaient et immobilisaient les voitures que j’aperçus dans plusieurs des rues croisées à l’approche de mon quartier.

Le conducteur freina brusquement et l’autobus glissa, incontrôlable, jusqu’à valser de côté, pour s’arrêter brusquement sur un arbre affalé face au parc Notre-Dame-de-Grâce. Je fus projeté hors de mon siège et me retrouvai couché dans l’allée. Une femme cria et se mit à pleurer. Ses voisins immédiats l’aidèrent à se relever. Sa main tordue laissait croire à une fracture. Dans les circonstances mieux valait se rendre à l’urgence sur ses deux pieds. Les ambulances n’avaient pas la vie plus facile dans ces désordres célestes. Me relevant à mon tour, une douleur vive au front, je vis du sang couler goutte à goutte devant mes yeux. Le chauffeur m’enjamba, pour aller aider d’autres passagers entassés à l’arrière. Il suggéra à ceux qui le pouvaient de continuer leur chemin, à pied, et aux autres, d’attendre qu’un autobus de remplacement vienne les chercher. Bonne chance ! Notre véhicule bloquait la rue, et une des roues avait enjambé le tronc de l’arbre.

J’étais à quelques pas de chez moi et décidai de soigner ma blessure avant toute chose. À part le choc et la peur qui multipliaient les inquiétudes, tous les passagers semblaient en bon état.

J’essayai de stopper le sang en pressant ma main sur la plaie. Des glaçons se détachèrent d’une branche. Je les ramassai et me les appliquai sur le front. Le sol du parc, jonché des têtes de tous ses arbres, avait l’allure d’une forêt visitée par des vandales à la tronçonneuse.

Je courus vers mon appartement assuré de me vider de mon sang. Mes glaçons, maintenant rouges, engourdissaient ma main nue. Ah, vivement un pansement et le regard chaud des deux mamans réfugiées dans mon antre.

Madeleine et Irène, rivées sur le téléviseur catastrophe, réagirent très différemment à mon arrivée. Madeleine entama un de ses monologues sur l’imbécillité de notre télé nationale, qui n’offrait ni aide ni services et se contentait du cataclysme-divertissement alors que les stations privées se transformaient en station-service.

Irène, sans être alarmiste, sans même s’informer sur les causes de ma blessure, m’enleva mon manteau maculé de sang et m’accompagna à la salle de bain. Oh horreur ! Je faillis m’évanouir. Un triangle de peau s’était détaché de mon front et pendouillait au-dessus de mon sourcil. Sans paniquer, elle posa les gazes, le désinfectant et le ruban stérile sur le rebord de l’évier. Délicate, mais ferme, malgré mes cris, elle nettoya la plaie, appuya doucement le pansement enduit d’onguent et l’attacha avec le diachylon et m’annonça calmement :

— Si tu veux mon avis, tu dois aller à l’urgence. Quelques points de suture accélèreraient la guérison et t’éviteraient surtout de garder des cicatrices bizarres.

Assis sur le couvercle de la toilette, je ne parvenais pas à me relever. Un violent marteau se mit à cogner sur ma tempe droite. J’avalai deux deux cachets de Tylenol et vint m’étendre au salon, tandis que Madeleine poursuivait son délire sur la couverture médiatique des événements. Elle ne s’était aperçue ni de la blessure pourtant bien affichée sur mon front ni du son blanchâtre de ma voix.

— Madeleine, excuse-moi de t’interrompre, mais tu me rendrais service si tu appelais mon docteur sur la rue Oxford. Il faut que je la voie au plus sacrant.

— Paul ! Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Si tu téléphones immédiatement, je te promets un récit détaillé. Son numéro est en mémoire dans mon téléphone : Eva Harasymovytz.

— Reste calme, Paul. Il ne faut pas amener trop de sang vers la plaie. Le pansement est déjà tout rouge.

Ah, que c’était bon d’entendre Irène, mon infirmière, ma reposante, la consolation de toutes les plaies de l’enfance. Pourquoi ne suis-je pas rentré tout de suite après la réunion ? Qu’est-ce qui nous fait courir dans tous les sens et surtout toujours dans le mauvais sens, incapables que nous sommes de lire les signes jetés sur nos chemins, nous indiquant la demeure de notre trésor et pointant à gros traits vers le précipice ?

— Elle t’attend chez elle ! Sans électricité, ce sera de la médecine comme dans le bon vieux temps, m’a-t-elle dit. De la médecine de guerre. Elle ne pourra pas t’anesthésier, alors prépare-toi.

Chère Madeleine toujours aussi maternante ! Irène, sévère pour la première fois, mit un terme au babillage de la pie :

— Essaie d’aller dénicher un taxi, Madeleine. S’il doit marcher jusque là, il pourrait perdre trop de sang.

Resté seul avec Irène, je fus condamné au silence. Elle me conseilla de lentes respirations pour abaisser le rythme cardiaque et réduire l’afflux de sang à la plaie.

Étonnamment, Madeleine revint presque aussitôt. Un bon samaritain m’attendait au coin de la rue Sherbrooke, incapable de s’approcher de ma porte, des troncs d’arbres coupant la voie.

Irène me rhabilla et insista pour m’accompagner tandis que Madeleine garderait le fort. Que de tendresse, que de délicatesse et de réelle compassion chez cette inconnue offerte par le hasard ! Sur mon front pulsant tel un tambour africain, le sang s’était trouvé une sortie sous les gazes.

Les jambes molles, le souffle court, je gravis l’escalier de ma doctoresse polonaise après un parcours sinueux pour éviter les amoncellements de branches et les voitures abandonnées.

Tandis qu’Eva Harasymovytz s’exerçait au petit point sur mon front en lambeaux, j’avalai la vodka qu’Irène laissait couler dans ma bouche entre deux de mes cris. Mon seuil de douleur étant un des plus bas de notre planète et je ne résistai pas longtemps à la torture. Elle me laissa crier.

L’opération terminée, je repris un grand verre de l’alcool national de ma couturière. On m’allongea sur le divan du salon, devant un feu bien haut. Ses deux chats vinrent se blottir, l’un entre mes jambes et l’autre dans mon cou, et je m’endormis ou perdis connaissance.

Je me souviens qu’Eva me secouait m’interdisant de dormir. Je lui expliquai, en anglais, que je m’étais simplement coupé le front sur objet contondant sans avoir heurté le plancher de l’autobus. Elle me crut et me laissa partir dans mon hypnose.

Vers minuit, tout à fait reposé, je fus réveillé par la douleur des points de suture. Les filles jasaient dans la cuisine. Eva, contente d’avoir de la compagnie en cette noire soirée, racontait à Irène sa pénible intégration chez les francophones et surtout les tracasseries administratives pour faire reconnaître son diplôme de médecine obtenu à Varsovie juste avant la chute du régime communiste. Je les écoutai distraitement rassuré par la présence de mes deux anges gardiennes, l’une de mon corps et l’autre de mon âme. Puis, oubliant quelque peu ma douleur, je fus repris par mon obsession. Je réussis à m’extraire du sofa et, zigzaguant dans la noirceur, j’allai m’échoir face aux filles toutes souriantes. La bouteille de vodka trônait entre leurs deux verres.

— Dites-moi, Eva, connaissez-vous une compositrice de Cracovie qu’on me dit connue dans un certain milieu, Erica Latek ?

— Oh certainement. C’est une grande vedette chez nous. Elle est la protégée de Zarzycki, son héritière en quelque sorte. Quoiqu’on dit que sa musique est tout à fait différente. Elle a travaillé avec un grand chorégraphe de New York.

— Je sais.

— Mais c’est une drôle de fille. Peu de gens l’ont réellement vue. Une seule photo d’elle a été publiée. On ne la voit que de profil, presque de dos près d’un piano. On la dit timide, apeurée par la célébrité. Elle se dit incapable de donner des concerts, tant le public lui fait peur. Mais plus elle est fuyante, plus le mystère grandit et sa célébrité en même temps. Certaines mauvaises langues susurrent que c’est une autre compositrice qui se cache sous ce nom. Il y a tous les jours des gens devant sa maison dans le vieux Cracovie, qui espèrent, en vain, la voir apparaître. Personne n’a encore réussi, à mettre un visage sur le nom. Ses compagnons d’université respectent la consigne du silence. Ils sont d’avis que l’artiste a droit à l’anonymat qui permet une expérience plus vraie du quotidien.

— Avez-vous des enregistrements de ses œuvres ? A-t-elle fait des disques ?

— Je crois bien en avoir un. Ce n’est pas de la musique qu’on écoute tous les jours. Je vais vous laisser ici, tous les deux dans le noir, et je vais fouiller dans ma bibliothèque avec le chandelier. Irène, donnez-lui un coca. Il y en a dans le frigo. Un peu de sucre va vous remettre la glycémie en ordre. Mais, surtout, pas d’aspirine, Paul, il ne faut pas éclaircir votre sang pour le moment. Je sais que c’est douloureux, mais ça va passer.

Le visage d’Irène était tout en question sous la danse des lueurs du chandelier qui s’éloignait de nous. Elle mit sa main sur le haut de ma cuisse et m’embrassa bouche ouverte. Je lui promis une explication pour plus tard.

Eva revint avec un disque tout neuf, encore prisonnier du cellophane, *Ode pour un matin de poussière,* signé Erica Latek. Une œuvre pour synthétiseur et quatuor à cordes. L’édition était toute récente. La pochette, rédigée en trois langues, polonaise, française et anglaise, témoignait de la diffusion internationale dont jouissait Erica.

— Tenez, je vous l’offre. Mes parents m’en enverront un autre de Varsovie. Je l’ai depuis Noël et je ne l’ai pas encore écouté. Alors, il n’y a pas de raison pour que je m’en ennuie. Le Monsieur au piano, c’est Zarzyky.

Et on y découvrait, en effet, une grande fille, légèrement courbé vers le clavier du piano, tournant le dos au photographe. À sa droite, un homme âgé, les mains sur ses genoux regardaient une partition qu’elle pointait du doigt.

Nous fîmes nos adieux. Irène venait d’adopter un médecin de famille. Entre déracinées, elles se reconnurent des affinités. Je promis une gâterie à Eva pour bientôt, dès que ce cauchemar climatique prendrait fin.

Pour retrouver la forme et tester ma vigueur, nous décidâmes de marcher jusqu’à la maison. De toute façon, à cette heure-ci, on n’avait pas le choix. Les rues du haut du quartier de N.D.G étaient bloquées. Les gyrophares des auto-patrouilles, seuls repaires lumineux, balayaient une ville lugubre, trop chaude pour la saison et en même temps prisonnière des glaces. Les circonstances nous poussaient à devenir touristes dans notre propre quartier devenu méconnaissable. La désolation était telle que nous opérions un blocage d’appartenance. Non je ne suis pas d’ici, ce n’est pas chez moi, je ne connais plus ces demeures voisines, ces gens désemparés, dépossédés de la chaleur du foyer, mis à la rue sous les tilleuls menaçants. La lourde tâche de la réappropriation de nos lieux devait attendre. Tous, nous étions hagards sous la pleine lune de janvier qui balançait son voile blanchâtre sur l’iceberg urbain.

Une pente me ramenait chez moi en douceur. Nous zigzaguions d’une rue à une avenue cherchant à traverser les plus grands cataclysmes. Tant qu’à nous retrouver aux premières loges d’un moment unique de la vie au nord du 45e parallèle, pourquoi nous priver des primeurs, des plus gros morceaux d’anthologie ?

Arrivé à la maison, le crâne gelé sous le bandage, les poumons brûlés par la course à obstacles, je m’affalai sur mon lit. Tandis qu’Irène et Madeleine me déshabillaient sans ménagement, je crus devenir fou tant les pensées qui m’assaillaient inlassablement minaient l’icône de Rachel. Seul et sans confidente possible dans l’immédiat, je me glissai, nu, sous les draps froids. Enfermant mes deux oreillers dans mes bras, je repris ma réflexion policière à l’abri de tous les regards. Les deux filles se retirèrent du bout des pieds, éteignirent et refermèrent, derrière elles, la porte.

Cette célébrité, vivant supposément dans l’anonymat, crée une pièce *in situ* pour notre grande chorégraphe locale, envoie son c.v. à une agence de pub, dit demeurer avec sa mère dans un condo à Brossard, me fuit sans arrêt et me trouble, m’accapare les sens et l’esprit depuis deux mois. Voilà les faits. Ils sont inconciliables, incompréhensibles.

Je me suis endormi au milieu de mes réflexions sur sa double identité, sur les machinations du hasard et sur la probable existence de Dieu.

**6**

**Les révélations**

Dans l’avion pour Amsterdam, je jubilais. Le verglas ayant reporté nos séances de travail d’une semaine (le gouvernement du Québec avait donné l’ordre aux occupants du centre-ville de cesser toutes activités requérant de l’électricité jusqu’à la remise en état du réseau ), j’avais offert à Maude de financer moi-même, à même son généreux bonus, une escapade polonaise pour, ai-je prétexté, mieux comprendre les sources d’inspiration de notre mystérieuse collaboratrice. Sans compter qu’une petite virée outre-Atlantique me donnerait l’occasion de voir des spectacles de danse contemporaine avant d’attaquer notre projet.

Après avoir convaincu Maude de la pertinence de ma mission à Cracovie, j’avais aussi obtenu l’assurance d’un secret absolu de la part d’Irène. Je cachai délibérément à Madeleine et André le motif de mon voyage.

— Je dois parcourir l’Europe durant une semaine pour visiter les compagnies invitées au Festival. Je dois choisir un chorégraphe pour le message publicitaire… ordre de la patronne !

— Pourquoi ne donnes-tu pas le contrat à Marie Danielle ?

Madeleine défendait courageusement sa pitance. Elle administrait, pour ne pas dire qu’elle contrôlait la compagnie M-D DANSE, depuis le début décembre.

— Marie Danielle est pauvre comme Job ! Moi, je n’ai reçu aucun salaire depuis mon arrivée. On attend les subventions. Elle a tout, cette fille, sensuelle, audacieuse. Je ne comprends pas que vous cherchez une chorégraphe en Europe… le public d’ici peut se reconnaître en elle… elle danse ce que nous dansons dans nos têtes !

Madeleine avait de ces formules racoleuses. Elle parlait, parfois, en nous resservant son dernier

communiqué de presse. Mon mensonge avait des trous, mais je me devais de tenir bon.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Sauf que ma patronne aimerait que nous fassions preuve de transparence.

— Oui, mais il faut encourager les artistes locaux !

— Madeleine çà suffit ! Ne me mets pas de pression, tu sais que ça m’agace. Si j’en viens à la conclusion que Marie-Danielle représente parfaitement l’image et l’esprit du festival et qu’elle seule peut y amener un nouveau public, je n’hésiterai pas une seconde à la recommander. Mais, s’il te plait, laisse-moi faire le tour de la question ! Et puis, je ne vais pas refuser un voyage payé par le bureau pour te faire plaisir.

Elle fit une sorte de grimace souriante dont elle avait le secret. Je lui disais souvent, et cela la faisait rager, qu’elle avait raté une carrière de clown. André sceptique tenta d’aider Madeleine :

— Paul, je doute qu’il y ait des départs ce soir. La piste, les avions doivent être… avec le verglas !

— Je suis convaincu, André, que le déglaçage des ailes a été prévu avant même la finition des salles de bain de notre nouvel aéroport international. Chaque départ annulé coûte une fortune.

— Bon voyage, maudit chanceux ! me chuchota-t-il, avec son rictus en accent circonflexe, avant de retourner à son verre posé près du foyer crépitant malgré mes directives.

Pour que mon plan réussisse, il ne fallait surtout pas alerter l’ambassade de Pologne, le consulat canadien et autres instances susceptibles d’informer qui que ce soit. J’obtins rapidement un visa, grâce au contact de Maude. Elle prétexta

une rencontre urgente avec un graphiste de Cracovie qu’elle employait parfois.

Le verglas joua en ma faveur. Peu de voyageurs osaient se rendre à l’aéroport de Dorval. Plusieurs départs étaient retardés et les arrivées étaient déviées vers Mirabel. J’obtins non seulement une place, mais, après avoir compati avec la préposée aux billets, insultée par un passager à qui elle ne pouvait offrir un siège près de l’allée, je fus « surclassé » en première.

Allongé sur mon large fauteuil de KLM, au milieu de ceux-là qui ont gagné à la dure loterie de la vie — un couple arabe fortuné, deux hommes d’affaires sans autre personnalité que leur cravate respective, et une célèbre chanteuse grecque qui me lorgnait sous ses verres fumés —, je jubilais littéralement.

Irène demeurerait chez moi jusqu’à ce que son appartement ne redevienne habitable, même chose pour Madeleine et André. À mon retour, dans une semaine, tout serait ( je me croisais les doigts ) revenu à la normale. Chacun chez soi, pour soi et en soi. ( Quoique j’imaginais Irène traînant, un peu plus longtemps, sa vitalité dans mes parages. )

Je profitai autant que je le pus, de mon statut de concepteur de publicité célèbre se déplaçant sans cesse en première classe. Le sommeil me gagna après le généreux cognac et les chocolats noirs qui suivirent le homard en salade et les quenelles de brochets arrosés de Puligny-Montrachet. Quelle vie elles ont, tout de même, ces âmes bien nées et ces têtes bénies par le veau d’or !

Le réveil tout en douceur, à l’approche d’Amsterdam, me replongea dans mes délires, dans mon enquête. Si Zarzycki protégeait cette fille, si Rachel cachait, derrière son double patronyme, un génie moderne de la musique, j’allais en avoir le cœur net.

Schipool, la cathédrale aéroportuaire en banlieue d’Amsterdam, inspire la confiance. Déambulant dans le hall de verre, pour tuer mes deux heures et quart d’attente avant l’envolée vers Varsovie, la folie de mon entreprise me frappa de plein fouet. J’avais quitté ma ville igloo et voilà que j’avalais l’air chaud d’une Hollande presque printanière. Les tulipes se montraient déjà le bout du nez de l’autre côté des parois de verre. Je m’élançai vers la sortie, frôlant des filles en jupes courtes, des Africains *baba cool* aux dreadlocks enfermés dans des bonnets colorés. Je jetai mon dollar américain dans le chapeau d’un Miles Davis, à la trompette avec sourdine, chantant le sort de la planète, et je sautai dans un taxi.

Assis devant le café *BLUESTRASS,* face à la statue de Rembrandlt, je humais un joint de hash oriental. J’avais du temps devant moi, ma carte d’embarquement tout prêt et mes bagages déjà en transit. Le barman, préposé aux ventes de drogues douces à l’intérieur du café, m’avait accueilli poliment. Col roulé, veston en tweed, il m’expliqua, en pointant du doigt les échantillons dans un coffret vitré, les différents effets, goûts et mauvaises surprises de chacune des provenances. Je m’étais rebattu sur le Cachemire, en toute petite quantité.

Quelle ville de rêve ! En apparence du moins. Elle ne manquait sûrement pas de drames, de conflits et de cruautés. N’empêche… Sirontant ainsi une bière amère et fumant un coin du Cachemire, je ne me sentais pas loin du paradis. Enfin, déguster en toute impunité le tabac divin !

La terrasse, traversée de toutes parts par les plus éclatés des énergumènes de l’Occident, prenait peu à peu, sous mes yeux givrés, une allure ordinaire. On s’habitue à tout, sauf à l’ennui. Les filles aux longues jambes effilées défilaient aux bras de copines moins bien nanties flanquées de protecteurs prétentieux, qui ne méritaient ni celle-là ni celle-ci ! Des demoiselles en tailleurs, des messieurs au porte-document posé dans le panier, sillonnaient calmement la ville sur de vieux deux roues sans engrenages. Le doux ronronnement des pneus sur les pavés le long des canaux provoquait avec le clapotis de l’eau un fond de plaisir d’être en vie.

Je décidai d’enlever mon pansement et de laisser sécher ma plaie. J’enterrai mon bandeau dans un petit coin boueux du printemps de la Hollande entre des jeunes pousses de tulipes.

Puis, retournant vers la gare pour attraper le train vers l’aéroport, je dus m’arrêter avec les piétons et les bicyclettes immobilisés au feu vert. Dans l’attente je balayais du regard, en bon touriste, tout ce que l’architecture, les visages, les néons, les affiches pouvaient m’offrir de souvenirs.

J’aperçus, là, devant mes yeux incrédules, collés sur la vitrine d’un disquaire, un agrandissement de la pochette du disque compact que m’avait offert Eva Harasymovytz : *Ode pour un matin de poussière* d’Erica Latek. Au bas de l’affiche, on avait collé une bande blanche, et on y annonçait, en anglais, la première du nouveau spectacle du *Amsterdam Dance Project* pour ce soir même. On ajoutait que, le 13 avril, débutait une tournée internationale : de l’Asie à l’Australie, incluant les capitales d’Europe et de l’Amérique du Nord, dont New York et Montréal.

On distinguait, sur cet agrandissement, plus clairement les protagonistes. Erica, toujours de dos et penchée vers l’avant, cheveux clairs à la nuque, semblait indiquer quelque chose au célèbre Zarzycki dont on devinait le profil. Mon cœur sursautait dans ma poitrine. Pourquoi avoir douté ? Qu’est-ce que je faisais ici ? J’allais me taper une heure et demie d’envolée vers Varsovie, puis trois heures de train jusqu’à Cracovie ! Et pour déballer quel mystère ? Mon escapade m’aura privée de deux mille dollars et pour apprendre quoi ? Ce que tout le monde entier savait déjà ? Si cette fille voulait garder son anonymat, si elle avait besoin de jouer à cache-cache pour créer en toute quiétude, de quel droit, moi qui prétends la désirer, l’aimer, irais-je fouiller dans sa réalité, questionner son existence même ?

Le hash aidant, la machine à ruminer tournait à plein régime. J’avais le goût de retourner illico à Montréal, de retrouver Irène et l’explorer à fond. Puis engueuler André et plaindre Madeleine, avant de travailler à des concepts publicitaires insensés. Et, plus tard, la nuit, déambuler peinard dans ma cité chaleureuse.

M’extrayant de ma rage, j’aperçus au centre de l’affiche la main gauche d’Erica qui pointait vers la partition. Elle portait à son annulaire une bague, un anneau. Je devins blanc et pivotai pour m’appuyer sur le rebord de la vitrine et retrouver une respiration normale.

Je paniquai en regardant l’horloge sur la façade de la gare. Mon avion décollait dans 45 minutes. J’attrapai un taxi et tentai de faire comprendre au conducteur néerlandais le tragique de ma situation. Habitué à tous ces clients gelés qui ne voient plus le temps passer, nous partîmes, plein gaz, par des raccourcis connus de lui seul.

Arrivé en courant dans la zone de sécurité, essoufflé, ma cicatrice toute fraîche épinglée en plein front, je passai, impassible, devant le regard intrigué des douaniers.

Rendu à Varsovie, où je devais prendre le train vers Cracovie deux heures plus tard, je me promenai, admiratif et troublé, dans le vieux quartier entièrement reconstruit. Pierre par pierre tirée des décombres, toujours reconstituée à partir de documents écrits ou photographiques, la ville ancienne fut relevée. Cette copie conforme affichait une volonté d’affirmer l’inviolabilité du passé. Sous ce décor respiraient encore les juifs fuyants l’horreur ou accablés dans le ghetto, séchait encore le sang maculant les murs, apeurait encore les cris, les sirènes et les ordres meurtriers.

Des écoliers déambulaient, sac au dos, vers le repas du midi, traversaient des places immenses, inhumaines, pur produit du socialisme soviétique. Une ville triste, sale et malodorante. Sans doute, dans quelque recoin, y-avait-il des rires et du plaisir, mais je n’avais pas les deux semaines nécessaires pour pouvoir les dénicher.

Retournant au centre-ville en direction de la gare, je vis apparaître, de la fenêtre de mon taxi, d’énormes panneaux publicitaires, réalisés à partir de la même photo servant de couverture à son disque. On y annonçait la diffusion en direct, sur la chaîne de télévision culturelle, d’un concert donné, ce soir même, dans une église de Krakow.

Le conducteur, qui baragouinait un peu l’anglais, traduisait, à ma demande, toute l’information du panneau. Erica Latek dirigera elle-même le concert, et, me révéla-t-il, les Polonais pourront, pour la première fois, connaître enfin son vrai visage.

J’étais, je l’avoue, craintif en descendant les marches vers le quai du train qui me conduira au cœur de Krakow, au cœur de ma hantise.

L’odeur de pisse m’agressa ! J’avais quitté Dorval hier soir à six heures trente-cinq, et j’embarquerai à bord de ce train à trois heures de l’après-midi, heure de Varsovie, pour finalement marcher dans Cracovie après dix-huit heures de voyage.

Survolté, entouré de visages sombres, je grelottais dans l’humidité et la puanteur, assis sur ma valise trop belle, insultante, parmi toute cette misère.

Assis sur une banquette, orientée en sens contraire à la marche du train, face à une vieille dame tout sourire sous son foulard, je dévorai le saucisson entre deux pains blancs qu’on offrait avec du thé aux voyageurs de première classe. Les autres sièges étaient tous occupés par des filles de Cracovie, membres de l’équipe polonaise de patinage de vitesse. Elles gazouillaient haut et fort en buvant un cola local. J’essayai de décoder sous cette langue inaccessible les émotions, le sous-texte, l’aventure de ces filles. J’eus soif à nouveau et commandai une bière. Puis, dans la musique des patineuses et, malgré mes résistances, je sombrai dans un sommeil profond, le nez enfoui dans les rideaux tachés, laissant défiler une campagne grise et boueuse sous un soleil plein de poussière.

Je fus réveillé par la préposée à la distribution du thé dans notre wagon. Elle portait le costume réglementaire, jupe sous le genou et blouse légèrement transparente ouverte jusqu’au demi-bustier, paradoxe étonnant dans ce pays si religieux. Le train, déjà en gare de Krakow, s’apprêtait à repartir. La fille m’aida à faire vite. Je jetai mon sac sur le quai par la fenêtre, tandis qu’elle transportait mon manteau d’hiver jusqu’à la sortie. Je courus la rejoindre et sautai du train qui amorçait déjà son départ. Elle riait en m’envoyant la main et me cria en polonais un souhait que je ne pus déchiffrer.

La foule animée, joyeuse, qui arpentait les quais et les escaliers dans tous les sens ne semblait pas appartenir au même peuple qu’à celui de Varsovie. J’avais lu dans l’avion que Cracovie était le centre intellectuel et artistique de la Pologne, mais un tel contraste était saisissant.

Il faisait déjà nuit lorsque je mis les pieds hors de la gare. Horreur, une tempête de neige mouillée avait frappé le sud de la Pologne durant mon sommeil. Trente centimètres de neige étaient tombés sur une ville sans souffleuses ni charrues. Un bordel total ! La confusion générale mêlée d’euphorie, de panique et d’apathie. Enfin je n’étais pas désorienté. Amenez-en des cataclysmes climatiques, j’en ai vu d’autres ! Des employés municipaux ( ou étaient-ce des volontaires ? ) repoussaient la neige avec des morceaux de carton, les mains nues. La tempête était terminée, le vent tombé, la ville désorganisée.

Mon taxi se fraya un chemin jusqu’à l’hôtel *Demel*, gardé par un milicien privé qui dut sortir de sa guérite pour lever la barrière.

Déjà, sept heures trente, et le concert commençait à huit heures. J’avais à peine le temps de retourner au centre de la vieille ville et me battre pour entrer dans une église pleine à craquer. Et puis non… mon retard ne pourrait que m’aider. J’éviterai ainsi les bousculades d’avant spectacle… je pourrai toujours me glisser à l’arrière de l’église, avec les retardataires.

Surtout ne pas boire même un seul verre de la bouteille de vodka déposée sur la commode, surtout ne pas m’étendre sur le lit après la douche, et surtout ne pas succomber à l’envie d’un gros steak frites et vin rouge que j’avais repéré dans le menu du service aux chambres.

Ce soir, la vérité vraie serait révélée. À la fin de la représentation, lorsque le dernier son de la dernière note de son ode se serait éteinte, la chef se retournerait vers l’assemblé et saluerait en se courbant et baissant la tête, puis la relèverait, pour accepter l’amour et la dévotion d’un public, debout, hurlant sa joie d’être là, en ce moment privilégié.

Je la verrais. Je saurais la vérité. Ou bien Rachel Desmarais est une imposteure, un vulgaire sosie, ou bien elle est ici près de moi dans cette ville, habitant sa double vie. Dans quelques instants je ne serais plus ce pantin égaré dans la brume. Je ne m’étais préparé pour aucune révélation. Advienne que pourra. Je souhaitais, malgré moi et sans trop me l’avouer, découvrir dans cette église une parfaite inconnue. Ainsi rassuré, je trouverais bien le moyen de comprendre le stratagème de Rachel, ses mensonges, son ambition. Il y a une vertu à vouloir réussir à tout prix. Qui suis-je pour juger de ses motifs, de son parcours ? Dans ce monde rempli de magouilleurs, bien des magouilles sont justifiables.

Une fine pluie, une bruine faisait tranquillement fondre la neige. Mes souliers minces prenaient l’eau et des amas de gadoue vinrent se loger sur le bas de mon pantalon. Le trolley fut bienvenu. Dans la brume épaisse, les surfaces de stucco gris des maisons se succédaient les unes aux autres. Quelques néons, bleus ou roses, signalant la pharmacie ou le bar illicite, ponctuaient la randonnée. Le tram m’abandonna devant l’Église de la révélation. Mes craintes immenses, un tremblement probablement dû à mes pieds mouillés et l’angoisse de la découverte inévitable me retinrent devant la lourde porte de bois sculpté.

La dame qui vendait les billets, assise à une table de cuisine aux pattes chromées, déchira le mien et je pénétrai dans la cathédrale des mystères.

Devant une foule recueillie, Erica Latek, en queue de pie, battait la mesure, s’emportait et faisait danser ses mains au bout de ses longs bras. Sans baguette, elle dirigeait son oeuvre atmosphérique. Debout, au fin fond de l’église, coincé parmi d’autres retardataires, je fermai les yeux, médusé. Un matin de vents instables qui tournoient puis s’arrêtent, laissant les oiseaux revenir entre les arbres, suivi d’une tornade vicieuse qui emporte tout sur son passage et puis ce calme plat rempli de la poussière légère qui maquille toutes les prétentions du soleil revenu !

Le quatuor jouait au ping-pong avec le synthétiseur.

L*’alto* s’engueulait avec le *violoncelle* sous l’arbitrage du synthé. Les deux violons étiraient de lentes harmonies sans fin. Soudain, la chef leva les bras, demanda un rythme plus saccadé. Et l’ensemble s’emballa. Le clavier prit le dessus et propulsa ses fusées électroniques, pleines de distorsions, dans le ciel en rotonde de la nef !

Tout en percevant parfaitement les méandres de l’âme de la véritable Erica Latek, j’étais un quidam apeuré au fond de l’église humide, coincé parmi des mélomanes de toutes conditions, à mille lieues de ma vie quotidienne. J’étouffais.

Qu’est-ce que je faisais ici ? Au milieu de l’intelligentsia culturelle de Cracovie, épiant de ma lorgnette soupçonneuse leur célèbre étoile montante, celle qui remplacerait sûrement Zarzycki dans le firmament polonais ?

Mes vieilles douleurs à la poitrine reprirent leurs lancinantes présences. Pris d’une véritable crise de panique, je sortis sur le parvis en me frayant un chemin sous le regard interrogateur des inconditionnels massés dans le portique.

Assis dans les marches mouillées, j’essayai de calmer les aiguillons qui perçaient mes côtés en fumant une cigarette polonaise achetée au bar de l’hôtel.

Reprenant mon souffle, je me suis dit que j’avais perdu mon temps, que j’avais fait tout ce chemin, que j’avais mis tant d’effort, guidé par une obscure intuition, une passion incontrôlable, nécessairement irrationnelle, mais qui m’avait, jusqu’alors, mené à bon port, pour que je flanche juste avant la ligne d’arrivée. Et si ce n’était pas Rachel qui dirigeait ce concert ? Si la silhouette, les cheveux appartenaient à une autre. Du fond de l’église, tant de détails m’avaient échappé. La moitié de la terre ressemble à l’autre vue de dos ! Je me sentais ridicule et prétentieux. Si c’était elle, j’avais un gros problème. Je revenais à Montréal honteux et trompé. Si ce n’était pas elle, je rentrais bredouille, en rage et amère. Beau choix !

Les applaudissements me propulsèrent malgré moi vers les portes. Ramant à contre-courant des spectateurs qui sortent toujours avant la fin des saluts pour devancer la marée des fins de spectacles, je réussis à m’avancer au centre de l’allée centrale par je ne sais quelle énergie venue des dalles sous mes pieds, un courage sismique. Erica Latek contourna le Maitre-Autel pour disparaître dans la sacristie.

L’assemblée demanda si fortement un rappel, que l’orchestre revint attendre, debout derrière leur lutrin, le retour de l’espoir de la nouvelle musique polonaise. Les spectateurs reprirent leurs places sur les bancs d’église. J’étais égaré au beau milieu de l’allée, seul, et j’avançais, téléguidé, somnambule. Elle apparut derrière l’ancien autel et s’avança, tête basse, timide ou réservée, au même rythme que moi, vers son podium. Nos yeux plongèrent les uns dans les autres juste au moment où elle releva la tête pour se hisser sur l’estrade. Stupéfaite, elle se donna une contenance et frappa le lutrin de sa baguette. Je repérai une place, libérée par un départ hâtif, sur la première banquette à l’avant.

Je m’y laissai choir, interloqué. Ma Rachel était là devant moi, battant la mesure, ondulant sa queue de pie à deux mètres de moi. Mon sang circulait en faisant tant de bruit qu’aucun son ne parvint à impressionner mes tympans. Je n’entendis rien de la courte pièce qu’elle présenta en guise de rappel. Bon je savais maintenant, j’avais vu. Thomas était satisfait. Et puis après ?

Elle se retourna pour saluer à nouveau. J’applaudissais sans sourire, inquisiteur. Elle vit ma panique, mon désarroi, j’en étais certain, et courut vers la sacristie. Je bondis de mon banc, sautai par-dessus la balustrade avant que quiconque n’intervienne et me faufilai avec les musiciens vers l’arrière-scène.

La sacristie, comme toutes les sacristies de mon enfance, baignait le soir sous la lumière de plafonniers blafards. Au fond, près de la grande table où l’on avait déployé les vêtements sacerdotaux pour l’office du lendemain matin, Rachel s’agitait devant un vieillard en fauteuil roulant. Les musiciens, à ma droite, rangeaient leurs instruments dans leurs étuis en attendant la venue probable de leurs admirateurs et de membres de leurs familles. Figé, gelé sous la flamme du lampion signalant la présence de l’hostie bénie en ce lieu, je captai les yeux du vieillard me balayant du regard. Il signala à Rachel qu’un visiteur l’attendait. Elle se retourna, fit une pause et s’avança vers moi.

— Ne dites rien, Paul. Si vous avez une quelconque amitié pour moi, ne dites rien. Il y a un café sur la grande place du marché, juste au coin de la rue à la droite de cette église. Je vous y rejoins, dans une demi-heure, le temps d’aller reconduire ce Monsieur chez lui. S’il vous plaît, faites cela pour moi !

Descendez à la cave du café, nous y serons plus tranquilles.

Tandis qu’elle parlait, mes yeux durent dévoiler, malgré leur dureté et leur impassibilité, tout le doute et la crainte que j’avais d’être à nouveau trompé, piégé. Mais j’acceptai, d’un signe de tête. Jamais elle n’entendit le son de ma voix. Je ne sus si j’étais aphone ou muet. J’avais respecté sa consigne, je n’avais rien dit. Elle retourna vers le vieillard qui lui prit la main dès qu’il le put et la porta à sa joue. Son père, son maître, son aïeul ? Étourdi, je tournai les talons, la poitrine en feu et le marteau-piqueur au front.

Une pluie chaude lavait le vieux Krakow des dernières traces de neiges. Le concert n’avait duré qu’une heure quinze, il était maintenant presque dix heures et les rues sombres, éclairées çà et là d’une ampoule faiblarde, se vidaient des bourgeoises et des fonctionnaires venus dîner ou se divertir dans la vieille ville. Seuls, déambulaient vers la grande place, les nouveaux punks d’Europe de l’Est et de grandes filles blondes et d’autres aux cheveux très noirs, juchés sur des cothurnes à la mode partout en occident.

Descendant les marches du café *MALVA*, je grelottais sous mon chandail épais et mon coupe-vent. Sous et autour de cette grande place, des tunnels, des alcôves sous des arches de briques et des piliers de pierres étaient soit devenus un théâtre, ailleurs un cabaret, ou bien, comme ici un café.

J’avais faim et soif. La pizza de mon voisin me mit en confiance. Je m’approchai et lui demandai, en français, de dire au serveur que je désirais exactement ce qu’il avait lui-même commandé. À mon grand étonnement, il me répondit dans un français au chant belge, sinon suisse.

— Vous êtes du Canada, ça s’entend !

— Excusez-moi, je suis arrivé à Cracovie ce soir et je n’ai aucune idée… je vis une drôle de situation… enfin… vous, est-ce votre première visite, je veux dire… si vous savez quoi que ce soit sur cette ville, vous pouvez m’en parler…

— Du temps, pas si lointain, de la domination soviétique, la résistance cracovienne que jamais Moscou ne réussit à faire taire, s’y réfugiait. Malgré les plans diaboliques du régime, dont la création artificielle d’une banlieue prolétarienne entourée des usines les plus polluantes d’Europe, cette ville est demeurée le lieu de la connaissance et de création en Pologne. Et c’est pratiquement la seule ville sortie intacte de la dernière guerre, les Allemands y ayant établi leur quartier général. Dans ce café, il n’y a pas si longtemps, les artistes et intellectuels se donnaient rendez-vous. Les lieux de la révolte et du débat étaient installés là où nous sommes.

— Je remerciai mon compagnon, après avoir appris à pointer du doigt les éléments de son menu.

« Me revoilà, sous des voûtes romanes, à désirer ardemment partager à nouveau une pizza avec Rachel. Ce repas laissé en plan près du four de briques de *La Cucina di Mamma* devait avoir lieu, sinon ils nous hanteraient jusqu’à ce que le destin cède. »

Je me rendais bien compte que c’était toujours moi qui aidais le destin. C’était toujours moi qui poursuivais Rachel. Certes elle était réapparue sur mon territoire, à l’agence, sans présumer de ma présence. Elle n’était donc pas venue pour moi, à moins que Madeleine ne l’ait guidée vers l’agence qui m’employait, agence mécène du festival, du FIDA. Sinon c’est moi qui courrais, et c’est elle qui s’éloignait. Je me sentais ridicule, naïf, presque niais.

Le grand verre de vodka glacée que le serveur déposa près de ma main me fit peur. Je commandai une bouteille d’eau et en bu deux grands verres avant d’attaquer la boisson nationale. Un pressentiment, un malaise, un déplaisir bizarre me rendaient méfiant, presque triste. Je voulais garder la tête froide pour cette ultime rencontre au sommet. Je n’apprendrais sûrement rien d’autre que la simple réalité : Rachel mène une double vie. Elle est divisée face à ses origines. Elle se cherchait et était venue se cacher à Montréal pour échapper à sa notoriété locale. Mais si c’était le cas, pourquoi avoir révélé son nom polonais à Maude, et pourquoi Marie Danielle me donnait-elle une impression de sincérité lorqu'elle clamait avoir découvert un talent inconnu ?

Je ne pouvais être rendu ici, sous la vieille ville de Krakow, par la seule force d’un phantasme. Cette sorcière m’avait bel et bien incendié, et deux fois plutôt qu’une. Mon intuition devait avoir un sens, je n’étais ni fou ni aveugle ! J’avais des preuves ! Je l’avais vu diriger son œuvre. Une troupe d’Amsterdam partirait bientôt en tournée, en Europe et en Amérique, sur sa musique ! Pourquoi ce jeu de cache-cache ? Et l’anneau, ah l’anneau ! Elle ne le portait pourtant pas dans le bureau de Maude et elle se faisait appeler Erica ce soir-là ! À moins que, dans mon excitation du moment, dans ma volonté d’être complice, j’aie ignoré ce détail sur son annulaire. Si je ne l’avais pressenti libre, ou du moins disponible, jamais au grand jamais, je n’aurais déplacé toutes ces montagnes.

Devant mon verre vide et sous la chaleur qui grimpait le long de ma colonne vertébrale, j’enlevai mon coupe-vent et eus la folle envie de téléphoner à la maison, d’entendre la voix d’Irène, de retrouver mes esprits, ma vie tranquille.

« Dire que je pourrais être chez moi en vacances, forcé à l’inertie par le verglas, baisant à toute heure du jour ou de la nuit avec la plus formidable des femmes que le ciel ait mises sur mon chemin. Nous serions ce soir dans un cinéma, ou devant un feu de foyer à rire dans le présent, puisqu’assurés d’une affection dans l’avenir. Merde et remerde… j’étais un idiot qui gaspille deux mille dollars pour s’acheter des heures et des heures de troubles et de misères ! »

Le serveur me mit la main sur l’épaule. Je pleurais et parlais à voix haute. J’eus la honte en prime. Quelques clients me dévisageaient. Puis, un à un, leurs regards se portèrent vers l’escalier de briques d’où descendait, vers moi, l’égérie de Cracovie.

Une rumeur, quelques salutations d’admirateurs, et tous les visages, une vingtaine au moins, l’accompagnèrent vers l’hurluberlu qui délirait, il y a un instant, à voix haute et ne levait même pas ses joues sales vers la femme la plus convoitée parmi la jeunesse d’avant-garde d’Europe de l’Est. Ils devaient tous connaître sa vie, ses secrets, ses amours, toutes choses dont j’attendais la révélation. Un peu de sa gloire rejaillit sur moi et je sentis ou bien j’imaginai l’envie de tous retombée sur mes épaules comme une chape fraîche, une cape de velours. Elle s’est assise sur la chaise avancée par le serveur. Quelques mots en polonais, et le serveur repartit aussitôt.

— J’ai demandé qu’on nous prépare une table dans une petite salle privée au fond là-bas. Je sens que nous avons tant de choses à nous dire. Ne soyez pas triste, Paul. Vous allez gâcher mon triomphe. C’était ce soir la première exécution publique depuis la parution du disque et la réaction de la foule, les critiques, la rumeur qui parcourra la ville dans les prochains jours, tout ça sera déterminant. L’art musical actuel est si fragile. L’appui de mes concitoyens m’est absolument nécessaire.

— Excusez-moi, Rachel… pardon, Érica ! Ce n’est pas de la tristesse. De la rage oui, mais pas de la tristesse. Je n’ai pu écouter tout le concert. J’étais trop perturbé, fatigué par le voyage. J’ai eu, par un pur hasard, la chance d’écouter le disque avant de quitter Montréal. C’est très beau. Mais il me faut comprendre autre chose que votre musique. Je n’ai pas fait tout ce chemin pour assister à un concert, vous le savez bien.

D’ailleurs je ne savais pas qu’il aurait lieu avant d’apercevoir une immense affiche à Varsovie ! D’ailleurs, je ne sais plus ce que je fais ici. De quel droit ? Excusez-moi !

Je pris le chemin de la salle de bain, aidé par les pictogrammes. Devant la glace, je découvris mon visage sali par les larmes, mes cheveux hirsutes, ma chemise sortie de mon pantalon à l’arrière. Imbécile et mal foutu en plus !

Au retour, la table était vide et nettoyée. J’étais habitué… elle s’était envolée de nouveau. Le garçon vint me rejoindre et appuyant sur mon coude m’indiqua de le suivre. Il me parla anglais pour la première fois et me demanda quel temps il faisait à Montréal. Il me conseilla de revenir à Cracovie, qui prendrait une tout autre allure au printemps.

Derrière une grille de fer peinte en noire, elle m’attendait sagement à une grande table recouverte d’une nappe jaune. Les assiettes d’étain, les verres de Murano, la lourde coutellerie ancienne, mon immense serviette en forme de fleur, et un chandelier à sept branches : le décor d’une rencontre au sommet était monté.

— D’abord, est-ce que je dois vous appeler Rachel ou Érica ? Dois-je vous vouvoyer ou te tutoyer ? Je suis ici pour comprendre. Je veux bien protéger quelqu’un, mais je veux savoir qui, et qu’est-ce que je protège ! Le destin nous ramène constamment l’un à l’autre, nous force maintenant à travailler ensemble, alors il faut m’expliquer ce que signifient ces fuites, votre double identité ! Pourquoi avoir caché votre nouvelle célébrité alors qu’elle pouvait vous être utile à Montréal ?

Le silence qui suivit m’indiquait que je suivais le bon chemin.

— Pourquoi cacher votre notoriété à Marie-Danielle et pourquoi révéler votre vrai nom à Maude ? Vous saviez bien qu’un jour, dans ce petit milieu, la supercherie éclaterait au grand jour. Pour le moment je suis le seul à connaître votre jeu et je ne sais même pas à quoi vous jouez !

— Tout de même, Paul ! Vous n’avez pas fait ce long voyage uniquement pour démêler mes petites fantaisies,

Le serveur déposa les menus juste au bon moment. Elle aussi attendait une révélation. J’avais faim d’une viande bleue, de frites et de vin rouge. Elle me suggéra de goûter au moins à la soupe aux betteraves avec sa cuillèrée de crème sûre, tant qu’à être en Pologne !

Le garçon repartit vers la cuisine et je risquai un mensonge véniel.

— L’agence voulait que je vienne mesurer l’ampleur de votre célébrité, de votre reconnaissance. Robert Lacroix vous proclamait star internationale, mais nous voulions être certains de ses prétentions. La danse est un milieu en explosion à Montréal, mais toujours difficile d’accès pour les non-initiés.

Maude avait d’instinct été séduite par votre musique, mais elle n’y connaît pas grand-chose. Voilà ! Je suis ici pour témoigner de ce que j’ai vu.

Je n’allais tout de même pas lui déballer mon sac de phantasmes, mes délires amoureux, mon envoûtement aveugle, mes souffrances d’adulescent.

Déjà mon mensonge m’avait redonné de l’aplomb, de la stratégie. Cela aurait été dangereux d’affronter le monstre, sans une défense, sans une position de repli, sans mon masque de tôle. Le sien était de plomb et je n’enlèverai le mien qu’assuré de la réciproque. Un deux trois go : mise à nu !

Et puis, mes yeux balayaient son visage lumineux, ses cheveux légers, ses lèvres minces découpant une bouche large et puis ils redescendaient continuellement vers son annulaire gauche et l’anneau d’argent brossé.

J’étais déchiré entre mon ancien désir d’une femme libre, d’un génie méconnu destiné à moi seul, et la découverte de cette vedette mariée, probablement amoureuse, caressée tous les soirs par un inconnu.

J’avais un rival qui promenait légalement ses mains sur ce long corps au duvet blond, sur cette maigreur incandescente. La rage ou le désarroi, j’avais le choix. Mon masque de tôle, j’en étais convaincu, me protégeait des intrusions dans ma petite misère. C’était mal connaître la radiologue. Ma tôle n’était pas à l’épreuve de ses rayons X.

— Qu’avez-vous, Paul, vous êtes pâle tout à coup ?

Mon blindage était trop faible. Les grands artistes ont l’œil sur le mensonge.

— J’ai faim… et je suis épuisé… j’ai à peine dormi depuis trente-six heures… sans compter que je suis très impressionné par l’atmosphère de cette ville. Et puis vous venez de faire tomber une tension qui me tenaillait depuis votre disparition… enfin, comprenez… ce n’est pas tous les jours qu’on est pris dans une histoire pareille ! Mais là, je vous tiens enfermée derrière cette grille et, pour une fois, je sens que vous ne voulez pas vous envoler.

Elle riait, c’était la première fois que ces sons hauts en cascades m’étaient révélés. Un premier pas dans l’intimité.

Derrière l’austérité, derrière le masque de plomb, par une petite craquelure, un peu de vie réelle venait de traverser.

La soupière de borchtch amenée sur un chariot fut laissée là à notre convenance. Rachel versa dans mon bol le liquide clair rouge sang. Difficile d’éviter la métaphore.

Je me préparais à partager le sang et le corps d’Erica transmutés en eau de betterave et en lapin avec frites. Était-ce la spiritualité polonaise suintant de ces catacombes qui désorientaient ainsi toutes mes réflexions ? Cette fille froide et fuyante me maternait, me tendait un bol de soupe, me nourrissait ! Elle remplissait maintenant ma coupe d’un cabernet sauvignon bulgare.

— Santé, Paul. Peut-être, maintenant, pourrions-nous nous dire la vérité.

— C’est mon souhait le plus ardent !

— Je sais depuis notre première rencontre que vous avez le béguin pour moi. Vous êtes un homme attirant. Je vous crois sensible, je vous sais intelligent, et je dois vous avouer que j’ai eu peur de m’approcher de vous. Peur de succomber, j’imagine. Je n’ai pu vous en parler auparavant, je ne savais pas comment m’y prendre. Il y a quelqu’un dans ma vie et je ne voulais pas nous créer à l’un et l’autre des désillusions cruelles. Pardonnez-moi d’avoir fui plutôt que d’affronter votre désir et d’y mettre fin, si cela se peut. J’étais probablement flattée, attirée aussi.

J’avais peur. Comprenez-moi, j’aurais eu de la difficulté à mener une double vie !

Cette fois c’est moi qui éclatai de rire, crachant du même coup un peu de jus de betterave sur la nappe blanche.

L’énormité de son entourloupette l’a saisi elle aussi avec un court délai. Je sus à ce moment-là que la nuit serait longue.

— Je n’ai remarqué votre anneau qu’à Amsterdam sur une affiche. J’étais, quelques secondes auparavant, décidé à prendre le prochain vol vers Dorval, ne sachant plus ce que je venais faire ici. C’est la colère qui m’a conduit jusqu’à la porte de l’église. La colère contre moi-même. Vous m’aviez envoûté dans le hall du théâtre Maisonneuve et l’enchantement avait survécu durant tous ces mois. Voyant l’affiche, j’ai voulu venir à Cracovie faire mon deuil, tuer l’illusion imbécile que je trimbale depuis l’automne. Par chance, personne ne soupçonne mon envoûtement, même pas mon amie Madeleine, avec qui vous avez travaillé tout l’hiver.

Voilà nos sacs déballés, me disais-je ! Je regardais mon entrecôte nappée de sauce forestière et les grosses morilles entières posées près des frites juliennes. Le silence qui suivit me permit d’accueillir, en moi, l’animal sensuel en hibernation depuis presque une semaine. La fébrilité conséquente aux aveux réciproques aurait dû me couper l’appétit pour de bon. Mais la joie de l’atterrissage sur le terrain vierge de la vérité me délivra subitement de la douleur qui me coinçait l’œsophage depuis mon départ d’Amsterdam.

Je levai les yeux et je rencontrai ceux de Rachel. Elle remplissait à nouveau mon verre en me regardant et je saisis dans ses yeux une inquiétude, une tristesse soudaine, ou était-ce un nouveau mystère ? Sa petite salade terminée, elle me dévisagea tout à coup comme une compagne familière qui se demande quelle pensée secrète virevolte dans la tête de son bien-aimé. Et pourtant, je n’étais que fond brun, crème épaisse, champignons des Carpates, bœuf de luzerne et vins pleins de fruits et de bois. J’avançai ma main pour prendre le pied de mon verre et elle vint toucher du bout de ses doigts mes jointures. Une décharge électrique me traversa le coude, l’épaule et atteignit mon cerveau.

— Après votre café, vous viendrez me reconduire chez moi. Je viens de prendre la décision de ne pas retourner à Montréal. Ça n’a pas de sens, mon petit jeu. Je ne peux pas continuer à me cacher et me révéler en même temps. Marie-Danielle finira bien par tout apprendre. Autant aller au-devant des coups et tout lui avouer tout de suite. Je vais vous remettre deux cassettes, une pour Maude avec la musique finale du 60 secondes pour notre projet et une autre pour Marie-Danielle sur laquelle la version finale pour sa prochaine chorégraphie est entièrement orchestrée. Vous lui remettrez avec un mot que je lui préparerai. Elle comprendra. Si ma musique et mon nom peuvent lui permettre d’atteindre une plus grande diffusion en Europe et aux États-Unis, elle ne pourra pas m’en vouloir.

Qu’en pensez-vous ?

La guillotine venait de tomber. Venu pour faire mon deuil, j’étais servi.

— Attendez que je comprenne bien. Vous faites disparaître Rachel Desmarais, comme ça ! D’un coup de baguette ! Je ne vous crois pas ! Et que faites-vous de votre mère qui gèle dans la tempête de verglas, de votre beau-père qui vous a élevée comme sa propre fille et qui vous a donné son nom, et où enterrez-vous votre enfance et votre adolescence montréalaise ? Vous ne pouvez pas effacer tout ça par un simple coup de baguette ! pardonnez-moi l’expression. C’est ridicule, ce que vous dites, c’est ridicule et c’est une insulte à mon intelligence !

Je parlais avec une telle intensité, m’apercevant trop tard que j’attisais mon propre feu, mon propre espoir qu’elle quitte mari, patrie, pour me suivre dans je ne sais quelle destinée.

— Pardonnez-moi à votre tour, Paul. Ma mère est morte d’un cancer généralisé lorsque j’avais vingt et un ans, mon père l’avait quittée au début de sa maladie et je n’ai plus jamais entendu parler de lui. C’est mon mari qui m’attendait ce soir-là sur la Rive Sud. Nous étions installés dans un petit appartement-hôtel pour les quelques mois de travail au cours desquels je m’étais engagée avec Marie Danielle. Voyant les conséquences du verglas, nous avons, ce même soir, pris un avion pour Cracovie. Nous avons devancé notre départ de quelques jours puisque je devais revenir ici pour les répétitions du concert. Il ne faut pas m’en vouloir, un jour vous comprendrez pourquoi je devais cacher certaines réalités. Je tiens d’ailleurs à vous remettre les cent dollars que vous m’avez prêtés pour nous dépanner, la serveuse et moi. J’avais l’argent, mais vous me saviez pauvre et les pauvres n’ont pas des sommes pareilles dans leurs poches. C’est ridicule, je le sais, mais je tenais tellement à ce que vous gardiez une image intacte de moi, que je demeure, pour vous, un souvenir cohérent. Je savais qu’un jour je pourrais, si besoin il y avait, vous expliquer ma petite supercherie.

Les voiles du Temple se déchiraient un à un. Décidément mon tour de montagnes russes n’était pas terminé. Derrière chaque pensée, une arrière-pensée, sous chaque couche de vérités, une autre vérité qui rendait les autres aux mensonges.

J’eus une envie folle de la planter là, et qu’elle se démène avec ses mailles, ses nœuds. Victime consentante d’une supercherie kadélioscopique, je faisais figure d’agneau sacrifié. Tiens, je m’étais trompé de viande ce soir, une autre erreur.

J’aurais dû sauter sur les côtelettes de mouton, la symbolique y aurait gagné. Rage à nouveau mâtinée d’impuissance.

Cloué devant l’expresso qu’on venait d’apporter, incapable de ramasser l’addition qu’elle s’empressa de régler — c’est vrai, elle était riche et célèbre et non pauvre et prometteuse —, je ne savais plus où j’en étais.

Un vent chaud soufflait sur l’immense Place du Marché. Une trompette amorça, du haut de la flèche d’un des clochers, quelques notes rapidement interrompues. Nous étions pratiquement seuls à déambuler sur la place.

Tentant d’éviter les flaques d’eau, nous louvoyions pour traverser la place en diagonale. Érica — c’est ainsi que je la nommais intérieurement désormais — me raconta qu’en 1241, lorsque les Tatars ont envahi Cracovie, le gardien perché au sommet de l’église Sainte-Marie, le pilote de la ville, avertit les citoyens du danger grâce à son cor. Malheureusement, une flèche l’a atteint à la gorge, interrompant à jamais sa mélodie. Pour commémorer sa bravoure, désormais, toutes les heures du jour et de la nuit, des musiciens se relaient pour refaire le rituel qui sauva la cité.

Appuyé sur la vitrine d’une épicerie fine aux murs de pierre et de bois laqué, je regardais l’église Sainte-Marie à quelques mètres de moi. Temple de briques rouges, ancêtres des belles églises étrangères de mon quartier.

Sans prévenir, sans approche, elle se tourna vers moi, me planta sa main dans les cheveux et m’embrassa les joues et le front. Mes bras l’encerclèrent et je basculai sans résistance dans sa sphère pourtant interdite. Ma main s’infiltra sous sa blouse et vers ses seins. Nous étions en furie. Sa langue déposait des gouttes de salives au fond de ma bouche. Nous absorbions par le nez une quantité invraisemblable d’oxygène.

Une pluie douce, une bruine vint rafraîchir notre ballet démentiel. De mes yeux révulsés me parvinrent des instantanés de son oreille et de la Place du Marché déserte.

Je ne savais plus qui elle était, mais puisque j’avais fait tout ce voyage vers elle, elle était amplement justifiée de me sauter dessus ! Il n’y avait rien au bout de cette aventure, il n’y avait rien au bout d’un orgasme avec elle. Elle m’utilisait pour se divertir, pour tromper quelqu’un, pour tromper l’ennui. Elle s’offrait une récompense pour son triomphe au concert de ce soir. Elle explorait ses interdits pour se réconforter, plus tard, dans sa vie balisée, sa vie de captive d’une ville, d’un mari, d’une destinée toute tracée.

Mon rire insolent interrompit notre impossible relation. Elle sourit à son tour, relâcha son emprise et porta sa main à ma joue.

— Venez !

Dans la rue Tomaz, elle s’arrêta devant une demeure tout en hauteur. Baroque, le rez-de-chaussée en crépi moutarde, l’étage dans une teinte terre rouge difficile à définir la nuit, la maison se terminait par un grenier plus élevé, aussi volumineux que l’ensemble, mais peint blanc avec de grandes stries noires qui se croisaient, donnant une allure tyrolienne au dernier étage. Moi qui imaginais la Pologne austère, grisâtre et lourde, je déchirais, un à un mes préjugés, mes idées toutes faites. Comme Érica, cette ville n’avait pas fini, pour moi, sa mise à nu.

Une lune blafarde, jaunâtre, de février, presque pleine, rebondissait sur une flaque d’eau près du trottoir où nous nous étions arrêtés. Si je ne l’avais pas vu diriger ce concert, si elle n’était pas une artiste authentique, je la nommerais manipulatrice, mégalomane, intrigante et je m’enfuirais immédiatement en courant ou en m’éloignant discrètement vers le taxi que j’avais repéré à la gauche du café *Malva*.

— Si vous voulez entrer, le temps de préparer les enveloppes pour Maude et Marie-Danielle, je peux vous offrir un scotch moi, j’ai besoin d’une tisane !

Elle me fit pénétrer dans une grande pièce avec au centre un piano à queue de douze pieds le couvercle fermé, luisant miroir noir. Je reconnus le lieu de la photo qui avait servi à l’affiche. L’ensemble du décor se voulait un compromis entre un joyeux fouillis et un désordre savant. Une seule lampe était allumée, une torchère qui délavait le plafond.

Erica revint poser le scotch et la tisane sur une table basse et disparut par l’escalier qui menait au deuxième. Mon malaise augmentait de façon exponentielle. J’allumai une lampe posée sur la table. J’éteignis la torchère. La pièce sombra dans le mystère et moi dans l’angoisse. J’eus hâte d’en finir, je m’endormais et je n’osai pas fumer dans sa maison. J’ai avalé le whisky d’un trait et me suis dirigé vers la sortie pour prendre l’air et surtout retrouver ma liberté, ma sécurité.

De la fenêtre entrouverte au-dessus de la porte me parvint une conversation probablement en Polonais. Des échanges rapides, puis un long monologue rauque et aigu de l’homme au ton paternel. Erica répondit, anxieuse et suppliante. Puis silence, des pas et une porte qui se referme brusquement. Je refermai la mienne et retournai à mon poste d’attente du courrier promis. Elle est apparue, défaite, au pied de l’escalier. Je me suis relevé, elle m’a tendu le paquet avec les cassettes, les partitions, les lettres, et m’a indiqué la sortie. Sur le trottoir, devant sa porte, elle me regarda droit dans les yeux, comme à notre toute première rencontre :

— J’aurais aimé être Rachel et repartir avec vous, croyez-moi, mais je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Mon mari est âgé et partiellement invalide. C’est mon

choix.

— Ah, c’est lui ! C’est l’homme qui était près de vous dans la sacristie !

— Excusez-moi, pardonnez-moi de m’être laissé emporter par mes phantasmes solitaires. Je n’aurais pas dû vous importuner.

— Vous n’étiez pas seul dans votre bulle Paul !

La fenêtre, en haut à l’étage, se referma brusquement.

Erica ferma les yeux, se retourna et fila à l’intérieur sans un adieu.

Je retraversai la place du marché, m’engouffrai dans le taxi qui n’avait pas bougé et me fit reconduire à l’hôtel *Demel*.

Elle n’aurait pas dû prononcer cette dernière phrase ni pour lui ni pour moi. Elle me laissait en plan, et lui devenait virtuellement trompé. Mais alors, si, sur la photo, c’est Zarzycki qui est assis au piano, elle est donc sa femme. Il a épousé sa jeune élève, elle dort avec son professeur.

Ma quête se transformait du désespoir de l’amant éconduit à l’exultation du grand reporter. Quelle histoire ! Cette découverte me fit un effet calmant. Je m’extrayais peu à peu d’un cauchemar et je m’éveillais éberlué, renouvelé. Tout ce drame me dépassait, devenait trop lourd pour mes frêles épaules. Quelle inconscience ! Quelle présomption ! Traverser la planète pour vérifier l’authenticité de quelqu’un qui ne m’a rien demandé, rien promit. Quelqu’un de prisonnier dans l’inévitable suite de ses jours, qui avait fait ses choix à chaque moment pour réaliser, elle aussi, ses rêves. Par contre, moi aussi j’avais fait le choix de la poursuivre jusque dans ses retranchements, de refuser d’abandonner à la pourriture l’aiguillon qu’elle m’avait, bien malgré elle, planté dans la poitrine. Je me retrouve le bec à l’eau, mais rassuré, avec en tête la juste connaissance de la réalité. Elle, en revanche, vient de semer de la peine chez son mari-professeur. Mais je ne suis sûrement pas le premier séduit et courtisé. Il a probablement l’habitude. Pourquoi cette prétention ? Ils ont dû s’entendre dès le début de cette association impossible, contre nature. Ils se sont tout de même engueulés ! Il a le contrôle de la relation. Elle est triste. Chacun sa course, mais gare aux accidents, aux collisions, aux délits de fuite !

Mon taxi s’arrêta derrière celui d’une fille de nuit et nous avons fait ensemble le chemin vers le comptoir du hall d’entrée. On me tendit ma clé, tandis que la préposée annonça en Anglais par téléphone que la dame commandée était arrivée et que le client n’avait qu’à descendre la chercher.

Je m’étendis, rompu, dans des draps rudes et m’imaginai dans les plus folles positions avec la fille qui vendait du plaisir à un touriste dans une chambre au-dessus de la mienne. Au diable le cœur, la passion, la folie amoureuse, tant qu’à courir après un phantasme, retournons au jeu animal, au cul pour le cul !

Je me réveillai vers deux heures, le lendemain après-midi, un rayon brûlant de soleil sur mon lit en bataille. Tel un scaphandrier revenant à la surface après l’euphorie des profondeurs, je mis plusieurs minutes à comprendre où j’avais échoué. Presque paralysé après douze heures d’un sommeil ininterrompu, j’arrachai ma carcasse courbaturée et m’étirai devant la fenêtre avec vue sur le stationnement et sur une bruyante cimenterie. Un faux printemps, un hoquet dans l’hiver polonais avait séché l’horreur de la veille. Toute l’eau s’était évaporée, la tempête de neige semblait appartenir à une histoire lointaine.

Mon billet de retour était réservé pour le lendemain matin. Un retour simple, Cracovie-Amsterdam-Montréal, douze heures au lieu des dix-huit de l’aller. Je m’habillai en clair. Il me fallait rompre avec ma tragédie, retrouver la légèreté indispensable à la réussite du voyage de la vie. Mon jeans délavé, un t-shirt blanc tout propre, mon coupe-vent et les pieds nus dans mes souliers. À la réception, je commandai un café en m’informant du trajet pour me rendre à pied vers le vieux Krakow.

Incroyable. La ville morne et tendue de la veille s’était transformée en une cité insouciante d’Europe de l’Ouest. La poussière accumulée durant l’hiver s’élevait en balade, prenait le large en de légers tournoiements sous un soleil qu’aucun feuillage ne dérangeait. Les mamans-poussettes, les ouvriers itinérants, les élèves en cavales erraient sous la lumière, perdus dans cette chaleur inattendue.

Sur la place du marché, devant chaque café, les tables, les parasols, les serveuses en chemisier blanc sortaient de l’hibernation. La ville, d’un commun accord, avait pris congé.

Une chorale de jeunes filles s’époumonait près du grand bazar dans l’ancienne mairie, les planches à roulettes ronronnaient sur le pavé jonché des déchets de l’ancienne saison. Une guitare électrique refaisait le plus long solo de Hendrix et toutes les beautés avaient sorti cuisses et talons hauts. Toute cette vitalité portait, néanmoins, une étonnante tristesse. Quelques cris d’enfants déchiraient les conversations réservées et tous les visages semblaient consternés, hagards.

Sans me l’avouer, mes pieds m’entraînaient vers la rue Tomaz. Je voulais exorciser quelque chose, me débarrasser de l’image noire et humide d’hier soir, regarder ma quête ridicule et tragique d’un œil neuf et revoir en touriste la maison de ma hantise.

Un attroupement devant une porte, de vrais touristes ceux-là, m’indiqua facilement la demeure du musicien le plus célèbre de l’Europe de l’Est et un des derniers grands de la période moderne d’après-guerre. Plusieurs femmes portaient un fichu sur la tête, certains hommes des fleurs à la main.

Un homme vraiment répugnant, puant la vodka et la sueur, avec des yeux rouges aux poches mauves, sans âge, vint me demander, en anglais, quelques Zlotys, ou mieux encore un dollar américain. Je fouillai dans ma poche en m’informant :

— Que font ces gens plantés là devant une porte, en silence ?

— Il est mort ce matin.

— Qui ça ?

— Le grand Zarzycki, voyons !

Des larmes coulèrent sur ses joues pleines de poussière, et il s’éloigna voûté en boitillant. Ici les itinérants pleurent leurs plus grands artistes, pas étonnant que la Pologne ait repris trois fois son indépendance après avoir été rayée des cartes par ses ennemis.

Je mis du temps à comprendre l’ampleur de l’événement.

Qui soutenait Érica en ce moment ? ( Tiens, tiens, encore le ridicule paternaliste qui se réveille. ) Elle devait avoir des centaines d’amis fidèles, une cohorte de complices, d’admirateurs, de copines qui l’accompagneraient dans ce moment difficile. L’homme était malade, âgé, peut-être aigri par ses incapacités physiques. Le cœur avait flanché, que sais-je ? Nos quelques mots sous sa fenêtre, le bruit lorsqu’il la referma me fit regarder, plein d’appréhension, là-haut. Je savais ce que seuls lui et Erica savaient : qu’elle l’avait trompé, qu’elle avait un autre désir à côté du sien ! Mon corps se mit à trembler et je restai figé comme les autres statues de sel sous sa fenêtre, avec mon petit délire paranoïaque.

Plus tard dans les jardins du Planty, ce parc circulaire qui entoure la vieille ville, je m’allongeai sur un banc et regardai la poussière danser dans le soleil couchant. Une dame d’un âge certain vint s’asseoir à côté de mes pieds. Élégante, les cheveux teints d’un brun noir, ramassés à l’arrière dans une toque, les sourcils rasés et redessinés. Je retirai mes pieds et les glissai sous le banc. Me fixant dans les yeux, elle se mit à me parler lentement d’une voix grave, usée, mais ferme. N’y comprenant rien, j’acquiesçais de la tête de temps à autre pour manifester mon intérêt à toutes ses réflexions. Dès que le nom de Zarzycki surgit, je sus que j’assistais à l’ultime eulogie. Tout ce que j’apprendrais désormais sur le personnage porterait la teinte de la mélopée de sa concitoyenne. Au-delà des mots, il y a le chant, la prosodie de la douleur, du sens d’une vie de créateur pour ceux qu’il a bercés, pour ceux à qui il a permis de supporter l’absurdité de leur tragédie.

Mon silence dut s’interpréter par ma propre douleur, ma relative jeunesse. Elle me faisait don à moi, jeune Polonais, de sa compréhension de l’événement, de la profondeur de l’artiste, des souvenirs irremplaçables lorsque l’art coïncide avec nos vies. Ses lèvres se refermèrent et nous restâmes silencieux pour un bon moment. Puis elle me tapota la main droite, fit un sourire triste. Dieu qu’elle était belle. Toute une vie, toute une vie à marchander avec le destin, à chercher en dedans et au-dehors la chaleur, l’affection, la dignité sous les bombes, les régimes pourris, les révolutions toujours injustes. Combien d’amants jamais rencontrés, d’époux intolérables, d’enfants décevants et de petites joies arrachés à la poussière ! Elle se leva, me fit ses adieux et s’éloigna pour toujours sous son long manteau noir.

Un chien errant vint la remplacer et se coucha à mes pieds. Au terme de ce faux printemps, le fond frais de l’hiver reprit ses droits. Je grelottais. Le chien me suivit jusqu’au premier petit café où je m’engouffrai pour boire un thé fumant.

Il faisait déjà nuit lorsque je repris le chemin de l’hôtel. Je sautai dans le premier tramway qui filait lentement au milieu de l’avenue Karmelika. Pas de ticket, pas de contrôle. Les passagers montaient à bord, validaient eux-mêmes leur billet sur des poinçonneuses placées çà et là. Si, par malheur, un surveillant montait à bord, une amende pouvait être imposée au contrevenant. Le conducteur enfermé dans une cage à l’avant ne s’occupait ni d’argent, ne de discipline. L’autorégulation.

Je m’informai, en français, à un vieux moine avec bure, cordon et sandales, de l’arrêt pour l’hôtel *Demel*. Je savais que les plus vieux citoyens avaient eu le français comme langue seconde dans leur enfance. Il me pria de m’asseoir près de lui. Nous fîmes la conversation tandis que je remarquai des groupes de jeunes, revenant sans doute de l’université, qui se signaient lorsque nous passions devant l’une des nombreuses églises, puis reprenaient leurs bruyantes conversations. Même ceux qui caressaient la taille de leurs amours restaient soudés durant ce rituel. Curieux pays où la religion signifie résistance et libération, et non morale et répression. Zarzycki et Jean-Paul II, dans le même kilomètre carré, cela laisse des résonances permanentes.

Toutes les chaînes de télévision avaient modifié leurs programmations et diffusaient leurs hommages au génie disparu. Assis devant le repas qu’on avait monté à ma chambre, je zappais férocement d’un reportage à l’autre, espérant secrètement apercevoir la silhouette, le visage d’Erica, dernière compagne du maître. Le ton dépassait largement l’eulogie.

Il y eut quelque chose de fébrile et de mystérieux lorsque, brusquement, on passa dans la confusion à une communication, semblait-il, imprévue. Simultanément, toutes les chaînes diffusèrent la même image, celle d’Érica, assise sur le même fauteuil où, la veille, j’attendais qu’elle redescende. Elle s’apprêtait à lire une longue feuille qui tremblait entre ses mains. Silencieuse, prise d’un réel malaise, elle avala une gorgée d’eau et entreprit la lecture. Cet air effarouché, ce ton à peine audible, sec, sans timbre me fit craindre le pire. Partagé entre l’envie de courir la rejoindre et celui de l’écouter, je restai figé là, estomaqué. Qu’est-ce qu’elle racontait, dieu du ciel ?

Depuis quand la veuve vient-elle, si tôt, faire de longs adieux publics à son bien-aimé ? Encore une coutume qui m’échappe ! Puis elle leva les yeux, regarda droit dans la caméra, directement dans mes yeux à moi, et le visage en larmes disparu dans un lent fondu. L’image demeura grise un moment et l’on revint en studio sur un gros plan de la speakerine stupéfaite, bouche ouverte, qui mit un moment avant de reprendre ses esprits et de tenter de commenter ce qu’elle venait d’entendre. Rien ne m’apparut politiquement correct et je percevais maintenant nettement que quelque chose ne tournait pas rond.

Je dévalai l’escalier de l’hôtel, pieds nus, et pressai la sonnette de la réceptionniste. Le hall subitement désert à cette heure était lugubre.

— Qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce qu’elle a raconté la femme de Zarzycki ?

— Elle vient de lire une lettre que Zarzycki avait laissée près de son lit de mort. Il demandait qu’une lecture publique du document soit faite le jour même par sa femme. Il confirme son suicide prémédité, constatant qu’il perdait la mémoire de jour en jour. Mais surtout, et tenez-vous bien, il y dévoile qu’il est l’auteur de toutes les œuvres signées Érica Latek. Il s’était caché derrière elle depuis cinq ans parce que le public tenait sa musique pour acquise, que les jeunes le considéraient comme dépassé et qu’il voulait atteindre un nouvel auditoire, faire une nouvelle expérience sans qu’on le compare à lui-même. Il la remerciait de s’être prêtée à cette imposture durant ce mariage de raison et nous assurait qu’elle demeurait sa meilleure élève, une grande musicienne, une chef insurpassée, seule capable d’interpréter ses dernières œuvres telles qu’il les avait conçues. Il lui demandait pardon. Il remerciait aussi la vie et la Pologne de lui avoir tout donné. Par amitié pour Erica et pour la poursuite heureuse de sa vie à elle, la supercherie avait assez duré.

« Pardon Zarzycki, si j’avais su ! »

Qu’est-ce que cette culpabilité soudaine ? Je n’étais qu’un grain de sable dans l’engrenage, qu’une poussière dans votre destinée ! Peut-être aviez-vous raison de la prendre comme paravent ? Comment mystifier sans se cacher ?

Un escalier froid sous mes pieds toujours nus descendait à un bar sous le hall. Je m’installai au comptoir devant la barmaid et tâchai d’oublier, devant plusieurs vodkas et les joueurs de pool silencieux. J’avais envie de m’extraire du réel et de m’envoyer en l’air, dans l’infini incontrôlable. Je bus toute la journée, tentant de raconter ma vie à Alba, la barmaid. Après avoir compris qu’elle était disposée à me rejoindre à la fin de sa nuit de travail, j’ai réglé l’addition péniblement et j’aI titubé jusqu’à ma chambre.

Lorsqu’elle frappa à la porte de ma chambre vers quatre heures du matin, je cuvais mes vodkas, nu sur mon lit. Elle s’est déshabillée rapidement devant moi et s’est empalée aussitôt le condom déployé. J’éjaculai en tremblant, tel un possédé. Je lui remis son dû et elle a quitté la chambre en souriant, après m’avoir embrassé sur le front. Elle chuchota :

—I love you very much!

C’était ma première fois ! Jamais de ma vie je n’avais payé pour cela.

Je m’endormis avec un mauvais goût dans la bouche. Je craignais d’être devenu le robot programmant son propre sabotage, un jouet égaré sur le pavé et ramassé par le mauvais enfant, prisonnier d’un quotidien sans densité, vivant une vie sur laquelle il n’avait jamais eu d’emprise.

**7**

**Un retour simple**

Dans le taxi qui me ramenait de Dorval, j’avais de la difficulté à saisir l’ampleur de toute cette aventure. Les journaux français et anglais, distribués durant mon envolée de retour ( cette fois en classe touriste ), titraient tous l’événement à la une. La tragédie, la mystification voisinaient avec le pire journalisme jaune auquel seuls les Européens peuvent s’abaisser. Pauvre Rachel, tabassée d’un côté et sanctifiée de l’autre. Heureusement, les photos inexistantes de la veuve obligeaient tous ces quotidiens à se rabattre sur cette image, désormais célèbre, de son dos, touchant de sa main baguée la partition de son mari disparu. J’éteignis le téléviseur personnel, qui diffusait la dernière bluette d’Hollywood. Je ne voulais pas être distrait, diverti. Ma tête, mes poumons n’étaient pas assez larges pour contenir les pensées et les émotions qui m’assaillaient. Je ne voulais pas oublier, au contraire, je voulais imprimer chaque instant dans la mémoire vive.

Je fermai les yeux et réalisai que j’avais dans mon sac à mes pieds, les cassettes et les partitions des deux dernières œuvres du génie. L’une, fait absolument inusité et unique dans l’histoire de la musique dite sérieuse, destinée à soutenir un spot publicitaire de 60 secondes sur la danse et l’autre, une œuvre de 45 minutes écrite pour Marie Danielle. Elle ne pourra jamais soupçonner, lorsque j’irai la rencontrer, la lourdeur du cadeau que je vais lui remettre ! Le gros lot pour une artiste qui le mérite bien. Quelle voie d’entrée laide pour le visiteur que l’autoroute

20. Étroite, dure, mêlant l’horreur et le ridicule sans pudeur aucune. Regardant défiler les habitations groupées le long de cette voie rapide, ces cités absurdes où dorment les enfants de parents complètement sourds ou aveugles, leurs fenêtres obligatoirement fermées, je tentais de bien recoller tous les morceaux de mon puzzle et de calmer mon exultation. Ah, si ces imbéciles décideurs corrompus avaient concentré tous les vols à Mirabel, j’aurais atterri au-dessus des champs de neige sans l’angoisse de m’écraser sur les habitations de Ville-Saint-Laurent et aurait traversé l’aéroport de Mirabel en quelques enjambées, au lieu d’attendre des heures à la douane et au carrousel de cette aérogare mal-foutu. J’aurais, maintenant, l’autoroute du Nord pour, tranquillement, préparer mon arrivée dans la cité.

J’imaginai la tête de Maude et des grands patrons lorsqu’ils apprendraient qu’un concepteur, récemment remercié, avait recueilli, de la main de la protégée et dans sa maison même, la dernière création du grand disparu. Pourvu que mon rôle dans cette affaire demeure discret, que les médias démêlent l’écheveau sans me retrouver. Je n’ai jamais eu l’ambition de devenir célèbre, et si la célébrité devait m’atteindre un jour, je préférais que ce soit pour une œuvre plutôt que pour un coup d’éclat dont les motifs étaient, somme toute, presque inavouables.

Un faux printemps révélait la couche épaisse de glace laissée par le verglas. Des branches énormes, prisonnières, entières ou cassées en mille morceaux, recouvraient les surfaces des trottoirs, des pelouses et de la plupart des rues de mon quartier. J’eus peine à contourner la voiture pour sortir mon sac et ma valise hors du coffre. Le taxi disparut dans les ornières et je me tournai vers mon logement. L’épuisement, l’excitation, le trop-plein tournoyaient, pêle-mêle, dans ma poitrine. Je mis un bon cinq minutes à franchir l’allée glacée et bloquée par les branches tombées du tilleul voisin. Mes bagages avaient le double de leur poids et mes pieds enflés dans mes bottillons ne voulaient plus me porter. L’aventurier arrivé au bout de sa traversée, épuisé, mais confiant à la vue d’un mirage.

La maison vide, bien en ordre, me rassura. Irène m’avait laissé un joli mot sur l’oreiller et Madeleine avait posé le sien sous une petite violette africaine qu’elle m’offrait. Tant mieux, j’avais besoin d’être seul, sans stimulation, sans explication à donner. Après un coup de fil à Maude pour la rassurer et prendre rendez-vous pour le lendemain, je me glissai dans un bain bouillant et sombrai dans un délicieux demi-sommeil. Je me réveillai dans une eau tiède, je frissonnais. Me hissant hors du bain, étourdi, j’éternuai une dizaine de fois, croyant que le cerveau allait m’éclater. J’avalai deux cachets d’aspirine, enfilai ma robe de chambre et, après m’être versé un grand verre de lait, entrepris la lecture des journaux de ma semaine d’absence bien classés par les filles sur la table de la cuisine. Ceux d’aujourd’hui manquaient à l’appel. Elles avaient donc quitté l’appartement hier. J’ai ramassé les éditions de ce matin devant ma porte, dans leurs enveloppes plastifiées. Le verglas, Israël, l’Irlande, le meurtre d’une enfant, mais rien, en première page sur l’histoire qui déferlait sur toute l’Europe. Peut-être que l’heure de la tombée, le décalage ou d’autres facteurs expliquent cette absence.

Dans le tabloïd, le quotidien le plus lu à Montréal, au-dessus des annonces nécrologiques, un court texte repris d’une agence française mentionnait l’événement. Ce n’est pas le décès d’un musicien polonais qui allait vendre de la copie au Québec ! Son suicide intéresserait peu de monde dans cette bienheureuse province. On lui distille les vérités pour ne pas qu’elle fasse une dépression fatale. Elle se pète les bretelles, s’auto-encense, se croit au-dessus de tout, est convaincue de sa distinction.

Parlons-en, de sa distinction :

— Quelle race de bébés gâtés, jamais contents, toujours plaignards et ankylosés quand vient le temps de faire le saut dans la vraie vie ! Tous ces sinistrés du verglas qui réclamaient des brosses à dents et des oreillers, des couches et des télés pour être confortables dans les refuges, au lieu de se faire un petit bagage avant de partir. Être pris en charge, voilà le paradis, les vacances des élus de l’État-providence. Je ne nous souhaite pas une guerre ou un vrai cataclysme, on serait mal pris.

Revenu d’un pays tant de fois dévasté et reconstruit, après avoir à peine touché la tragédie polonaise et son quotidien souriant, je sentais une rage sourde pousser au creux de mon ventre. J’en avais contre notre infantilisme, notre esthétique Réno-Dépôt, notre fierté provincialiste masquant notre inculture chronique, notre absence de civisme, et notre compassion de téléthons alors qu’on n’est pas foutu d’aider son voisin en difficulté.

Je rageais à voix haute :

— On n’est pas toujours obligé d’aimer ses semblables comme on n’est pas obligé d’aimer ses parents. La bêtise est partout et ce n’est pas une raison pour ne pas la dénoncer.

La tête dans la paume de ma main au-dessus d’un bol de thé, je monologuais en chuchotant. Je ne serai plus jamais le même. La vie est un aller simple, on ne revient pas en arrière.

Mon rôle de premier plan dans ce dénouement tragique, dans la disparition d’une des forces créatrices de ce siècle, avait évacué l’errant prétentieux, le citoyen teflon, l’adolescent voyeur qui constituait mon fond philosophique. Trop de temps perdu, de pensées inutiles, de fuites en avant, d’engourdissements volontaires. La période de l’impôt spirituel arrivait à échéance. Il me fallait remettre un gros pourcentage de ma consommation de vie et accepter de la recracher avec amour ou rage dans mon existence quotidienne. Intransigeance, vulnérabilité, bataille stratégique pour l’élimination de la bêtise, la bête préhistorique endormie au chloroforme généralisé ouvrait un œil et commençait à gronder. Tout le monde n’est pas beau, tout le monde n’est pas gentil. Seuls les souffrants, les déshérités, les exploités, les esclaves de tous niveaux seront épargnés.

Probablement que demain, voyant l’ampleur du phénomène en Europe, nos brillants journalistes comprendront l’importance de l’événement, apprendront soudainement à leurs dépens que le célèbre compositeur avait passé l’automne au Québec et y avait laissé ses deux dernières créations en héritage. Prétentieux et souvent incultes vivotant parmi les m’as-tu-vu des bistros et des terrasses, et se gargarisant de sensations plutôt que d’analyse, nos professionnels de l’information allaient, encore une fois, rater le coche. Je décidai, malgré tout, de donner une dernière chance à André. Je lui révèlerais le scoop et le talonnerais pour qu’il en révèle l’importance. C’était malgré tout un ami et on en a si peu. Il reprendrait du poil de la bête parmi sa confrérie.

— Salut Madeleine, merci pour les violettes !... Oui, oui, un excellent voyage, j’ai su et vu ce que je voulais voir et savoir… beau, sauf la première journée ! Est-ce qu’André est là ? Je crois que j’ai une bonne histoire pour lui… oui j’attends… André c’est Paul, ça va ? Il faut que je te voie immédiatement ! ... Maintenant, je te dis… je m’en fous de la partie de hockey… si tu n’es pas chez moi dans vingt minutes, tu vas t’en mordre les pouces pour vingt ans… non, ça ne peut pas attendre à demain. C’est quoi ça les journalistes qui veulent attendre à demain pour avoir la nouvelle, vous êtes dans la fonction publique maintenant ? ... Si t’es pas devant moi dans

vingt minutes… j’appelle un quotidien de Toronto !... Oui c’est gros !... C’est ça, arrive !

Rien comme la menace d’aller donner des armes aux Anglais pour réveiller le Québécois.

André sonna à ma porte une demi-heure plus tard. La maison embaumait la révolte. Je lui offris du thé et, après les banalités d’usage sur mon voyage, je l’ai assis, face à moi et lui ai raconté l’histoire, en omettant évidemment mon implication émotive et terminai en déposant sous ses yeux les deux cassettes, et la photocopie des partitions calligraphiées par Zarzycki.

— Si tu ne planches pas toute la nuit pour déposer ton papier au petit matin dans un fax vers tous les journaux canadiens, il se peut que, dans vingt quatre-heures, je déballe mon sac à un ou une de tes semblables.

— C’est incroyable, quel scoop ! Merci, Paul,

… sincèrement… il faut faire vite. Tu comprends que mon statut peinard de correspondant culturel avait un peu endormi le journaliste d’enquête. Est-ce que je devrais interviewer Marie Danielle et ta patronne ?

— T’as pas le temps et puis je ne veux pas qu’elle l’apprenne de ta bouche. Et pas un mot à Madeleine cette nuit. Tu la connais, demain matin, ton scoop sera éventé, elle ne peut pas ne pas parler. C’est important, André, pour la suite des choses, pour le prochain festival de la danse actuelle, pour Marie Danielle. On va créer un intérêt sans précédent pour un art pratiquement invendable il y a une semaine. Restons humbles, discrets. Pour une fois qu’on peut changer le cours des choses un tant soit peu, faisons acte de pureté. Plus tard, si le coup porte, comme je le pense, si la vibration qui partira de Montréal se rend aux États-Unis et en Europe et que cela propulse le Festival encore plus loin et Marie-Danielle au Zénith, on pourra se vanter, mais en privé. En attendant, il y a du travail délicat à faire. Dernière chose… je veux lire ton papier demain matin avant que tu l’expédies. C’est à prendre ou à laisser.

Compris ?

— Je n’ai pas un grand choix !

— C’est ça. Maintenant au boulot.

Dès qu’André eût quitté la maison, je téléphonai à Madeleine.

— Allô… ça va bien… oui… ah! je n’avais pas le temps, je suis bousculé, c’est pour ça que je te rappelle… J’aurais besoin de parler à Marie Danielle ce soir même… oui, c’est une bonne nouvelle… non je ne peux pas te l’annoncer… je sais que tu es sa directrice administrative… ne te choque pas… voyons, Madeleine… bien sûr que je suis ton meilleur ami… non ce n’est pas à propos de la pub… c’est mieux que ça… je t’expliquerai… voyons Madeleine où vas-tu chercher tout ça… personne ne te joue dans le dos.. J’ai une lettre pour elle que je dois lui remettre en main propre… oui c’est urgent… oui d’Europe… de la Pologne… Marie-Danielle est plus connue que tu ne le penses… c’est ça, je ne bouge pas… j’attends ton appel !... Madeleine, pourquoi tu ne viens pas avec moi, je la connais à peine… mais non, il n’est pas tard… je crois même qu’il faut que tu sois là… je ne fais pas de mystères… fais-moi confiance, tu ne le regretteras pas… quoi, elle a disparu !... Rachel Desmarais !... Vous ne l’avez pas rejointe depuis une semaine ?... Elle est peut-être prise dans la panne qui perdure sur la Rive-Sud… on en reparlera tout à l’heure veux-tu !... Préviens Marie-Danielle et je passe te prendre en taxi… fais vite !... Je te dis que l’heure est grave.

Quand elle s’y met, elle est épuisante. J’avais peur qu’elle talonne André, à son arrivée, et qu’il ne lui dévoile tout avant qu’elle n’entende la vraie histoire directement de ma bouche.

Les doigts croisés, j’envoyai des ondes pour renforcer, André, mon journaliste dépressif, et programmer une rencontre sereine avec les deux filles. Madeleine me rappela illico :

— Oui, Madeleine… formidable… j’arrive dans dix minutes devant ta porte. Attends-moi en bas… et ne dis rien à André… J’ai un scoop et je ne veux pas qu’il croie que je lui cache quelque chose… Non, non, aucun rapport… c’est une histoire de dope que j’ai découverte à Amsterdam… s’il est sérieux, il devra y travailler toute la nuit… Non, non… dis que tu as envie d’aller faire une marche, c’est tout… Tu pourras lui raconter demain… fais-moi confiance, Madeleine, est-ce que je t’ai déjà fait défaut ?... D’accord, à tout de suite !

Assez ! Si je continue, je vais m’enfarger dans mes menteries. Mais pour la bonne cause, on a le droit à tous les mensonges !

Il ne restait plus qu’Irène, le seul qui connaissait la vérité avant mon départ. Dès mon retour de chez notre chorégraphe étoile, je lui téléphonerais et pourrais calmement me reposer dans son oreille de tout ces bouleversements. Excité comme un acteur, un soir de première, j’enfilai mon jeans et un gros chandail.

Marie-Danielle nous reçut, recluse, en robe de nuit de flannellette, un chat posé sur le bras du divan. J’appris qu’elle était mère d’une petite fille qui dormait dans la chambre derrière la cuisine. Elle demeurait sur Le Plateau-Mont-Royal, dans un de ces nombreux appartements tout en longueur, avec son goulot dans la pièce du centre qui sert généralement de salle à manger.

Madeleine, poussée par le vent des excuses, de l’invraisemblance, des « je-te jure Paul-m’a-forcée à-venir-te rencontrer », s’affala dans le chaud fauteuil de velours marron qui lui seyait parfaitement. Pour ma part, j’avais besoin d’une chaise droite et surtout de la table pour poser mes bras, et bien contrôler le récit des événements. Et, je racontai l’histoire, en raccourci bien sûr, mais sans omettre mes motifs. Je débutai ainsi :

— J’ai des nouvelles de Rachel, ou plutôt l’explication de sa disparition.

À la fin de mon récit, je mis la main dans la poche de mon coupe-vent et déposai sur la table, la cassette, la partition et me levai pour lui tendre la lettre.

— Mais c’est invraisemblable !

— Madeleine, tu l’as dit tout à l’heure !

— Ah, Paul, je m’excuse, mais ça fait trois mois que tu vis enfermé dans tes phantasmes. Tu ne me parlais plus. À mon anniversaire tu m’as laissé un message deux jours plus tard. Tu étais bourru, mal engueulé. Je ne savais plus quoi penser, pardonne-moi !

— Ça paraissait tant que ça ?

— Crétin !

Marie Danielle leva des yeux médusés et déploya au ralenti ses lèvres vers ses oreilles. Un sourire immense la transfigura. Une maman du Plateau-Mont-Royal venait de gagner à la loterie du travail, de l’acharnement, de la création et de l’honnêteté. Je savais qu’elle tyrannisait en douceur son équipe, c’était son bouclier pour protéger sa personnalité de GMC, grande-molle-courageuse. Une molle maternante habillée d’une grande aventurière obstinée.

Son excitation paya toutes mes misères. La danse m’avait entraîné dans cette bousculade du destin. Je nous revis dans le hall du théâtre Maisonneuve, tous les trois et puis Rachel, une apparition, une illusion.

— Merci, Paul, d’avoir été là !... J’imagine que c’est à vous qu’elle manquera le plus !

Quelle intelligence, cette fille, et quelle belle sensibilité !

Enfin, un moment de compassion. Bien sûr, absolument personne ne connaissait mon désarroi depuis cette rencontre de la Toussaint, puisque je gardais tout secret.

Épuisé tout à coup, presque abattu, j’enchaînai :

— Vous savez, cette œuvre pourrait vous rendre célèbre, mais pour les mauvaises raisons. Je n’ai pas à vous recommander de travailler très fort, puisque vous le faites toujours, mais Kristof Zarzycki vous a légué, malgré lui, son testament spirituel, rien de plus actuel ne sortira de son imagination. Madeleine, Marie-Danielle va avoir besoin de toute l’expertise, de toute la protection et de toute l’énergie que tu peux lui offrir. Dès demain le harcèlement médiatique va devenir infernal. J’ai donné le scoop à André. Son papier doit être prêt avant minuit. Je sais que tu aimes l’action, le travail sous pression, tu vas être servie ! … Tais-toi ! Pour une fois, laisse-moi divaguer à mon tour !

— Moi-je…

— Oui tu divagues souvent et tout le monde te laisse faire ! Alors, moi aussi, à mon tour, je prophétise… Écoute, Madeleine, j’espère que tu saisis l’occasion…

— Paul, tu ne peux pas t’imaginer les idées qui me sont venues durant ton histoire, pardon, tes révélations, penses-tu que ...!

Je me levai rapidement, j’eus peur d’être brusque.

— Marie-Danielle, ce sera pratiquement impossible de ne pas vous demander de chorégraphier le spot publicitaire du FIDA que je dois scénariser cette semaine. Je tiendrai Madeleine au courant.

Celle-ci me sauta au cou, par-derrière.

— Faut qu’on se voie plus souvent, Paul ! Je le sais que je suis chiante, mais c’est pas une raison !

— T’as raison.

Rien ne sera jamais pareil. D’ailleurs rien n’est jamais pareil. Quand on te déstabilise, que l’on te fait tomber, quand, les genoux en sang, tu te relèves du trottoir, rien n’est plus pareil. À certains moments, des bouleversements surgissent pour nous rappeler au mouvement incessant des choses. Il faut bouger, ne plus revenir en arrière, laisser la mémoire à son rôle d’archiviste et passer à autre chose. Madeleine sera elle aussi transformée par cette histoire, inévitablement, et nous redeviendrons amis, mais différemment.

Mais le goût de m’en aller, de quitter la table était plus fort que tout. Je n’étais, somme toute, que le messager, le United Polish Service. Les facteurs font des bonheurs et des malheurs tous les matins et moi, c’était ma première livraison. J’en avais une autre à faire à Maude demain, plus simple, mais aussi dangereuse. Il ne fallait pas échapper ce cadeau du ciel. Si Marie Danielle se laissait envahir par une chorégraphie exceptionnelle, nous produirions un clip de soixante secondes qui se promènera sur toutes les chaînes de télé du monde, très bientôt.

Je décidai de faire, à pied, le trajet vers chez moi. Le centre-ville était maintenant dégagé, sauf pour les immenses tas de branches entassés au coin des rues ou sur le parterre des maisons. Me laissant glisser vers la rue Sherbrooke, je tournai à gauche, puis à droite et descendis les trois marches avant de pousser la porte du pub d’Irène.

FIN